



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







5^a-675

H-6

23196

MERCURE

DE FRANCE,

DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE ^{LE}TTRES.

AVRIL, 1773.

PREMIER VOLUME.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, Rue
Christine, près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LACOMBE libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv: que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, libraire, à Paris, rue Christine.

*On trouve aussi chez le même Libraire
les Journaux suivans.*

JOURNAL DES SÇAVANS, in-4° ou in-12, 14 vol.
par an à Paris. 16 liv.

Franc de port en Province, 20 l. 4 s.

L'AVANTCOUREUR, feuille qui paroît le Lundi
de chaque semaine. L'abonnement, soit à Pa-
ris, soit pour la Province, port franc par la
poste, est de 12 liv.

JOURNAL ECCLÉSIASTIQUE par M. l'Abbé Di-
nouart; de 14 vol. par an, à Paris, 9 liv. 16 s.

En Province, port franc par la poste, 14 liv.

GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE; port
franc par la poste; à PARIS, chez Lacombe,
libraire, 18 liv.

L'OBSERVATEUR FRANÇOIS A LONDRES, 24 vol.
par an, à Paris, 30 liv.

En Province, franc de port par la poste, 36 liv.

JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE, 24 vol. 33 liv. 12 s.

JOURNAL politique de Bouillon & supplé-
ment, 18 liv.

EPHÉMÉRIDES DU CITOYEN, 12 vol. par an;
port franc, à Paris, 18 liv.

En Province, 24 liv.

LE SPECTATEUR FRANÇOIS, 15 cahiers par an;
à Paris, 9 liv.

En Province, 12 liv.

LA NATURE CONSIDÉRÉE, vingt-cinq cahiers
par an, 14 liv.

En Province, 18 liv.

LA MUSE LYRIQUE ITALIENNE avec des paroles
françoises, basse chiffrée & accompagnement,

12 cahiers par an, à Paris, 18 liv.

En province, 24 liv.

A ij

Nouveautés chez le même Libraire.

<i>ANNALES de la Bienfaisance</i> , 3 vol. in-8°. br.	6 l.
<i>Lettres du Roi de Prusse</i> , in-18. br.	1 l. 16 s.
<i>Eloge de Racine avec des notes</i> , par M. de la Harpe, in-8°. br.	1 l. 10 s.
<i>Réponse d'Horace en vers</i> ,	12 s.
<i>Fables orientales</i> , par M. Bret, 3 vol. in- 8°. brochés,	3 liv.
<i>La Henriade de M. de Voltaire, en vers la- tins & françois</i> , 1772, in-8°. br.	2 l. 10 s.
<i>Traité du Rakitis, ou l'art de redresser les enfans contrefaits</i> , in-8°. br. avec fig.	4 l.
<i>Lettres d'Elle & de Lui</i> , in-8°. b.	1 l. 4 s.
<i>Le Phasma ou l'Apparition, histoire grec- que</i> , in-8°. br.	1 l. 10 s.
<i>Les Muses Grecques</i> , in-8°. br.	1 l. 16 s.
<i>Les Nuits Parisiennes</i> , 2 parties in-8°. nouv. édition, broch.	3 liv.
<i>Les Odes pythiques de Pindare</i> , in-8°. broché,	5 liv.
<i>Le Philosophe sérieux, hist. comique</i> , br.	1 l. 4 s.
<i>Du Luxe</i> , broché,	12 s.
<i>Traité sur l'Equitation</i> , in-8°. br.	1 l. 10 s.
<i>Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c. in-fol. avec planches,</i> rel. en carton,	24 l.
<i>Mémoires sur les objets les plus importans de l'Architecture</i> , in-4°. avec figures, rel. en carton,	12 l.
<i>Les Caractères modernes</i> , 2 vol. br.	3 l.
<i>Maximes de guerre du C. de Kevenhuller</i> ,	1 l. 10 s.
<i>Airs choisis de Maîtres Italiens avec des paroles françoises</i> ,	1 l. 16 s.



MERCURE DE FRANCE.

AVRIL, 1773.

PIÈCES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

ANACRÉON. Poëme.

Lx chante de Téos, dont la lyre enjouée
Au tendre badinage, au plaisir dévouée,
Célébroit tour-à-tour, par ses sons ingénus,
Et le fils de Sémèle & le fils de Vénus;
Cet élu de Paphos, dont les ardeurs volages
Vivront dans ses chansons jusques aux dernière
âges,

Par le Roi de Samos appelé dans sa cour,
Des plaisirs & des arts délicieux séjour,

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

Et dans les sentimens de ce sage monarque
Retrouvant la faveur du généreux Hiparque , *
En reçut cinq talens : c'étoit un vrai trésor
Pour un fils d'Apollon qui connoissoit peu l'or.
D'abord de son éclat il ne put se défendre ;
Perfide éclat ! quels yeux ne s'y laissent surpren-
dre ?

L'un à l'autre opposés, cent projets à la fois
S'offrent à son esprit & balancent son choix ;
A peine il peut suffire à ce trouble agréable ;
Mais bientôt des trésors compagne inséparable ,
Et des cœurs qu'elle habite implacable vautour ,
La crainte dans le sien vient fixer son séjour.
De soucis dévorans un noir essain l'obsède ,
Le plaisir l'abandonne & l'ennui lui succède.
Son or est devenu le seul dieu de son cœur.
Dans quiconque l'approche il voit un ravisseur.
Cet importun effroi , dans son ame qu'il glace ,
A d'autres sentimens ne laisse plus de place.
Son cœur n'est plus touché des plaisirs de la cour ;
Plus de vers , plus de chants , plus de jeux , plus
d'amour ;
Les plus rares beautés ont pour lui peu de char-
mes ,
Et Bacchus tâche en vain de calmer ses alarmes :

* Hiparque , fils de Pisistrate , invita Anacréon à aller à Athènes , & lui envoya un vaisseau à cinquante rames.

Veut-il toucher sa lyre ? elle ne lui rend plus
 Que de lugubres sons à Cythère inconnus.
 Son trésor seul l'occupe ; inquiet , solitaire ,
 Il s'en éloigne à peine , & ne peut s'en distraire ;
 Pour cacher ce dépôt , nul asyle à son gré
 N'est assez inconnu , n'est assez assuré...
 Lorsque sur l'Univers tendant ses voiles sombres,
 La nuit a ramené le calme avec les ombres ,
 Morphée en vain sur lui secouant ses pavois ,
 Pour calmer ses esprits appelle le repos ;
 De frayeurs , de soupçons une troupe farouche
 S'échappant des enfers , vient assiéger sa couche ,
 En interdit l'approche au paisible sommeil ,
 Et dans ses sens troublés enflamme son réveil.
 Tantôt le moindre bruit à son esprit timide
 Peint ses talens ravis par une main perfide ,
 Tantôt de leur emploi le choix embarrassant
 L'occupe , malgré lui , d'un souci renaissant.
 Si quelque fois ses sens un instant s'assoupissent ,
 Par ce repos trompeur loin que ses maux finissent ,
 Ce qu'avant son sommeil il n'a que redouté ;
 Il le voit... oui , pour lui c'est une vérité :
 Ses talens enlevés... A cette affreuse image
 Frémissant , il s'éveille , il sent son esclavage ,
 Voit d'un œil dessillé la rigueur de son sort ;
 Et d'ennuis excédé , s'écrie avec transport :

O tyran , dont l'éclat nous cache les entraves :
 Ainsi tes possesseurs deviennent tes esclaves !

A iv

8 MERCURE DE FRANCE.

Charmant pour qui te voit dans un lointain flat-
teur

Cruel pour qui t'acquiert, s'il te livre son cœur.

O pourquoi les mortels , par le plus grand des
crimes ,

T'osèrent-ils chercher jusqu'au sein des abîmes ,

Où pour notre repos , le Ciel , en te formant ,

Loin de nos yeux pervers te cacha sagement ?

Mais hélas ! tu suffis pour venger la justice ,

Dans l'objet de leur crime ils trouvent leur sup-
plice.

C'en est trop , c'en est trop ; mes yeux se sont ou-
verts :

Craindre de s'affranchir , c'est mériter ses fers.

Va , poison séducteur , va , retourne à ton maître ;

Je t'ai trop bien connu pour vouloir encor l'être.

Je ne veux plus d'un bien , source de tant de
maux ;

Et je vais , de ta perte , acheter mon repos.

A ces mots, il rapporte, aux pieds de Poli-
crate ,

Ce métal dont l'éclat n'a plus rien qui le flatte.

Seigneur , quand vos bienfaits ont prévenu mes
vœux ,

Votre bonté royale a cru faire un heureux ;

Mais trompant votre attente, un sort peu favo-
rable

De vos dons prodigués n'a fait qu'un misérable.

Sans doute la fortune a vu d'un œil jaloux
 Un bonheur qu'un mortel n'eût tenu que de vous;
 Mais elle ne m'a pu ravir la joie intime
 De trouver dans vos dons le sceau de votre
 estime ;

Et par cet avantage , à ses coups échappé ,
 Je triomphe & me ris de son courroux trompé.
 Je vous rends ce métal , en soucis trop fertile.
 Il ne m'est point donné d'être riche & tranquile.
 Cette épreuve m'éclaire en brisant mes liens ;
 C'est le seul sentiment qui met le prix aux biens.
 Par une erreur commune , & peut-être excusable ;
 J'avois cru le bonheur de l'or inséparable ;
 Je connoissois peu l'or , & j'éprouve aujourd'hui
 Que les plus grands des maux peuvent naître de
 lui.

Ce métal n'est un bien que pour un cœur sublime ;
 Qui pour des biens plus grands réserve son esti-
 me ,

Que son frivole éclat ne peut tyranniser ;
 Qui craint peu de le perdre & sait le maîtriser.

Moi , qui n'ai point reçu ces grands dons que
 j'admire ,

Je ne veux d'autre bien que la joie & ma lyre ,
 Et je renonce à l'or , s'il doit être acheté
 Aux dépens du repos & de la liberté.

*Par M. l'Abbé Amphoux , de Marseille ,
 Aumônier des galères du Roi.*

A v

*COMPLIMENT de bonne année à une
Demoiselle qui réunit aux charmes de
la jeunesse le talent de toucher du cla-
vecin avec succès.*

AUTREFOIS les rochers marchèrent,
Les murs de Thèbes s'élevèrent
Au gré des accords d'Amphion.
Orphée, au fond du sombre empire,
Par les sons touchans de sa lyre
Fléchit le barbare Pluton.
De ces maîtres de l'harmonie
L'art, le talent & le génie
Transportoient les mortels aux cieux.
Un plus beau triomphe vous reste,
Eglé : de l'empire céleste
Vous faites descendre les dieux.
Digne de les fixer, recevez leur hommage ;
Faites-leur préférer cette terre sauvage
Au faste révééré de leur brillant séjour.
Que mille fois le printems de retour,
Au fils d'Eole & de l'Aurore,
Offre en vous celle qu'il adore,
Et le retienne à votre cour.
Le tems en vain, dans sa course rapide,
Détruit nos monumens, & d'un-bras homicide,

Nous ravit la clarté du jour.

Sa faulx respectera votre tête chérie.

Oseroit-il dans sa furie

Frapper du même coup Flore, Euterpe & l'Amour?

*Par M. J. Felix Nogaret,
de l'académie d'Angers.*

M A D R I G A U X.

I.

Le tendre Amour me presse de le suivre :

Il me promet ses plus douces faveurs ;

Bacchus aussi veut qu'à lui je me livre :

De son empire il vante les douceurs.

Auquel des deux donner la préférence ?

C'est à Bacchus, si j'en crois les buveurs ; . .

Mais j'apperçois la jeune & belle Hortense ;

Adieu Bacchus : je suis au dieu des cœurs.

J'avois dix-huit ans lorsque je fis ce madrigal, dans une société dont j'étois. J'ai été surpris de le retrouver depuis dans un recueil de poésie ; mais avec beaucoup de changemens. Peut être la pièce en est-elle meilleure. Je n'en profiterai cependant pas ; je veux donner mes ouvrages tels que je les ai faits.

*Par le Marquis de Thiard , de l'académie
des Sciences & belles lettres de Dijon',
à Semur.*

A vj

I I.

Qui dit Agnès, dit beauté sans malice,
 Trop simple encor, ne sachant rien de rien;
 Mais de ce sens & de son injustice,
 En vérité, vous me détrompez bien;
 Et désormais si je veux faire entendre
 Qu'un jeune objet joint l'esprit aux attraits,
 En quatre mots je le ferai comprendre,
 Et je dirai : c'est une jeune Agnès.

Par le même.

Cette bagatelle est de la même datte que l'autre, à l'exception qu'elle ne parut pas sous mon nom : un de mes amis qui aimoit une jeune & jolie personne, dont le nom de baptême étoit Agnès, me demanda des vers ; je lui donnai ceux-ci, qui réussirent & passèrent sur son compte ; peut-être dut-il les louanges qu'on lui donna, à la persuasion où l'on étoit qu'il n'en avoit jamais fait. Cet ami n'existe plus ; je reprends ce qui m'appartient.

I I I.

Moins promptement l'impétueux Borée
 Forme & détruit les tourbillons dans l'air ;
 Moins promptement sous la voûte azurée
 L'œil voit briller & mourir un éclair,
 Que dans un cœur que l'amour veut surprendre
 Ce petit dieu n'a l'art de se glisser,

Et son flambeau l'a déjà mis en cendre ,
Qu'on cherche encor comment le repousser.

Par le même.

J'avois trois ou quatre ans de plus quand ce huitain fut fait ; on prétend qu'il y a plus de chaleur & de poésie que dans les autres : le lecteur en sera juge.

I V.

VEUX-TU chanter les Princes & la guerre ;
Et de l'épique atteindre les hauteurs ?
Sois animé de l'esprit de Voltaire.
L'ode pompeuse , en ses nobles fureurs ,
Veut d'un Rousseau la sublime éloquence ;
Mais , pour chanter l'amour & ses douceurs ,
Il faut aimer ; c'est toute la science.

Par le même.

**L'ENFANT & LA BRANCHE DE
ROSIER. Fable.**

DANS des lieux consacrés à Flore
Une Rose venoit d'éclorre ;
Un jeune enfant la voit. . . Soudain
Y porte une furtive main ,
Et la cueille : . . Mais , ô prodige !

14 MERCURE DE FRANCE.

Il apperçoit mille autres fleurs
Briller des plus vives couleurs,
Et toutes sur la même tige
Exhaler le plus doux parfum ;
Il va , vient , s'agite & s'empresse :
Pour la pétulante jeunesse
Voir & desirer c'est tout un :
« Ayons , dit-il, la branche entière ;... »
Zeste... trop petit de moitié
Il se grandit à sa manière :
Dressé sur la pointe du pié
Le morveux tend le bras , s'élance ,
Saisit la tige , rit d'avance ,
Se pique , ressent des douleurs ,
Et finit par verser des pleurs.

Le plaisir offre mille charmes ;
Mais pour jouir de sa douceur
Sans en éprouver les alarmes ;
Il n'en faut prendre que la fleur.

Par M. Houllier de St Remi.



CYTHÉRIDE. Conte.

LISANDRE & Silamis , que la curiosité avoit attirés à la ville d'Amathonte pour assister à la fête de Vénus Adonienne , retournoient à leur hameau en s'entretenant de la cérémonie qu'ils venoient de voir. L'amitié qui les unissoit ne leur permettoit pas de se séparer un instant. Livrés à eux mêmes dès l'âge le plus tendre , ces aimables bergers s'étoient fait une douce habitude de jouir ensemble des plaisirs de la vie champêtre , & ne connoissoient d'autres biens ni d'autres plaisirs que celui de chanter sur leur chalumeau , la félicité dont ils jouissoient. Ils couloient , au sein de l'innocence , des jours obscurs ; mais tranquiles & purs.

La soirée étoit belle ; la lune s'étoit levée , un petit vent frais agitant les arbres , le murmure d'un ruisseau , tout , dans ce bois , sembloit se réunir pour inviter au repos. Nos deux bergers étoient si près de leur habitation , qu'ils eurent envie de s'arrêter sous cette agréable feuillée. Ils s'assirent : quoi ! dit Lisandre à Silamis , est-il possible que toi , dont l'ame est si

16 MERCURE DE FRANCE.

sensible aux douceurs de l'amitié, est-il possible que tu aies vu toutes les bergères de ce hameau sans perdre cette indifférence, qui seule, ternit toutes tes bonnes qualités? Qu'elles sont belles! non, la déesse de Cythère, à qui cette île est consacrée, ne pourroit l'emporter sur les charmes des filles de cette contrée. J'en conviens, lui répondit froidement Silamis; mais, mon cher Lisandre, l'amour ne dépend pas de notre volonté; je puis admirer les attraits de nos bergères, rendre justice à leur beauté, sans que mon cœur en soit affecté. Te l'avoué-je, continua-t'il en soupirant? l'indifférence que tu me reproches n'est qu'apparente: mon ame, remplie de l'idée d'un songe, ne soupire qu'après un objet inconnu; j'adore un être, qui peut-être n'exista jamais. Je sens, je connois ma foiblesse, & loin de chercher du remède à mes maux, je ne me plais qu'à les aggraver encore. Sans tes reproches, mon cher Lisandre, rien n'auroit pu m'arracher cet aveu. Mes reproches, lui repliqua Lisandre, n'étoient pas fondés, je l'avoue; mais, Silamis, ils n'ont qu'à changer d'objet pour devenir légitimes. Pourquoi me cacher ce qui t'afflige?

Mon amitié pour toi mérite-t-elle cette réserve ? Ah , Silamis , que tu aimes faiblement ! pardonne , cher Lifandre ; l'ordre d'un Dieu m'arrêtoit ; mais ce puissant obstacle cesse , le jour où je devois voir cette beauté est passé , & je n'espère plus parvenir à ce bonheur. Il y a huit jours que , m'étant endormi dans ce bois où nous sommes , l'amour m'apparut sous la forme d'un enfant ailé ; il étoit sans bandeau : son carquois pendoit négligemment sur ses épaules , il tenoit une flèche dorée de la main gauche. Il s'approcha de moi , m'appela & me dit : « Berger , je » suis le dieu qu'on révère à Cythère ; » satisfait de ton culte , je veux récompenser la piété avec laquelle tu sers & » ma mère & moi. Je viens moi-même » t'annoncer le bonheur dont tu jouiras » par mes soins. Va à Amathonte : le jour » de la fête d'Adonis ne se passera pas » que tu ne voie l'original de cette peinture. » Il dit , & fit briller à mes yeux étonnés , un petit portrait qui représentoit une bergère d'environ quinze ans. « Va à » Amathonte , me répéta l'amour : sois » constant , discret , & j'applanirai les » obstacles qui se présenteront. » Amour dit & disparut.

Je m'éveillai , & fus très-surpris de voir

18 MERCURE DE FRANCE.

à côté de moi , cette boîte que voici. Il la donna à Lifandre qui l'alloit ouvrir, lorsque des cris aigus frappant leurs oreilles , Silamis reprit le portrait des mains de son ami , & ils coururent tous deux du côté d'où la voix leur sembloit partir.

Ils ne furent pas long tems sans trouver ce qu'ils cherchoient : deux femmes, l'une évanouie, l'autre âgée, tâchant d'écarter un serpent monstrueux , dont les cris & les foibles efforts qu'elle faisoit redoublaient la rage , les émurent d'une tendre pitié. Les deux amis ne balancèrent point; tous deux attaquèrent le monstre avec leur houlette , qui étoit les seules armes qu'ils portaient. Ce fier animal tourna sa rage contre eux ; il s'élança sur Lifandre , fit plusieurs plis au tour de lui , & lui auroit fait perdre la vie , si Silamis, furieux du péril de son ami , n'eût, d'un coup, parti d'une main assurée, coupé ce furieux animal. Le serpent fit de grands efforts pour se rejoindre à lui-même, mais ce fut en vain ; il expira sur le corps du malheureux Lifandre.

Silamis ne songea d'abord qu'à son ami ; il le crut expiré , & , dans sa douleur , il tournoit déjà le fer de sa houlette contre son sein , lorsqu'il se sentit fortement arrêté. « Est-ce ainsi , lui dit la per-

» *sonne qui le tenoit*, ô généreux berger,
 » que vous voulez perdre une vie que
 » votre valeur nous a conservée? Quel cha-
 » grin vous porte à vouloir mourir? ayez
 » du moins pitié de deux infortunées; ne
 » les abandonnez pas, cherchez - leur un
 » asyle, & cessez d'outrager les dieux en
 » vous livrant à un désespoir condamna-
 » ble.» Ce peu de mots fit rentrer Sila-
 mis en lui-même; il eut honte de sa foi-
 blese, & regardant l'inconnue: pardon-
 nez, ô ma mère! la douleur égardoit ma
 raison; mon ami Lisandre n'est plus, je
 ne voulois pas lui survivre; mais vous
 m'éclairez sur mes devoirs, vous dissipez
 mon aveuglement; venez, je vais vous
 conduire au hameau; ma cabane sera la
 vôtre; mes arbres, mon troupeau seront
 à vous: heureux, trop heureux, si vous
 daignez recevoir comme votre fils, celui
 qui désormais se fera gloire de vous ai-
 mer & respecter comme sa mère! Il dit,
 & s'approcha de la jeune personne qu'il
 trouva encore évanouie; il courut à un
 ruisseau voisin, apporta de l'eau, & se-
 condant Mantho, c'est le nom de celle
 qui lui avoit parlé, il parvint enfin à lui
 faire ouvrir les yeux. La lune répandant
 alors sa clarté, il lui fut aisé de remarquer

20 MERCURE DE FRANCE.

les traits de la belle inconnue. A peine l'eut-il envisagée qu'il fit un grand cri, pâlit, & tomba sans sentiment à côté d'elle. Mantho n'étoit pas peu embarrassée: des raisons essentielles l'avoient obligée de fuir sa patrie; & l'oracle de Delphes, qu'elle avoit consulté, lui avoit ordonné d'aller s'établir en Cypre. Seule avec sa fille, sans secours, sans appui, dans une terre inconnue, elle ne savoit que devenir, & l'extrême douleur qu'elle ressentoit, l'empêchoit de secourir son défenseur.

Cythérïde, sa fille, que des mouvemens inconnus intéressoient à la conservation du berger, prit ce soin & réussit en peu d'instans. Quelle joie pour le tendre Silamis de se voir dans les bras de l'objet de sa flamme! Ses transports ne se peuvent décrire; il se jeta à ses genoux, & lui fit connoître, dès ce moment, une partie de l'ardeur qu'il ressentoit pour elle. La bergère ne répondit rien, ses joues se colorèrent d'une vive rougeur, & ses yeux, d'accord avec son cœur, ne purent céler à cet heureux amant, l'impression qu'avoit fait sa vue. Transportés d'un tel bonheur, ils se livroient tous deux au sentiment le plus tendre, lorsque la mère vint inter-

rompre leur muet entretien. Elle conjura Silamis de les conduire à sa cabane , & de les retirer d'un lieu où elles ne restoient pas sans effroi. Il se leva sans lui répondre , fit quelques pas , puis tout-à-coup se souvenant de son malheureux ami , des larmes amères coulèrent de ses yeux : Non , s'écria-t'il , je ne puis laisser mon ami dans ce bois , exposé à être dévoré par les bêtes carnassières. O Ciel , Ciel inhumain ! pourquoi faut-il que le plus grand des biens soit empoisonné par tant d'amertume ? En disant ces mots , il courut vers l'endroit où étoit le serpent , il se jeta sur le corps de Lisandre , l'arrosa de ses pleurs , en proférant les discours les plus tendres.

Les bergères l'avoient suivi , & , moins troublées que lui , elles remarquèrent aisément que Lisandre respiroit encore. Mantho le dit à Silamis , qui passa en ce moment de l'excès de la douleur à celui de la joie. Tous ensemble se donnèrent tant de soins qu'ils parvinrent à rendre le sentiment , & bientôt la parole au berger Lisandre. Le premier mot qu'il prononça fut , Silamis ! Silamis l'embrassa tendrement , & l'aidant à se relever , ils prirent tous les quatre la route du hameau.

22. MERCURE DE FRANCE.

A peine y furent ils arrivés que l'amour, partagé entre la pitié que lui inspiroit le sort de son ami, reprit tous ses droits sur Silamis; il conduisit sa belle maîtresse à sa cabane, & la laissa elle & sa mère en liberté de se reposer.

Il accompagna Lisandre dans la sienne, la partagea avec lui & lui fit part de son bonheur. L'amitié qui les unissoit étoit trop vive pour que Lisandre fût insensible à la félicité de son ami. Ils passèrent presque toute la nuit à s'entretenir de Cythérïde; & le lendemain ils coururent à la cabane de Silamis, où ils trouvèrent les deux étrangers qui s'entretenoient ensemble. Cythérïde & Silamis se saluèrent en rougissant : leur trouble n'échappa point à Mantho; elle en sourit, & voulant faire cesser leur mutuel embarras, elle s'adressa à Silamis, &, après l'avoir remercié de tout ce qu'il avoit fait pour sa fille & pour elle : « Il est juste, dit-elle, ô vaillant » berger, que je vous apprenne ce qui » nous a conduit dans votre pays, & ce » qui a donné lieu au service que vous » nous avez rendu. Nous sommes, conti- » nua-t-elle, des environs d'Ephèse; je » perdis mon époux, le père de Cythé- » ride, presque au moment de sa nais-

» sance. L'amour que je conservois pour
 » sa mémoire (car il étoit vertueux,) me
 » rendit sa fille encore plus chère. Je ne
 » m'occupai plus que du soin d'élever ce
 » précieux rejeton dans la crainte des
 » dieux & dans l'amour de la vertu. Tout
 » notre bien consistoit en un petit trou-
 » peau, dont je donnai la conduite à Cy-
 » thérïde lorsqu'elle eut atteint sa dou-
 » zième année. Nous passâmes deux ans
 » dans cette tranquille situation. Un jour
 » que quelque indisposition me retint à
 » la cabane, Cythérïde conduisit ses mou-
 » tons dans la prairie, &, fatiguée de la
 » chaleur, elle s'endormit à l'ombre d'un
 » gros arbre qui bordoit la plaine. Dieux !
 » quel réveil fut le sien ! Adrasle, fils du
 » Roi de Phrygie & neveu de Crésus, la
 » tenoit dans ses bras ; ce monstre vouloit
 » assouvir sa brutale passion, & malgré
 » les cris de ma fille, ses prières, ses lar-
 » mes, il eût achevé son crime, si quel-
 » ques bergers, que les dieux envoyèrent
 » au secours de l'innocence, ne l'eussent
 » forcé de renoncer à son indigne entre-
 » prise.

» Depuis ce jour malheureux, Cythé-
 » ride ne sortit plus de la cabane, & le
 » chagrin l'ayant peu-à-peu minée, elle
 » tomba dangereusement malade. Jugez,

24 MERCURE DE FRANCE.

» bergers , quelles furent mes alarmes !
 » Tremblante pour les jours d'une fille
 » que j'adorois , j'eus recours aux dieux ;
 » je les suppliai avec instance de me ren-
 » dre le seul objet qui me faisoit aimer
 » la vie. Mes larmes , mes prières tou-
 » chèrent les immortels ; ils la rendirent
 » enfin à ma tendresse. Six mois se pas-
 » sèrent sans que rien troublât notre
 » tranquillité. Nous commencions mêm-
 » me à perdre le souvenir de cette
 » fâcheuse aventure ; Cythérïde seule
 » ne pouvoit se rassurer. Etant allées
 » ensemble dans la prairie , les bergers
 » nous apprirent le départ d'Adrasfe.
 » Nous reçûmes cette nouvelle avec trans-
 » port , & Cythérïde étant aimée , les
 » bergers se proposèrent de l'amuser par
 » une fête champêtre , qui servît à célé-
 » brer le départ de ce cruel prince.

» Cythérïde rassurée , ne fit plus diffi-
 » culté de reprendre la conduite du trou-
 » peau. Un soir que j'étois seule dans no-
 » tre cabane , un homme armé de toutes
 » pièces y entra , jeta un regard curieux
 » de tous côtés , & ne trouvant pas ce
 » qu'il cherchoit , sortit , remonta à che-
 » val , piqua des deux , & disparut à mes
 » yeux. L'étonnement où cette aventure
 » m'avoit mise me fit rester immobile ;
 » je

» je cherchai vainement qui pouvoit
 » m'attirer une semblable visite; & ne
 » pouvant me décider sur rien, j'attendis
 » avec impatience le retour de ma fille.
 » L'heure à laquelle elle avoit coutume
 » de rentrer étant passée, l'inquiétude me
 » prit: je me mis à courir de toutes mes
 » forces jusqu'au lieu où je savois qu'elle
 » étoit. Je la trouvai baignée dans ses
 » larmes, couchée sur le gazon, absorbée
 » dans une profonde rêverie. Je m'assis
 » auprès d'elle sans avoir la faculté d'arti-
 » culer un mot: peu de tems après, elle
 » m'aperçut, se jeta dans mes bras, en
 » me disant: ah! ma mère, que je suis
 » malheureuse! Je la pressai de s'expli-
 » quer; elle m'apprit qu'Adrasle, loin d'être
 » parti, comme on le croyoit, s'étoit
 » caché dans ce canton, & que le jour même
 » il l'avoit abordée, en lui disant
 » qu'il falloit absolument se résoudre à
 » contenter ses feux. Alors tremblante
 » d'effroi, elle mit tout en usage pour se
 » défendre; mais voyant qu'il étoit trop
 » bien accompagné pour qu'elle pût s'é-
 » chapper, elle dissimula, lui demanda
 » quelques jours pour se déterminer.
 » Ce barbare, attendri par ses pleurs, lui
 » accorda le tems qu'elle demandoit,

26 MERCURE DE FRANCE.

» en lui protestant que rien ne la pour-
 » roit soustraire à sa juste fureur, si elle
 » osoit avoir recours à la fuite. Cythérïde
 » n'acheva pas ce récit sans répandre un
 » torrent de pleurs. J'y mêlai les miens,
 » & craignant d'être écoutées, je lui
 » fis reprendre le chemin de la cabane.
 » Ses larmes redoublèrent lorsque nous y
 » fumes, & ma douleur égalant la sienne,
 » je fus quelque tems sans pouvoir la con-
 » soler. Mais enfin faisant effort pour n'y
 » pas succomber, je communiquai à ma
 » fille un expédient capable de nous ren-
 » dre notre tranquillité. Elle l'approuva,
 » & je me mis à même de l'exécuter. A
 » quelque distance du hameau que nous
 » habitions étoit un vieux solitaire, connu
 » pour un homme irrépréhensible dans
 » ses mœurs; je fus le trouver, je lui ex-
 » pliquai mes alarmes, la crainte où j'é-
 » tois que ce cruel Adraste ne vînt dés-
 » honorer ma fille jusque dans mes bras :
 » je lui demandai un asyle pour quelque
 » tems; il me l'accorda volontiers, & je
 » revins à la cabane assez tranquille. Nous
 » partîmes dès le lendemain, chassant
 » devant nous notre troupeau, &, par un
 » sentier détourné, que le solitaire m'a-
 » voit enseigné, nous nous rendîmes à sa

« grote. Nous y restâmes huit jours pen-
 « dant lesquels Timoclès (ainsi se nom-
 « moit l'homme juste qui nous donna re-
 « traite) Timoclès, dis-je, fut à Delphes,
 « consulter l'oracle au nom de Cythérïde.
 « Voici la réponse qu'il en reçut : »

*Va en Chipre : là, assez près d'Ama-
 thonte, est un bois touffu qui sera le théâ-
 tre du vice & de toutes les vertus ; persévère
 dans le bien, & espère.*

« Cet oracle nous rassura un peu ; le so-
 « litaire nous fit trouver un vaisseau prêt
 « à mettre à la voile ; nous nous embar-
 « quâmes, & abordâmes à cette île sans
 « avoir essuyé aucun danger.

« Ne sachant de quel côté tourner dans
 « un pays inconnu, nous résolûmes de
 « venir dans ce bois attendre la fin de nos
 « infortunes. Fatiguées de la longue trai-
 « te que nous avions faite ce jour,
 « nous nous assîmes, & nous commen-
 « çions à goûter les douceurs d'un paissi-
 « ble sommeil, lorsque Cythérïde me
 « réveilla par ses cris. Saisie de frayeur,
 « je jetai les yeux de tous côtés, & la
 « lune éclairant alors, me laissa voir un
 « serpent monstrueux qui étoit à quatre
 « pas de Cythérïde. La crainte me donna
 « des forces : je fus au devant de ce monf-

28 MERCURE DE FRANCE.

» tre dans l'espoir d'assouvir sa rage, & de
 » sauver la vie à Cythérïde par mon tré-
 » pas. Un instinct machinal me fit saisir
 » une branche d'arbre qui se trouva sous
 » ma main, je m'en servis à l'écartier ; je
 » le fis d'abord assez heureusement ; mais
 » voyant enfin que j'allois succomber ,
 » j'eus recours à mes cris. » Vous savez le
 reste , généreux bergers : c'est à vous que
 nous devons la vie ; disposez-en. C'est ,
 hélas ! la seule reconnoissance qui soit en
 notre pouvoir.

Mantho finit ainsi son récit, & Silamis,
 qui pendant qu'elle avoit parlé, n'avoit
 cessé de regarder Cythérïde , prit enfin la
 parole & lui dit : Cessez, vénérable Man-
 tho, de nous louer d'une action que les
 plus barbares eussent faite à notre place, &
 permettez que je loue moi-même les
 dieux d'avoir empêché ma mort, en ga-
 rantissant vos jours & ceux de votre ado-
 rable fille. Je vous l'ai déjà dit : le peu
 que les dieux m'ont donné est à vous ;
 puissent-ils vous attendrir en faveur d'un
 téméraire, & veuille l'amour accomplir
 ce que lui-même m'a annoncé ! Alors se
 jetant à ses pieds, il lui avoua l'amour
 dont il brûloit pour la belle Cythérïde ;
 lui raconta l'apparition du dieu de Cy-

thère, & lui fit voir le portrait de cette admirable bergère.

Mantho l'écoutoit avec un intérêt qu'elle ne vouloit ni ne pouvoit cacher ; & , lorsqu'il eut cessé de parler , elle le fit relever & lui dit : Les dieux , ô mon fils , ne font rien en vain ; je me soumetts à leurs décrets , je leur rends grâces des biens dont ils me comblent. Oui , je vous accepte avec joie pour mon fils , & j'ordonne à Cythéride de vous chérir comme celui que les dieux lui ont destiné. A ces mots , prenant la main de Cythéride & celle du berger , elle les unit , les bénit & les exhorta à continuer d'honorer les dieux , & à mériter par leur vertu qu'ils leur continuassent leurs faveurs. Quels furent les transports de l'amoureux Silamis ! son bonheur lui sembloit si grand qu'il avoit peine à se l'imaginer réel. Il prenoit la main de son amante , la couvroit de baisers , de larmes ; il courtoit à Mantho , la serroit dans ses bras , en l'appelant sa mère , se jetoit ensuite dans ceux de Lifandre , qui partageant les transports de son ami , lui rendoit ses caresses avec usure.

Cythéride , les yeux baissés , l'ame émue , avoit tout écouté sans paroître y prendre

B iij

30 MERCURE DE FRANCE.

trop d'intérêt : mais lorsque sa mère lui eut ordonné d'aimer Silamis, une joie modeste parut dans ses yeux ; son cœur, d'accord avec celui de son amant, répétoit tout bas les remerciemens, & partageoit les caresses qu'il faisoit à cette mère si digne d'être aimée.

Ces quatre personnes, unies par l'amour & par l'amitié, passèrent la plus délicieuse de toutes les journées. Le troupeau erra au tour de la cabane ; les deux amans, enchantés l'un de l'autre, se livrèrent à l'ardeur qu'ils ressentoient, & la décence présidant à toutes leurs actions, ils attendirent sans impatience l'heureux jour où l'hymen devoit les unir à jamais.

Plusieurs jours se passèrent dans une si douce occupation ; une après-midi que ces heureux amans, assis sur le gazon, répétoient à l'ombre de tendres chansons, leurs yeux se rencontrèrent, quelques larmes leur échappèrent, & des soupirs aussi fréquens qu'involontaires sortirent de leur poitrine oppressée. Grands dieux ! s'écrièrent-ils à la-fois, que nous présage cette tristesse mutuelle ? Silamis ! ... Cythérède ! ... répétèrent-ils, quelle seroit notre douleur si quelque événement nous séparoit ! ah ! si le sort, dit le berger, me

réserroit un coup si cruel, si ma chère Cythéride m'étoit enlevée! . . . mon désespoir m'empêcheroit de survivre à sa perte. Mais, belle bergère, ajouta ce tendre amant, l'amour qui m'a déjà protégé n'abandonnera pas deux cœurs formés pour l'adorer. Les dieux sont justes, &... Mais quoi! tes pleurs redoublent! tu détournes la tête! t'aurois je offensée? En parlant ainsi il s'approchoit de la bergère, recueilloit ses larmes, tâchoit, par les caresses les plus tendres, de calmer une douleur qu'il partageoit lui-même.

Cythéride le regarda tendrement, lui rendit la main, voulut parler; mais agitée de secrets mouvemens, *je t'aime, je me meurs, adieu!* . . . furent les seuls mots qu'elle prononça; elle s'évanouit. Silamis étonné, immobile, la tenoit dans ses bras, ne sachant s'il existoit. Enfin, il se leva, la posa doucement sur l'herbe, & tout hors de lui, courut au ruisseau le plus proche chercher de quoi rendre la connoissance à son amante. Sa douleur le fit égarer; il s'éloigna du ruisseau, & courut long-tems sans s'appercevoir de sa méprise. Enfin jugeant aux différentes routes qui s'offroient à sa vue, qu'il étoit très-éloigné de l'endroit qu'il cherchoit, il revint sur

32 MERCURE DE FRANCE.

ses pas, & voulant couper par un sentier, il entendit des cris perçans ; il s'arrêta, & reconnoissant la voix de son amante, il vola du côté qu'il croyoit l'entendre. Dieux ! quelle fut sa surprise, son désespoir, lorsqu'il la vit entourée d'hommes armés, dont un s'efforçoit de la mettre en croupe derrière le cheval qu'il montoit. Elle le reconnut, & craignant pour sa vie, elle aima mieux suivre ses ravisseurs, que d'exposer son amant à être massacré à ses yeux.

A peine fut elle montée à cheval, que toute la troupe disparut aux yeux de l'infortuné Silamis. Arrêtez, barbares, leur cria-t'il, rendez moi mon amante ; mon épouse, ou ôtez-moi la vie. Il courut de toutes ses forces sur les traces des ravisseurs, mais il ne put les atteindre ; & voyant ses peines inutiles, il se résolut à finir sa déplorable vie. Déjà il tournoit le fer de sa houlette contre son estomac, lorsque Mantho, se jetant dans ses bras, l'empêcha d'effectuer son sinistre dessein.

Mantho, inquiète, les cherchoit tous deux, lorsque rencontrant Lisandre qu'on emmenoit lié avec des cordes, elle avoit appris de lui le malheur arrivé à sa fille. Loin de se livrer à l'excès de sa douleur,

elle la combattit , & se servit de tous les moyens possibles pour consoler Silamis. Elle le fit résoudre à conserver sa vie pour tâcher de délivrer Cythérïde , & lui cacha avec soin la détention de Lifandre.

Ce généreux ami , qui ne pouvoit être long-tems éloigné de Silamis , le cherchoit dans le bois , & le hazard l'ayant conduit à l'endroit où étoit la bergère Cythérïde , il la trouva couchée sur le gazon, sans aucune apparence de vie. Moins troublé , ou plus heureux que Silamis , il s'étoit hâté d'aller au ruisseau , & revenoit pour secourir l'amante de son ami , lorsqu'il la vit entourée de plusieurs hommes. Si-tôt qu'elle l'aperçut , elle le conjura de la défendre : Lifandre n'hésita pas un moment. Sauter sur un de ces hommes, lui enfoncer la houlette dans le corps, lui arracher l'épée , toutes ces choses ne furent qu'un même instant pour le généreux Lifandre.

Ce coup hardi lui fut d'autant plus facile , que dans l'étonnement où ces gens étoient de se voir attaquer par un homme seul , par un berger , ils ne firent pas le moindre mouvement , & virent percer leur compagnon sans se mettre en devoir de le secourir. Cette inaction donna le

34 MERCURE DE FRANCE.

tems à Lisandre de s'élancer au milieu d'eux , & de joindre leur chef qui tenoit Cythérïde entre ses bras. Barbare ! lui cria-t'il , abandonne Cithérïde ou la vie. En même-tems il lui assena un si grand coup sur la tête, qu'il l'eût infailliblement tué si un des siens ne l'avoit garanti aux dépens de sa propre vie. En effet, ce malheureux tomba mort aux pieds de son maître. Adrafte, car c'étoit lui , ayant appris l'évasion de Cythérïde , avoit si bien fait qu'il avoit su & son embarquement & son arrivée en Cypre ; & l'ayant suivie d'assez près, il avoit été à la cour , prétextant son arrivée imprévue sur l'envie de saluer un allié du Roi son père , & sur le desir d'éviter toute cérémonie , voulant , disoit-il , n'être traité qu'en simple particulier.

Le Roi le reçut parfaitement bien , lui assigna un superbe palais pour lui & tout son train , qu'il disoit avoit laissé à quelques journées. Ce prince avoit su le voyage de Timoclès à Delphes , & par présens & menaces , il s'étoit fait répéter l'oracle rendu à Cithérïde. Il se déroba de la cour , & se faisant suivre par des gens dévoués à ses volontés , il s'étoit rendu dans les bois , & avoit trouvé Cithérïde qui reve-

noit de l'évanouissement dont on a parlé plus haut. Trouvant l'occasion si favorable, il ne l'avoit pas laissée échapper ; mais croyant, aux efforts de Lisandre, qu'il étoit l'amant de cette belle fille, & n'attribuant les refus de la bergère qu'à son amour pour Lisandre ; sa rage monta à un tel excès, qu'il ordonna à ses gens de se jeter tous sur ce prétendu rival, de le lier, son dessein étant de le faire expirer dans les tourmens les plus cruels.

Cet ordre fut exécuté, & malgré la valeur de Lisandre & les cris de Cythérïde, on le lia fortement & on l'attacha sur un cheval. Alors la troupe se séparant, celle qui conduisoit Lisandre, fut rencontrée par la malheureuse Mantho, & l'autre rencontra l'infortuné Silamis.

Mantho étoit enfin parvenue à calmer le désespoir de ce tendre amant. Ils résolurent d'aller ensemble à Paphos, & de demander justice au Roi, dont ils connoissoient l'équité. La soirée étant trop avancée, ils remirent leur départ au lendemain. Mantho ne put se contenir ; elle apprit à Silamis le nom du ravisseur de sa fille & la prison de Lisandre. Ses transports redoublèrent ; il passa toute la nuit dans une rage inexprimable. Ils partirent

36 MERCURE DE FRANCE.

au lever de l'aurore. A peine avoient-ils fait quelques pas, qu'ils rencontrèrent une vingtaine d'hommes qui leur demandèrent s'ils ne connoissoient pas une femme nommée Mantho. C'est moi-même, répondit cette courageuse mère : que me veut-on ? Aussi tôt , sans lui répondre, on l'arrache des bras de Silamis , qui voyant qu'il ne pouvoit la sauver, la suivit , & obtint des gardes , en la disant sa mère , la permission de partager le sort qu'on lui destinoit.

On les conduisit tous deux à Paphos , & là on les jeta dans les cachots , sans daigner répondre à leurs questions. Ils passèrent environ une semaine dans cet affreux séjour ; leurs entretiens n'avoient que Cythérïde & Lisandre pour objet. Ils craignoient pour la vie de deux têtes si chères, & eussent volontiers donné la leur pour savoir ce qui se passoit.

Au milieu de la nuit ils entendirent ouvrir les portes de la prison ; les gardes qui les avoient arrêtés parurent , & , referant leurs chaînes , ils les conduisirent dans un appartement superbe , où ils les laissèrent entre les mains d'une partie des leurs.

Leur surprise les rendit immobiles

pendant quelques instans ; mais enfin reprenant leurs esprits , ils se demandèrent l'un à l'autre ce que pouvoit signifier ce changement. Silamis, dont toutes les pensées se tournoient sur Cythérïde , s'écria tout-à-coup , ah ma mère ! je suis perdu. Nous sommes sans doute dans le palais d'Adrasfe , de mon cruel rival ; Cythérïde , tremblante pour vos jours , se sera livrée à cet indigne Prince , & Leurs gardes rentrèrent , on les conduisit dans une chambre très-ornée. Mais dieux ! que devinrent & Mantho & Silamis ! La charmante Cythérïde , aux pieds du cruel Adrasfe , qui le sabré levé , n'attendoit que sa réponse pour frapper cette adorable fille ; le fidele Lisandre enchaîné ; un garde tenant une javeline appuyée sur sa poitrine , prête à le percer au moindre signe , furent les funestes objets qui frappèrent les yeux d'un amant , d'un ami , d'une mère infortunée.

Le furieux Adrasfe les fit avancer , & plaçant Cythérïde au milieu des deux amis : lequel est ton amant , lui dit-il ? La bergère effrayée , tremblante pour des jours si chers , hésitoit à répondre , lorsque Lisandre la prévenant , c'est moi , s'écria - t'il , faut-il te le redire ? Ne se

38 MERCURE DE FRANCE.

souvient - il plus que je voulois t'immoler à ma juste fureur ? Qu'attends-tu, barbare ! frappe, & délivre-moi de l'horreur de voir un monstre tel que toi.

Arrête, Adraсте, lui cria Silamis ! ne confonds point l'innocent avec le coupable. Je suis Silamis, l'amant de Cythéride ! si c'est être coupable que de l'adorer, de te haïr, cesse de te tourmenter ; ton rival ne craint point tes coups. Epargne Cythéride, Mantho, Lifandre, & punis-moi d'oser adorer ce que la nature a formé de plus beau. Ingrat, dit la bergère en sanglotant, est-ce là le prix que tu réservais à l'amitié la plus tendre ? quoi ! tu veux mourir, & me laisser en proie à ce monstre ! meurs, s'il le faut, mais mourons ensemble ; qu'un même coup nous frappe, qu'un même tombeau nous unisse. Oui, tyran, continua-t'elle en regardant Adraсте, achève, pourquoi tardes-tu à nous ôter la vie ? ... Mais que dis-je, nous ? Que t'ont fait ces bergers ? Avant que je les connusse, tu m'avois outragée ; la haine, le mépris étoient les seuls sentimens dont mon cœur fut susceptible à ton égard. Je brave ton courroux ; je t'abandonne ma vie sans regret ; tes persécutions me la font haïr. Mais si le moi-

dre remords trouve place en ton ame féroce, contente-toi d'une victime; épargne deux infortunés que la seule pitié attache à mon malheureux sort. Que Silamis, que Lisandre soient libres, & qu'après m'avoir vu rendre le dernier soupir, ils se rendent auprès de ma mère; qu'ils la consolent; qu'ils lui disent que j'ai préféré la mort à l'infâmie. Que... Ah! ma fille, s'écria Mantho en s'efforçant de s'approcher d'elle, vous ne mourrez pas seule; la vie sans vous m'est odieuse. Monstre, s'écria-t-elle, emportée par l'excès de sa douleur, contente ta rage, massacra la mère, le fils, la fille, l'ami; mais n'attends pas que je nomme celui dont le cœur de Cythérïde & le mien ont fait choix. Elle dit, & brisant les liens qui la retenoient, elle s'élança dans les bras de sa fille.

Adraсте frémissait de honte & de fureur; ses yeux égarés erroient sur ces malheureuses victimes dévouées à sa rage, &, se tournant vers Cythérïde: parle, audacieuse fille, lui dit-il, nomme le traître qui ose se déclarer mon rival; à ce prix je donne la vie à ta mère, à cet ami que t'est si cher; mais, au contraire, si tu persistes dans tes refus, ils périssent tous,

40 MERCURE DE FRANCE.

& ton bras , armé pour ma vengeance ,
attachera lui - même ce cœur que tu me
préfères. Cythérïde , épouvantée , ne pou-
voit se résoudre ; sa mère , loin de crain-
dre pour elle , l'encourageoit à braver les
supplices , la mort même.

Adraсте , las des refus qu'il éprouvoit ,
donna le fatal signal : les gardes se jetent
sur ces quatre infortunés. . . Mais , ô pro-
dige ! le Ciel s'obscurcit , le tonnerre
gronde , la terre frémit , la foudre part en
éclats , toute la nature se bouleverse , &
l'horreur de cet instant porte la terreur
dans l'ame du farouche Adraсте & de ses
satellites.

Tout-à-coup le tonnerre cesse , la terre
se raffermir , le Ciel s'éclaircit , & l'amour ,
porté par les zéphirs , descend sur une nuée
lumineuse.

Soyez libres , tendres amans , foyez
heureux ; c'est l'amour qui l'ordonne. Il
dit , & le palais d'Adraсте , la ville de
Paphos , tout disparut ; les liens des deux
amis tombèrent d'eux - mêmes , & Man-
tho , Cythérïde , Silamis & Lisandre se
trouvèrent dans le bois où ils s'étoient
vus la première fois. Tous se prosternè-
rent & rendirent grace au dieu de la ten-
dresse. A peine avoient - ils fini leur ar-

dente prière, qu'ils entendirent une douce mélodie. Les oiseaux se turent pour l'écouter ; la nature en silence partageoit le ravissement de tous les êtres sensibles. Nos quatre bergers se regardoient avec étonnement ; plus l'harmonie approchoit, plus leurs cœurs goûtoient cette volupté pure, le partage des âmes justes. L'harmonie cessa, l'Amour parut, ayant à sa suite, l'Hymen tenant deux couronnes de roses. Les Plaisirs suivoient enchaînés par ce Dieu. Adraсте paroissoit à quelques pas : la jalousie, la rage le tenoient étroitement serré, & le forçoient d'être témoin du bonheur des amans. L'amour fit un signe ; Adraсте, forcé par une puissance irrésistible, s'avança, & le dieu de Cythère s'adressant aux bergers, leur dit : assez long-tems Adraсте, vous a fait trembler ; décidez de son sort : il est en vos mains.

Qu'il vive, s'écrièrent-ils tous d'une voix ! qu'il se repente ; c'est la seule vengeance qui nous soit permise en cet heureux jour ! Vertueux bergers, reprit l'Amour, votre sagesse vous rend dignes du sort que je vous destine. Oui, j'abandonne Cythère, l'Idalie & tous les lieux où l'on m'honore ; je descends en vos cœurs ;

42 MERCURE DE FRANCE.

c'est sur la terre, le seul temple qui soit digne de moi. L'Amour & l'Hymen les unirent, les couronnèrent, & la Sagesse, se joignant à ces deux divinités, rendirent ces tendres amans l'exemple & l'admiration des siècles reculés. La vénérable Mantho, le fidele Lisandre partagèrent leur félicité, & tous quatre jouirent d'un bonheur inconnu aux mortels.

Adraсте, le farouche Adraсте, fit de vains efforts pour se dérober à la vue de ces époux fortunés : les furies l'entraînèrent enfin ; il retourna en Lydie, où peu-après il trouva une mort trop douce pour un scélérat tel que lui.

*ÉPITRE sur l'injustice qu'on a de refuser
aux grands Hommes vivans les éloges
qu'on leur prodigue lorsqu'ils sont
morts.*

CÉSAR devoit périr : son trépas vengeoit Rome.
Ce n'étoit qu'un tyran ; enfin un Empereur.
Est-il assassiné ? Rome frémit d'horreur,
Et ne voit plus que le grand homme.
Mais qu'importe à César

Que sur sa tombe on pleure encore ?

Un hommage rendu trop tard

Nous flatte peu, s'il nous honore.

Saxe a-t'il triomphé d'un peuple d'ennemis ?

Voltaire, au premier rang, a-t'il droit d'être admis ?

Que la palme à l'instant s'apprête,

C'est le moment d'en couronner leur tête.

Le héros, l'écrivain sont nés pour les honneurs.

S'ils ont senti qu'ils les méritent,

Vos refus les irritent.

L'injustice, à plus d'un, a fait verser des pleurs.

J'en ai vu dégoutés, mélancoliques, sombres,

Retourner dans l'oubli dont ils s'étoient tirés.

Le Linus des François doute encor chez les ombres

Si ses talens sont révéérés.

J'ai vu des forcenés alimenter l'envie,

Conduire par la main ce monstre chancelant.

Hélas ! en faut-il tant pour troubler notre vie ?

La plus foible piquûre est funeste au talent.

Il faut le caresser si vous voulez qu'il vive :

Avec respect osez en approcher.

Craignez toujours que cette sensitive

Se flétrisse par le toucher.

Quelle étrange fureur ! ô Ciel ! de méconnoître

Les artistes encor vivans !

Lorsqu'ils ont cessé d'être,

Dites, cruels, sont-ils plus grands ?

44 MERCURE DE FRANCE.

Vous ne m'abusez point par un douteux hom-
mage

Que vous rendez à leurs tombeaux.

Ils le doivent à des rivaux

A qui vous déniez leur sublime appanage.

Chaulieu sera vanté pour rabaisser D**.

Pour flétrir les lauriers que moissonne Voltaire ;

On grossit les rameaux de la palme d'Homère.

Auprès de Campistron La H** est, dit-on, plat.

Ah ! si ces morts parloient , les yeux baignés de
larmes ,

Ils leur diroient : amis , consolez-vous ,

On vous poursuit avec les mêmes armes

Dont nous avons senti les coups.

Les vertus , de nos jours , ne sont pas plus connues.

On va les rechercher dans le siècle passé.

Le mal est à son comble & tout est renversé.

Mille voix de leurs cris font retentir les nues. . .

Nous ne sommes pas bons ; mais il est des vertus.

Je connois des héros , quoi qu'on en puisse dire.

Si le passé fut beau , le présent n'est pas pire.

.
Vous , qui nous consolez dans nos douleurs mor-
telles ,

Jeunes beautés , pleurez moins nos ayeux.

Nous vous aimons aussi tendrement qu'eux.

On vit dans tous les tems des amans infidèles ;

Mais un siècle qui naît entre nous & les morts ,

Entre ces morts & nous élève son optique :
 Tout grossit à nos yeux ; tout paroît grand alors ,
 L'enthousiasme étouffe une juste critique.

Heureux qui vit sans préjugé !

Plus heureux qui vit sans envie !

Quand parmi ces erreurs on a passé la vie ,
 On peut dire , en mourant , je fus mal partagé.

Par M. Mayer.

A Madame L A R U E T T E.

QUE ton jeu toujours vrai fait rendre intéres-
 sant

Le moment où tes doigts laissent tomber la rose !

Oui , tu triomphes en cédant !

En vain sur ton silence un tuteur se repose ,

Que Laruelle parle ou qu'elle ait bouche-closé ,

Le sentiment par elle est sûr d'être vainqueur ;

Elle le peint d'après son cœur.

Par M. Guerin de Frémicourt.

*VERS postumes de Piron , contre un Dé-
tracteur de l'Académie de * * , que son
insuffisance & sa vanité ont fait déchoir
du rang qu'il y occupoit.*

POUR te venger , permets-toi de tout dire :
On fait combien tu fus humilié.
Mais qui crois-tu que ta platte satire,
Pauvre Richard , * a le plus décrié ?
On te plaignoit ; sans ce bruyant délire ,
Ton sot orgueil seroit même oublié.
O qu'autre fois ta morgue faisoit rire !
Et qu'à présent ton dépit fait pitié !

* Nom en l'air.

On disoit à M. Piron qu'il feroit l'építaphe du
Genre humain ; & il la fit ainsi.

ÉPÍTAPHE DU GENRE-HUMAIN.

L'AUORE , ayant du jour entrouvert la bar-
rière ,
Devançoit le soleil qui de près la suivit.
Mais quel étonnement , voyant la terre entière ,
De ne plus y revoir personne qui la vît.

L'homme étoit disparu de dessus la surface
 Du bourbeux élément dont il étoit sorti :
 Un souffle le créa , lui , jadis , & sa race ,
 Un souffle aussi léger l'avoit anéanti.

Un funèbre obélisque au sommet du Caucase ,
 Terminoit & couvroit un vaste souterrain ;
 Et Némésis venoit de graver sur la base ,
 En chiffres infernaux : *cy gît le Genre-humain.*

La belle inscription pour le Grec hypocondre ,
 Qui souhaita de voir tous les humains détruits !
 Que l'autre Misanthrope & le Tymon de Londre ,
 Young , à ses côtés , coulent d'heureuses nuits !

Moins rigoureusement jugeons la race humaine :
 L'homme étoit vicieux , mais foible , peu sensé ,
 Et plus digne , après tout , de pitié que de haine ;
 Le Ciel devoit-il donc s'en tenir offensé ?

Ah ! quand deux beaux esprits admis dans l'Ely-
 sée ,

Molière & Lucien , les Momus d'ici-bas ,
 Aux hommes ont peint l'homme un objet de ri-
 sée ,

Les hommes en rioient , mais le Ciel n'en rit pas !

Il dit qu'ils ne soient plus , & la terre est déserte.
 Amour , dont elle fut l'empire en tous les tems ,
 Tendre amour , c'est à toi de réparer sa perte ,
 Et de la repeupler de meilleurs habitans ,

L'HOMME & LA COULEUVRE.

Fable.

Un jour sur un chemin, presque morte de froid

Gissoit une Couleuvre.

Faisons une bonne œuvre,

Dit un Homme qui l'aperçoit :

Aussi tôt de la prendre,

Et, pour la réchauffer, de la mettre en son sein ;

Mais qu'elle en fut la fin ?

Hélas ! auroit-il dû l'attendre ?

Piqué par l'éguillon du reptile alassin ,

La mort devint le prix d'un aussi bon office.

Cette fable ne tend qu'à nous faire sentir

Que quiconque, aux méchants veut bien rendre
service,

A toujours, tôt ou tard, lieu de s'en repentir.

Par M. de Lepine, âgé de seize ans:



*A Mademoiselle D***, qui s'étoit amusée dans un jardin à lancer des flèches à une statue de l'Amour.*

DITES - MOI donc, Daphné, que vous a fait
l'Amour

Pour vouloir le percer d'une flèche cruelle ?
Quel est son crime ! .. est - il de vous rendre si
belle,

De vous combler de dons, & d'être chaque jour
Soigneux de vous parer d'une fraîcheur nouvelle ?
Car il n'a pas osé vous jouer quelque tour ;
Il vous respecte trop, & vous doit cet hommage ;
La vertu le mérite : elle est votre partage
Et s'embellit en vous... Naguère en un jardin
Je vous vis vous charger de redoutables armes
Qui relevoient encor cet éclat de vos charmes,

Et rendoient leur pouvoir plus certain :

Vous teniez un arc dans la main ;

Tout prêt à servir votre colère ;

Et, comme la déesse des bois,

Vous portiez sur l'épaule un carquois.

J'admirois votre démarche fière,

Vous aviez tout l'air d'une guerrière ;

Ou bien plutôt vous étiez dans ce jour,

Sans le savoir, le portrait de l'Amour.

I. Vol.

C

10 MERCURE DE FRANCE.

Je vous vis à l'instant voler vers son image ;
Et là , voulant venger je ne fais quel outrage

Sur le dieu qu'elle représentoit ,

Vous lancez aussi-tôt votre trait.

Mais servant mal alors votre vengeance ,

Au lieu du cœur il va frapper la main.

Un autre suit , guidé par l'espérance ,

Qu'il remplira bien mieux votre dessein.

Quel étoit-il ? , , étoit-ce de détruire

Avec l'amour son dangereux empire ?

Il vous falloit réfléchir un peu mieux ;

Vous auriez su qu'il étoit dans vos yeux.

Mais apprenez ce que fit la vengeance ;

Car de Cythère , en prenant ses ébats ,

L'Amour vous vit , il vole en diligence ,

Bien résolu de se mettre en défense

Et de punir de pareils attentats.

Comme une fleur , dit-il , qui vient d'éclorre ,

Moi-même , hélas ! j'ai pu la cultiver ,

Et certe ingrate ici vient me braver !

Ah ! c'en est trop . . . dans son cœur calme encore ,

Lançons un trait tout rempli de mes feux ,

Qu'il aille allumer dans son ame

Pour me venger , une éternelle flamme ;

Où , qu'elle aime enfin : je le veux ;

Qu'en ce jour elle éprouve elle-même

Jusqu'où va ma puissance suprême ,

Et comment se vengent les dieux.

Il dit , & prit soudain son arme meurtrière . ,

On n'est pas sûr de soi souvent dans la colère ;
 En ajustant , son bras se déranga ,
 Au lieu de vous ce fut moi qu'il blessa.

*Par M. Faur , gradué en la Faculté
 des arts & de médecine.*

*DESCRIPTION des hautes Alpes de la
 Suisse au commencement de Juin.*

LA tiède haleine du printemps a circulé dans la vallée ; le ruisseau limpide qui la baigne réfléchit les cintres brillans qui parent son rivage : le rocher même n'est plus un objet hideux ; des franges de feuillée & des bouquets de fleurs éclatent sur la pierre obscurcie : du front glacé des montagnes , (1) la neige descend avec un long roulement qui se mêle au tumulte des torrens & des ravines : l'or des rayons solaires pénètre les nappes argentées des cascades qui brillent au loin ; dans leur chute profonde & bruyante , elles font

(1) C'est ce qu'on appelle *lavanges*. On fait combien elles sont dangereuses dans les passages étroits des Alpes.

52 MERCURE DE FRANCE.

jaillir des gerbes humides qui se dispersent en vapeurs.

Déjà, d'un côté de la vallée, le soleil illumine & décore l'amphithéâtre des monts; mais la vue de leurs cimes audacieuses, qu'une vive lumière environne, ne me rend que plus atdent à les affronter : d'abord je suis en serpentant des sentiers solitaires frayés dans la prairie; j'entre bientôt sous les plafonds rians des hêtres étendus, j'aborde enfin le péristile imposant des arbres toujours verts.

Quels nouveaux sentimens viennent me saisir, lorsque je mesure de l'œil ces dômes majestueux ! l'Etre Suprême remplit seul ces espaces, & l'odeur balsamique qui émane de ces vieux pins, est l'encens que lui offre la nature au sein du silence.

Long-tems j'ai parcouru ce temple respectable dans la nuit d'une sombre verdure, mais je suis arrêté tout-à-coup au pié d'une roche escarpée, d'où pendent çà & là les houpes noires des ifs sur les réseaux du lierre; à l'aide de leurs branches, je gravis avec effort contre ce mur effrayant : quel contraste ! ici c'est un plateau gracieux couvert de coudriers cintrés; les pétales légers des cerifiers & des aliziers voltigent en tournoyant dans les airs.

Plus je monte désormais, plus le peuple végétal s'humilie; mais plus l'espèce des arbrisseaux s'abaisse, plus leur parure devient somptueuse. Il en est un qui s'empare d'un canton (1) considérable: les grappes nombreuses de ses fleurs empruntent un nouvel éclat du verd foncé de son feuillage: c'est une masse couleur de rose qui se projette sur la neige, & se mire, pour ainsi parler, dans les glaces voisines. Vers les bords, l'élégante Daphné (2) attire les yeux & charme l'odorat: plus loin se développe à mes regards un tapis res-

(1) *Rhododendron foliis glabris, subtus leprosis, corollis infundibuliformibus. Linn. sp. pl.* On monte pendant sept ou huit heures avant de trouver ce bel arbruste. Il y a un autre rhododendron dans les Alpes qui a la feuille légèrement velue; il est d'une moindre taille que celui-ci, & en tout moins beau: on le rencontre sur les premières croupes des montages.

(2) *Daphne floribus congestis, terminalibus; sessilibus, foliis lanceolatis, nudis. Linn. sp. pl. Cneorum. Math. Thimelæa lini folio, flore purpureo, odoratissimo. Tourn.* Cet arbrisseau ne s'élève guère qu'à un pied de haut; mais chacune de ses branches est terminée par un bouquet de fleurs d'un pourpre clair: elles exhalent un parfum délicieux dont les plantes odorantes ne rêveraient pas l'idée.

54 MERCURE DE FRANCE.

plendissant; le bleu superbe de la gentiane, (1) la soldanelle, par sa fleur d'améthiste, se distinguent dans cette foule émaillée; elles se reflètent sur les faisceaux de cristal qui végètent parmi ces plantes. Plus haut un parterre d'une parure nouvelle se déploie comme une riche étoffe de dessous un lit d'albâtre que le soleil toujours plus actif amollit & fond peu à peu. La pointe des feuilles de l'oreille d'ours (2) le perce à peine; mais sa tige plus empressée vient de rompre ces froides entraves : sur la turquoise de sa fleur on voit reluire encore quelques lames de frimats.

Manqueroit-il des lambris à cette décoration pittoresque ? Des rochers à plomb d'une hauteur extrême sont partout couverts des festons fleuris du lychnis rampant (3); ce sont d'amples rideaux

(1) *Gentiana pumilla verna*. Il y en a deux espèces.

(2) C'est l'oreille d'ours à fleur bleue. Outre cette espèce on en trouve trois autres; une à fleur verdâtre qui est comme poudrée, une à fleur jaune, & une dont la fleur est d'un rouge brun. C'est vraisemblablement de la graine de ces trois espèces originelles qu'on a obtenu les nombreuses variétés qui décorent les jardins des amateurs.

(3) *Lychnis Alpina*, *pumila*, *folio graminco*,

de pourpre : leur somptuosité impose & leur splendeur éblouit.

Nombre d'oiseaux inconnus dans le vallon planent autour des têtes chauves de ces rochers ; les corneilles à pied rouge frappent l'air de leurs croassemens bizarres ; le merle (1) vigoureux des Alpes siffle sur un ton grave , tandis que le passereau solitaire (2) se plaint avec une mélodie attendrissante.

O doux sentiment de l'amour ! tu viens de pénétrer avec la chaleur vernale, du fond des abîmes jusqu'au sommet glacé de ces colonnes de la terre : quel charme de fouler aux pieds les nates du printemps, d'entendre ses concerts, de respirer ses parfums, & de voir s'élever au-dessus des

five muscus Alpinus, *Lychnidis flore*. *Tourne.*
 Cette plante ressemble à de la mousse ; mais entre chacune de ses très-petites feuilles s'épanouit une fleur purpurine assez grande.

(1) Ce Merle ressemble en tout au Merle commun, mais il est une fois plus gros.

(2) Cet oiseau n'est point un vrai Moineau ; c'est un insectivore à bec fin. Il est à-peu-près de la grosseur & de la couleur d'une alouette. On croit que c'est le Passereau solitaire dont parle le Roi prophète. Il niche quelque fois sur les toits élevés.

Iopha de Flore, le trône redoutable de l'hiver! (1)

Sur ces hauteurs un air pur & subtil donne un ressort nouveau à l'organe de la respiration : le sang coule plus léger & plus libre : tout l'être est comme transformé ; & la pensée affranchie prend un essor vaste & sublime. La vue s'égare au loin sur une perspective immense. Différens états, sous des traits incertains, y paroissent confondus sur une terre fugitive qui se nuance & se perd dans un horizon douteux. Oh ! que de misérables errans sous ces pâles ombres travaillent au bonheur de quelques hommes ! ô fiers & paisibles Helvétiens ! que vous êtes grands à mes yeux ! vous abandonnâtes ces plaines sanglantes au luxe & à l'indigence, & c'est au pié de ces montagnes, qu'abjurant la vanité d'un esclavage pompeux, vous vîntes embrasser une pauvreté indépendante. Votre félicité naît du sein des vertus, & tous vos biens découlent de vos troupeaux abondans. Que je les vois avec plaisir, sur les croupes inférieures, tracer de profonds sillons dans l'herbe épaisse !

(1) Les glaces qui couronnent la cime de ces montagnes & qui ne se fondent jamais.

leur grave meuglement éveille l'écho au fond des cavernes, & le cornet de leur gai conducteur fait entendre un air champêtre (1) qui porte dans les sens une douceur inconnue.

Mais quoi ! je serois assis sur l'urne des fleuves, & je pourrois ne pas méditer sur leur origine ! de tous les points de l'étendue des mers, le soleil attire des globules aqueux ; rapprochés & réunis, ils forment des napes obscures qui flottent au gré des vents, despotes effrénés des hautes régions de l'atmosphère.

Quelle force pourroit arrêter dans leur cours les nuages vagabonds, si une moindre colonne d'air ne les fixoit par leur gravité, & ne les faisoit vaincre, par l'inertie, la rapide impulsion des tempêtes ? Suspendus au-dessus des sommet menaçans des monts, bientôt s'ouvrent leurs flancs humides, & cet infailible tribut enfle les sources intarissables. Les eaux

(1) Ces airs s'appellent des Vachers ; ils ont une telle magie que le soldat Suisse, éloigné de ses chères montagnes, s'il vient par hasard à les entendre, tombe tout-à-coup dans cette noire apathie, appelée maladie du pays.

58 MERCURE DE FRANCE.

qui baignent sans cesse les croupes les plus hautes, forment des bassins dans les groupes qui les appuyent. Delà, échappées au travers des roches & des terres poreuses, elles coulent sur l'argile impénétrable, & vont se faire jour dans les pentes inférieures où les fontaines bruyantes jaillissent de toutes parts. Tantôt ces fontaines se réunissent & se précipitent en torrens dans les gorges étroites des sommets subordonnés; tantôt elles creusent sur les plateaux intermédiaires des lacs spacieux & profonds. Ces courans, ces masses liquides ne sont pas, autant que dans la plaine, soumis à l'évaporation. Sur ces cimes pyramidales les rayons solaires n'ont qu'une réflexion oblique & restreinte. Un froid âpre y règne long-tems, & ne cède à la chaleur qu'un empire foible & momentané.

Ainsi se renouvellent & s'entretiennent ces réservoirs inépuisables des fleuves dont les eaux font éclore au loin l'abondance, & qui dans leurs détours irréguliers, semblent chercher la route des mers où ils vont enfin porter en tribut l'onde qu'ils en reçurent d'abord. Ainsi tantôt en masses, tantôt en nuages, tantôt en courans, par l'évaporation, par

la gravité, par la filtration, tous les loix immuables du siphon & du niveau, cette mesure du fluide aqueux que Dieu versa autour du globe, circule sans cesse dans les veines de la terre & dans les plaines du Ciel pour l'homme, l'insecte & la mousse.

J'admirois paisiblement la bienfaisante équité de la nature, lorsqu'une scène imposante m'arrache à la méditation. Un soleil pur ne fait plus étinceler la neige, ni scintiller le disque des fleurs. Cet azur éthéré qui découvroit la profondeur des cieux, est près de disparoître : des colonnes de vapeurs s'élèvent de tous les vallons voisins ; dans un instant elles se rapprochent, s'unissent & m'environnent d'obscurité ; mais bientôt elles s'abaissent en se comprimant. Au dessus de moi le soleil disperse de nouveau des jets de lumière sur un ciel serein & diaphane : au-dessous s'étend un amas de nuées qu'interrompent les cimes les plus hautes des monts : c'est une continuité de vagues noires dont les bords réfléchissent un feu sanglant. Cet océan de vapeurs va se confondre avec l'horison céleste. C'est au-travers des ténèbres de ce voile épais qu'il me faut pénétrer pour descendre la mon-

62 MERCURE DE FRANCE.

tagne ; après m'être égaré long-tems, enfin
je salue le vallon.

Baigné d'une pluie féconde , il repa-
roît à mes yeux plus brillant que jamais,
& les concerts de la nature partent des
lambris de tous les côteaux. L'heu-
reux Helvétien , possesseur d'un hé-
ritage incontesté , est sorti sourire aux
nouvelles promesses de l'année. O hom-
me libre & content ! oui , je me proster-
nerois devant toi , si je ne me sentoiss di-
gne de t'étreindre dans un ravissement
délicieux.

Par M. T. G.

VERS sous le portrait de Madame D...

INSECTES fugitifs , soupirans infidèles
De la rose au jasmin , du narcisse au muguet ,
Promenez l'inconstance & l'émail de vos ailes ,
Pressez le suc des fleurs , fouragez leur duvet.
Déployez loin de moi votre humeur vagabonde.
Votre plus grand bonheur consiste à voltiger ;
Le mien est d'adorer ce chef-d'œuvre du monde ,
De vivre dans ses fers , de ne jamais changer.

Par M. Simon , Mé en chirurgie.

Parodie d'un air Italien.

Avril,
1773.



Colin dis moi dis moi quelle flamme au-
près de toi tourmente mon ame Si je te suis ah! je te re-
grette Quand tu me surs qu'est ce qui m'arrê... te
Tout jus qu'à nos jeux innocens Porte le trou ble
dans mes sens Mon cœur palpi. te tiens Sens.....
comme il s'agi. te Si j'entens ta voix Il bat de mê. me
Pourtant je t'aime je t'aime je t'aime autant qu'autre fois,
Colin dis moi quelle est cette flamme Qui près de toi tourmen-
te mon ame tourmente tourmen. te mon a

MADRIGAL.

L'AMOUR-EXPIRANT.

Tu m'accuses d'aimer vainement tes appas,
Et tu veux, ma Chloé, que mon amour expire.
Je suivrai le conseil que ta bouche m'inspire;
Mais je veux que le traître expire dans tes bras.

Par le même.

ODE AUX MUSES, 3 liv. 4.

Quem tu, Melpomene, semel, &c.

HEUREUX qui, cher en naissant
Aux neuf doctes immortelles,
Dès son berceau reçut d'elles
Un sourire caressant

Les jeux brillans de la Grèce
Ne le verront point, vainqueur,
Faire admirer sa vigueur,
Ses courriers ou son adresse.

Sur le char de nos guerriers
Il n'ira point à la gloire,

62 MERCURE DE FRANCE.

Et la sanglante victoire
Ne teindra point ses lauriers.

Mais par le feu du génie
Son jeune cœur pénétré,

Sera bientôt enivré
Des charmes de l'harmonie.

Dans le silence des bois
Egarant sa rêverie,
De l'austère poésie
Il méditera les loix.

O d'un savante lyre,
Doux & sublimes accords !
O délicieux transports
D'un poétique délire !

Si Rome aime mes écrits,
Si mon nom sort des ténèbres,
Et se joint aux noms célèbres
De ses poètes chéris,

Si l'envie, ardente à nuire,
Semble enfin me respecter,
Si j'ai pu la surmonter
Ne pouvant pas la détruire ;

O vous dont je suis les loix ,
 Muses, charmantes déesses ,
 O mes, divines maîtresses ,
 C'est à vous que je le dois !

Par M. L. R.

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du volume du mois de Mars 1773, est *Ane* ; celui de la seconde est *Public* ; celui de la troisième est le *Volant*. Le mot du premier logogryphe est *Parc*, (de brebis) où se trouve *arc* ; celui du second est *Poteau*, où l'on trouve *pot & eau* ; celui du troisième est *Mariage*, où se trouve *age* ; celui du quatrième est *Mercur*e, où l'on trouve *mer, eure*.

É N I G M E.

SANS corps, sans ame, ni figure,
 Que suis-je ? un être de raison ?
 On me donne pourtant dans certaine saison,
 Et tel va me chercher qui souvent en murmure.
 Mon but est d'exciter les ris ;

Je nais dans l'ombre du mystère ,
 Qui me prend est toujours surpris ;
 Mais , chut ! il est tems de me taire.

*Par M. Hubert, P. D. M. L. V. D.
 S. M., rue d'Orléans.*

A U T R E.

TOUT est soumis à mon empire :
 Je fais plus de bien que de mal ;
 Si l'on me perd , c'est un signe fatal :
 Pour mon retour aussi-tôt on soupire ;
 Quand on me force à revenir
 On risque de s'en repentir.
 De qui veut m'échapper je deviens le supplice.
 Je vais quelque fois au sermon ,
 Dans le temple de la justice.
 On m'appelle souvent avec une chanson.
 Il est un animal qui n'a point de malice ,
 Qui sert par mon secours d'infortunés mortels.
 Les peuples autrefois me dressaient des autels ;
 Mais on ne m'offre plus encens ni sacrifice.
 Je suis banni des lieux où règnent les plaisirs ;
 D'un amant malheureux je calme les soupirs.
 Je vais coucher avec sa belle
 Qui ne me fut jamais cruelle.

*Par Madame de G * * * , de Montauban.*

A U T R E.

Nous sommes deux & sœurs. Nous primes la
naissance

Le même jour , au même instant.

Sans jamais nous quitter , à certaine distance

Pour nous toujours la même , & petite souvent ,

Nous fixons notre résidence.

Nous ne pouvons nous voir , quoiqu'en grande
évidence ;

Et tel est notre sort , ou cruel ou plaisant ,

Que nous cherchons le bruit , & gardons le silen-
ce.

Sur deux ou quatre piés on nous voit chemi-
nant ,

Sans rien diminuer de notre éloignement ;

Mais c'est assez : lecteur , dis - nous ce que tu
pense.

Par Madame Lacombe.

L O G O G R Y P H E.

A V A N T A G E U X par fois ; mais plus souvent
fatal ,

De loin je suis un bien , de près je suis un mal.

L'aveugle passion & l'intérêt sordide ,
 Voilà ce qui me sert de compagnon , de guide.
 De mes fausses douceurs on verroit le poison ,
 Si l'esprit & le cœur étoient à l'unisson ;
 Mais, malgré tout cela , je suis si nécessaire
 Que le monde , sans moi , deviendrait solitaire ;
 Avec lui je nâquis ; car je suis fort ancien ,
 Et mon terme , à coup-sûr , entraînera le sien.
 Combine mes sept pieds , cher lecteur ; je com-
 mence

Par deux mots différens qui font mon existence.
 L'un est ce que convoite Iris depuis long-tems ;
 L'autre , ce qu'elle cache avec ses ornemens ;
 Dans moi tu trouveras un accès de colère ;
 Ce qui fait en tout sens voguer une galère ;
 De l'art de bien chanter la première leçon ;
 Celui de recourir au pouvoir du démon.
 Un sage de l'Egypte , un élément subtil ;
 Ce qui dirige l'œil en tirant le fusil ;
 La plus noble moitié de tout ce qui respire ;
 Du frère de Pluton le turbulent empire ;
 De l'oiseau de Jupin le berceau spacieux ;
 La vierge la plus pure ; un mois plus gracieux ;
 Celui que tu choisis pour conseiller sincère ;
 Du plus simple aliment ce que le vieux préfère ;
 De nos Rois fainéans le gouverneur altier ;
 L'homicide instrument du valeureux guerrier ;

Le doux chant des oiseaux ; un ouvrage en peinture

Où l'art, avec succès, imite la nature,
Enfin, ce qui souvent déconcerte un rimeur,
Et qui plus d'une fois m'a donné de l'humeur.

*Par Mde Seris, Tunisienne, résidente
à Trans, en Provence.*

A U T R E.

L E C T E U R S, de certaine machine
Qui ne rend jamais que du son,
Retranchez un pied sans façon,
Et bientôt vous pourrez avoir de la farine.

Par M. Houllier de St Remi.

A U T R E.

D es peuples je fais l'union,
Quoiqu'on m'ait vu souvent parini la gent hu-
maine
Causer de la division:
A ces traits, cher lecteur, reconnois - moi sans
peine.

68 MERCURE DE FRANCE.

Combine mes huit pieds, & tu vas y trouver
De la société ce qui fait régner l'ordre;
Aux champs de Mars ce que cherche un guer-
rier;
L'animal dont l'Afrique éprouve le désordre;
Un pays qu'environne l'eau;
Le lieu qu'un franc-maçon révère;
Ce que le vin laisse au fonds du tonneau;
Une fête célèbre, un pape, une rivière;
Ce qu'est un prince couronné;
Ce culte affreux par la Grèce ordonné
En l'honneur du fils de Sémèle,
Dont jadis se servit Progné
Pour venger la sœur Philomèle.
Tu trouveras le grain que l'on mange au village;
Un métal qu'on aime à tout âge;
Ce que doit bien faire un acteur
Quand il veut émouvoir l'ame du spectateur;
Ce qui n'est point, ne fut & ne sera jamais;
Une troupe Romaine, un oiseau domestique,
Une triste couleur, une note en musique;
Mais c'est assez : lecteur, devine ; je me tais.

*Par M. Descot de la Chesnaye,
à Argentan.*

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Révolutions d'Italie, traduites de l'Italien de M. Denina; par M. l'Abbé Jardin : tomes V & VI in 12. Prix, 5 liv. brochés, & 6 liv. reliés. A Paris, chez le Jay, libraire, rue St Jacques, au-dessus de celle des Mathurins.

LES quatre premiers volumes de ces révolutions ont suffisamment fait connoître la marche & le style de l'historien. Le cinquième & le sixième volume qui viennent de paroître, conduisent le lecteur jusqu'en l'année 1515, & lui présentent la suite des guerres qui ont désolé l'Italie; la translation du siège pontifical à Avignon en 1308; le grand schisme d'Occident; les révolutions arrivées dans le royaume de Naples sous le règne de la célèbre Jeanne première; l'origine des Médicis; la conquête du Milanais par Louis XII, Roi de France; les tyrannies & entreprises diverses de César Borgia, Duc de Valentinois, que M. Denina met ici en parallèle avec Louis Sforce, Duc de Milan. « Tous deux furent ambitieux à

70 MERCURE DE FRANCE.

» l'excès, dissimulés & perfides : plus vain
 » cependant , plus glorieux, plus superbe,
 » celui-ci vouloit subjuguier l'estime &
 » l'admiration ; plus sombre au contraire,
 » plus ténébreux , plus cruel , le premier
 » ne vouloit régner que par la crainte &
 » l'effroi. Tous deux usurpateurs , ils eu-
 » rent à beaucoup d'égards , le talent de
 » gouverner les peuples : & si les Roma-
 » gnoles furent plus attachés , plus fidèles
 » au Duc de Valentinois , que les Mila-
 » nois à Louis Sforce ; c'est que disposant
 » à son gré des trésors de la Chambre
 » Apostolique , Borgia n'eut pas besoin
 » de fouler ses sujets , dont il lui étoit
 » aisé d'ailleurs de captiver l'amour en
 » leur faisant échoir une partie des em-
 » plois & des bénéfices que distribuoit la
 » Cour de Rome. L'un & l'autre ébran-
 » lèrent successivement les fondemens de
 » l'Italie , & lui firent , dans l'espace au
 » plus de trois lustres , changer presque
 » entièrement de face. Mais Louis Sforce,
 » en se faisant dépouiller par une puissance
 » étrangère, fut la cause de ce qu'une si belle
 » portion de la contrée devint & se trou-
 » ve même encore, au bout de près de trois
 » siècles, province dépendante d'Etats Ul-
 » tramontains , sans nulle espérance de se

» voir gouverner par les Souverains pro-
 » pres , d'en redevenir jamais le séjour. Il
 » est bien inutile d'insister sur la gravité
 » d'un tel préjudice , sur l'extrême diffi-
 » culté d'en trouver la compensation. Au
 » contraire , les sanglantes opérations de
 » Borgia produisirent , si je ne me trom-
 » pe , un bon effet ; elles facilitèrent la
 » *récomposition* du domaine ecclésiastique ;
 » elles mirent le souverain Pontife à por-
 » tée de recouvrer toutes les cités de la
 » Romagne , toutes les terres usurpées sur
 » le Saint Siège. »

Le spectacle des révolutions que nous
 présentent les vertus ou les crimes des
 hommes illustres , est quelque fois inter-
 rompu par les réflexions de l'historien sur
 le commerce , l'agriculture & la naviga-
 tion , sur les progrès des lettres & des
 arts , sur les avantages ou les inconvéniens
 des différens systèmes politiques. Le lec-
 teur est encore agréablement distrait des
 scènes sanglantes de l'ambition par des
 traits de bonté , de générosité , de bien-
 faisance dont le traducteur a souvent en-
 richi les notes qu'il a ajoutées aux prin-
 cipaux événemens rapportés par l'histo-
 rien italien. Charles , Duc de Calabre ,
 mort en 1328 , nous est dépeint dans une

de ces notes comme un Prince religieux, clément, libéral, & qui regardoit avec raison l'amour de la justice comme le premier devoir d'un souverain. Il parcourtoit chaque année les provinces de ses états pour examiner la conduite des barons & des gouverneurs. Leurs vexations étoient punies avec sévérité. Charles, dans une de ces inspections, apprit que certain seigneur, pour embellir sa demeure, avoit dépouillé un de ses vassaux. Le Duc s'y rend, admire le bâtiment & les environs, en vante la situation salubre & pittoresque, & ajoute : *Il vous en coûteroit sans doute beaucoup de quitter un si beau lieu ?*

« J'avoue qu'il m'en coûteroit infiniment.
 » Vous savez comme l'on tient aux possessions de ses pères ; il me seroit impossible d'en faire volontairement le sacrifice. Il faudroit par conséquent un coup d'autorité ; ce qui n'est pas à craindre sous un Prince adoré pour son équité & absolument incapable de pareille injustice. » *De pareille injustice, répète le Duc en appuyant ! vous la trouveriez donc bien criante ?* « — Assurément ; est-il rien de plus révoltant, rien même de plus sévèrement punissable, que d'enlever de force les possessions d'autrui ? » —

A

A merveille, reprend le Duc ; l'arrêt est sorti de votre bouche ; & si vous ne restituez tout-à l'heure le fonds usurpé sur votre vassal , je vous fais couper la tête.

Charles rendoit journellement la justice à Naples , assisté de ses ministres & de ses conseillers qu'il assembloit dans le palais à la place duquel on a bâti l'*Incoronata* , célèbre Eglise de Naples ; & dans la crainte que les gardes ne fissent pas entrer les pauvres , il avoit fait placer une sonnette dans le tribunal même , dont le cordon pendoit hors de la première enceinte. Un vieux cheval abandonné de son maître , vient se gratter contre le mur & fait sonner : *Qu'on ouvre* , dit le Prince , *& faites entrer qui que ce soit.* « Ce » n'est que le cheval du seigneur Capece , dit le garde en rentrant : & toute l'assemblée d'éclater. . . *Vous riez* , dit le Prince. . . *sachez que l'exacte justice étend ses soins jusques sur les animaux. . . Qu'on appelle Capece. . . Qu'est ce que c'est qu'un cheval que vous laissez errer* , lui demande le Duc ? « Ah ! mon Prince , reprend le » cavalier ; ç'a été un fier animal dans » son tems ; il a fait vingt campagnes » sous moi ; mais enfin il est hors de service , & je ne suis pas d'avis de le nou-

74 MERCURE DE FRANCE.

« rit à pure perte. » — *Le Roi mon père vous a cependant bien récompensé.* — « Il est vrai... j'en suis comblé. » — *Et vous ne daignez pas nourrir ce généreux animal qui eut tant de part à vos services ! . . . Allez de ce pas lui donner une place dans vos écuries : qu'il soit tenu à l'égal de vos autres animaux domestiques, sans quoi je ne vous tiens plus vous-même comme loyal cavalier, & je vous retire mes bonnes grâces.* Ce trait & d'autres semblables ont pu autoriser le sculpteur qui a fait le mausolée de ce Prince à le représenter avec une conque sous les pieds où l'agneau & le loup boivent paisiblement à côté l'un de l'autre.

Camille de Turinga, belle & riche bourgeoise de Messine, mérite bien d'être placée au rang des femmes illustres. Le traducteur en rapporte ce trait d'après l'historien Costanzo. Rolland, frère naturel de Dom Pedre Roi de Sicile, qui lui avoit donné le commandement d'une flotte pour s'opposer aux entreprises de Robert Roi de Naples, venoit de perdre un combat naval & d'être fait prisonnier. Soit impuissance, soit ressentiment, le Roi de Sicile ne rachetoit point son frère, dont la rançon étoit portée à douze

mille florins. La belle Messinoise fait offrir la somme à Rolland, s'il veut l'épouser en légitime mariage. Celui-ci, qui ne voyoit pas d'autre moyen de sortir de sa captivité, passa bien volontiers une promesse d'épouser sa libératrice sitôt qu'il seroit arrivé à Messine. Au moyen des douze mille florins qui furent comptés sans délai, Rolland met à la voile, arrive & se met fort peu en peine d'accomplir sa promesse, alléguant l'excessive disparité des conditions. Camille l'appelle en jugement & produit l'acte signé de sa main. Les magistrats, frappés de la détresse où se trouvoit le Roi, craignant de détruire un reste de confiance, jugent à la rigueur, & condamnent Rolland à tenir sa promesse. Plusieurs seigneurs l'exhortent, l'encouragent & l'accompagnent chez Camille qui avoit étalé toute la magnificence de ses ameublemens, & s'étoit chargée elle-même de ses plus riches parures. Rolland la supplie d'oublier son injurieuse résistance, & déclare qu'il est prêt. . . « Arrête, lui dit Camille, je suis » satisfaite. Penses-tu que mon cœur ait » attendu le lendemain de ton arrivée à » Messine pour te rejeter ? Je voulois un » époux du sang royal. . . mais tu déro-

76. MERCURE DE FRANCE.

» geas au moment que tu faulſas ta paro-
 » le, & je jurai de n'être jamais à toi. Je
 » ne t'ai pourſuivi en juſtice réglée,
 » qu'afin de te déshonorer. . . . adieu;
 » porte ailleurs ta main flétrie, reprends
 » ta promeſſe, garde encore le prix de ta
 » rançon : je t'en fais préſent. » Et laiſ-
 ſant Rolland ſtupide de confuſion, elle
 perce la foule étonnée, & va ſe jeter dans
 un couvent à qui elle donna la plus gran-
 de partie de ſon bien.

Le ſtyle du traducteur n'eſt point dé-
 pourvu d'élégance, de précision, ni de
 chaleur dans les endroits qui en ſont
 ſuſceptibles. Ses expreſſions ſont choi-
 ſies ; mais quelquefois avec un peu trop
 d'affectation, comme dans ces phraſes.
 « Jeanne gagna ſon procès ; l'arrêt qui
 » l'*innocentoit ſortit* précifément alors
 » que Louis, maître d'Averſe, ſe diſpo-
 » ſoit à faire le ſiège de Naples, &c. l'on
 » *ouvroit* à Pérouſe des étoffes en poil de
 » chèvre, &c. L'*improbité*, les noirceurs
 » & ſur-tout l'incontinence du Roi ſon
 » neveu, &c. Quelqu'un a prétendu dans
 » ces derniers tems que c'étoit Nicolas V.
 » qui avoit eu le plus de part à la *réſur-*
 » *rection* des lettres, &c. »

Le Palais de la Frivolité, par M. Com-
pan; vol. in-12. A Amsterdam; & se
trouve à Paris chez Mérigot le jeune,
libraire, quai des Augustins, au coin
de la rue Pavée.

Le Palais de la Frivolité est dédié aux
Dames : « O vous qui formez la plus
» belle partie du monde que nous habi-
» tons, à qui, mieux qu'à vous, pouvoit
» convenir la dédicace de ce petit ouvra-
» ge ? C'est un hommage qui vous est dû,
» quelque foible qu'il soit. N'est-ce pas
» en vous que réside le principal ressort
» qui nous fait mouvoir ? l'on vous regar-
» de, & l'on vous imite ; vous marchez
» & nous vous suivons. Chacun, pour
» gagner votre suffrage, se règle sur vos
» goûts, sur votre humeur, sur vos pen-
» chants, je n'ose pas dire sur vos capri-
» ces. La frivolité vous doit sans doute
» l'empire constant qu'elle a sur les Fran-
» çois, &c. » L'auteur rapporte dans cette
dédicace quelques traits historiques à la
louange des Dames ; mais comme d'un
autre côté il appuye malignement sur
quelques sarcasmes que des esprits cha-
grins ont lancés contre elles, vraisem-
blablement on ne l'accusera pas d'avoir

78 MERCURE DE FRANCE.

mendié la protection des Dames. Nous craignons au contraire pour l'auteur qu'elles ne regardent la description qu'il nous donne du palais de la Frivolité & la peinture qu'il nous fait de son cortége, des hommages qu'elle reçoit & des audiences qu'elle donne, comme une plaisanterie satyrique déplacée dans un siècle où nos auteurs comiques même consultent nos Dames pour savoir s'il n'y a rien dans leurs drames qui puisse leur déplaire.

L'architecte du palais de la Frivolité promène son lecteur dans l'enceinte de ce palais, sur les murs duquel étoient représentés des pantins de toute forme & de toute grandeur. Il le conduit ensuite devant la Souveraine, qu'il dit sœur de la Légereté & mère de l'Inconstance.

« Une robe de gaze, garnie de gazes
 » rayées de diverses couleurs, faisoit
 » toute sa parure. Ce vêtement transpa-
 » rent & léger ne déroboit rien de l'élé-
 » gance de sa taille, & des graces de sa
 » démarche. Elle a pour autel une toilet-
 » te, & c'est là qu'elle reçoit les vœux &
 » l'encens des François. On ne l'honore
 » que par des ris & des jeux, & elle
 » compte des sujets de tout âge & de
 » tout rang. Au tour d'elle sont rangés les

» soutiens de son empire, marchandes de
 » modes, revendeuses, coëffeurs, parfu-
 » meurs, baladins, danseurs, musiciens
 » & tous ceux dont le cerveau timbré a
 » donné des preuves claires d'extrava-
 » gance, & ceux qui n'étant point encore
 » connus par quelque délire, donnent au
 » moins des espérances pour l'avenir.»

On est un peu fâché de voir ici les musiciens dans la compagnie des parfumeurs & des marchandes de modes; & il faut croire que l'auteur n'aime pas la musique ou qu'il ne la regarde pas comme un art, qui, ainsi que les autres arts libéraux, a pour objet l'imitation de la belle nature & pour but de dérober l'homme à ses ennuis, & de l'élever en quelque sorte au dessus de lui-même en lui présentant l'image d'un beau supérieur & idéal.

Lorsque la Frivolité tient ses audiences, chacun plaide sa cause. Tout avocat en est exclu; car la Frivolité, ajoute-t-on ici, veut de la brieveté & de la clarté. Nice & Lindor vinrent exposer leurs plaintes devant la souveraine. Ces deux amans, dans les transports de leur tendresse naissante, avoient juré de s'aimer toujours; rien, à ce qu'il leur sembloit,

D iv

80 MERCURE DE FRANCE.

n'étoit capable de désunir deux cœurs que l'amour avoit enchaînés ; ils devoient brûler d'une flamme éternelle. Et néanmoins un beau matin le fidèle Lindor oubliant ses sermens & ses amours, avoit abandonné sa tendre Nice pour de nouveaux attraits qui l'avoient su toucher, & auxquels il étoit entraîné par un penchant invincible. Nice, désolée, les yeux remplis de larmes, & dans le désordre d'une femme à qui la parure est importune, lorsqu'elle a perdu l'amant pour lequel elle se paroît, venoit aux pieds de la Reine demander vengeance d'un abandon aussi cruel, & presser le supplice de l'ingrat qui la méprisoit. Lindor, sans se fâcher, disoit à la belle : « Je n'ai point trahi
 » ma foi, & je n'ai point violé mes ser-
 » mens. Ce n'est pas moi qui ai changé,
 » c'est vous. La promesse que je vous ai
 » faite de vous aimer sans cesse, vous im-
 » posoit de votre côté l'obligation d'être
 » toujours aimable. Et puis... y pensez-
 » vous ? des amours immortels ! j'ai ma
 » réputation à conserver, & je suis Fran-
 » çois. » Nice, en effet, étoit un peu changée ; son teint ne se soutenoit plus que par l'art, sa taille auparavant si bien prise, se perdoit dans un embonpoint bour-

geois : il y avoit plus de lenteur dans sa marche & moins de gaîté dans ses propos. La Frivolité jugea en faveur de Lindor ;
 « Car, disoit cette Reine, que devien-
 » droit mon empire, & combien com-
 » pterois-je de sujets, si la triste Constan-
 » ce s'établissoit dans ce pays ? »

Les histoires de Juliette & de Francine que la Frivolité avoit nommées à deux places vacantes parmi les Dames d'atour, ajoutent de nouveaux traits aux différentes peintures que l'auteur nous fait de la Frivolité. Ces historiettes jettent d'ailleurs de la variété dans cet écrit, où l'on trouvera plusieurs traits connus, mais dont l'auteur a fait une application plus ou moins heureuse à ses personnages.

La Mode auroit pu jouer ici un rôle auprès de la Frivolité, mais l'auteur ne l'a point personnifiée ; il s'est contenté de faire remarquer ses changemens à des étrangers qu'il fait venir au colisée. « Hâ-
 » tez vous, leur dit il, de saisir la mode
 » qui règne en cet instant ; car elle doit
 » s'évanouir avec le jour qui lui a donné
 » naissance. Ces petits chapeaux n'ont pas
 » toujours couvert les têtes de nos jeu-
 » nes gens ; ils en portoient, il n'y a pas
 » long-tems, d'une telle grandeur, que

D v

82 MERCURE DE FRANCE.

» tout leur corps étoit à l'ombre, & qu'on
 » ne voyoit point leur figure. Nos fem-
 » mes se couvroient de grands bonnets
 » surmontés de deux rangs de rubans;
 » elles ont ensuite enseveli leurs attrairs
 » sous une longue calèche qu'elles pou-
 » voient étendre & replier à leur gré. Les
 » laides gagnoient à cette invention; les
 » jolies n'y perdoient rien, leur minois
 » qu'elles laissoient quelque fois apper-
 » cevoir comme par mégarde & à la déro-
 » hée, en devenoit plus agaçant & plus
 » fin. On s'est lassé de compter les diffé-
 » rentes formes qu'elles ont su donner à
 » leur coëffure; tantôt à *l'Elephant*, tan-
 » tôt à *la Rhinoceros*, le matin à *la Da-*
 » *nemarck*, le soir à *la Grecque*. Aujour-
 » d'hui une haute pyramide de cheveux
 » s'élève sur leur tête: on diroit qu'elles
 » croient, en ajoutant à leur taille, ajou-
 » ter à leur mérite. Mais un usage qui
 » n'est point sujet aux caprices de la mo-
 » de, & qu'elles veulent conserver (peut-
 » être par esprit de contradiction, parce
 » qu'on voudroit qu'elles y renonçassent)
 » est celui de colorer leurs joues d'un
 » rouge emprunté, & qu'elles ont grand
 » soin de forcer, tant elles craignent qu'on
 » n'en découvre pas l'artifice. » Nous ne

dirons pas avec l'auteur que c'est par esprit de contradiction que les femmes veulent conserver l'usage du rouge , mais parce que le vermillon est devenu une des livrées du rang & de la fortune. Sans cette loi bizarre de la mode , loi que les femmes laides, toujours en beaucoup plus grand nombre que les belles , ont introduite, quelle est la jolie femme qui consentiroit à se barbouiller de rouge ? Elle fait bien qu'on ne flatte point l'organe de la vue en le déchirant , que le vermillon par son éclat fait paroître la peau jaune & donne à celles qui le portent un même air de famille ; ce qui faisoit dire à un étranger que la première fois qu'il vit les femmes rangées dans les loges de l'opéra à Paris, il crut voir une longue platebande de pivoines dans un jardin.

La Parisfide , ou Pâris dans les Gaules.

A Paris, chez Pissot ; 2 vol. in - 8°. avec figures & privilège du Roi.

On n'a point la prétention de croire avoir fait un poëme épique , dit l'auteur déjà connu dans les lettres par quelques ouvrages de sa jeunesse , dont plusieurs ont eu plus d'une édition.

Ce n'est donc point à titre de poëme

D vj

84 MERCURE DE FRANCE.

qu'il faut juger la nouvelle production de M. D. . . & nous ne réveillerons point la question de savoir s'il peut exister un poëme en prose , puisqu'il est encore des gens assez épris de la rime & de la mesure des mots pour refuser ce titre au Télémaque.

Nous n'envisagerons la Pariséide que comme un roman héroïque où M. D. . . , en nous offrant une origine vraisemblable de nos loix , de nos coutumes, de nos préjugés & de nos usages , nous découvre ce qu'ils peuvent avoir d'extravagant & de sensé, de frivole & d'utile , de sage & de ridicule dans leurs causes & dans leurs effets.

Il est des vérités qu'il faut redire souvent aux hommes , parce que la meilleure leçon de la veille est presque toujours une leçon perdue. Les avertir qu'on va les instruire , c'est les éloigner de soi : le maître qui s'annonce à découvert passe bientôt pour un pédant ennuyeux.

Pour éviter cet écueil où vont se briser tant d'écrits moraux, estimables du moins par leur objet , l'imagination prête quelquefois au censeur ingénieux , le voile d'une fiction heureuse qui l'enveloppe & qui le fait arriver à son but en amusant

son lecteur. Telle est l'idée qu'on doit se faire de la Pariséide.

Que l'infidèle époux d'*Ænone*, que *Pâris* soit venu dans les Gaules être le fondateur d'une capitale qui porte aujourd'hui son nom, c'est un point de fait inutile à discuter. Ce nom se trouve parmi ceux des vingt-quatre Rois que nos vieilles chronologies désignent depuis le déluge jusqu'à *Francus*. Nos anciens historiens, & quelques-uns de nos poëtes, ont eu pour leur pays l'orgueil des Romains, qui avoient été se chercher des ayeux parmi les héros dispersés de la malheureuse *Troye*; c'en est assez pour la fable de *M. D...*, dont le but moral est de nous présenter ce *Pâris* malheureux par ses vices, heureux depuis par la vertu.

Le fils de *Priam*, blessé sur les murs de *Troye*, se ressouvient qu'*Ænone*, qu'il avoit épousée étant encore berger sur le *Mont Ida*, & qu'il a cruellement abandonnée pour suivre la fatale *Hélène*, joint à l'art de prédire celui de guérir les blessures. Il se traîne vers les lieux où il l'a laissée; mais *Ænone* ne se retrouve plus, & l'on ignore ce qu'elle & *Cébren* son père sont devenus.

86 MERCURE DE FRANCE.

Désespéré d'une perte dont alors il ressent toute l'étendue, il va se donner la mort sur le même autel où jadis il promit à la fille de Cébren une fidélité si mal observée; lorsque Minerve paroît à ses yeux, elle ne vient point lui reprocher la préférence qu'il donna sur elle à Vénus. *C'est en déesse de la sagesse qu'elle va se venger.*

Elle l'élève à ses côtés sur un nuage, d'où elle lui fait découvrir ce qu'en Asie on devoit appeler les contrées hyperboréennes. Une double chaîne de montagnes les sépare du Latium & de l'Ibérie; les deux mers les embrassent. Ce sont les Gaules, où cette déesse lui apprend qu'il doit fonder un grand empire, & où il doit retrouver son épouse & son fils. Pars, lui dit Minerve après l'avoir guéri, oublie cette moitié de ta vie consacrée à Vénus, & désormais me prenant pour guide : *sois enfin un héros, puisque tu étois né pour l'être.*

Quel est son étonnement après le départ de la déesse, lorsqu'il apperçoit les mêmes contrées qu'on vient de lui découvrir gravées sur son bouclier! il se réunit au petit nombre d'amis qui l'avoient suivi malheureusement pour les Gaules,

puisque les défauts de leurs caractères devoient y jeter des racines si difficiles à y extirper, qu'on en voit encore des rejets de tous côtés après tant de siècles révolus.

Manethon, dévoué par goût au culte des femmes; Frivolides, qu'annonce suffisamment son nom; Amalius, le patriarche de nos fats; Locuplès, celui de nos pesans millionnaires; Eusémus, foible & superstitieux, & Hippoménis, joli médecin des vapeurs, mis à la mode par Hélène, tels sont les six héros de la toilette de cette Princesse que Pâris entraîne avec lui.

Arrivés d'abord dans l'Egypte corrompue, ils en repartent sur des vaisseaux qui doivent conduire le vertueux Agénor aux mêmes rivages que Minerve a tracés sur le bouclier de Pâris, & qui pour l'Egypte, étoient alors le lieu d'exil des victimes de la tyrannie, ou la retraite de ceux qui fuyoient un honteux esclavage. *Heureuses colonies, dit l'auteur, qui ne furent pas formées comme tant d'autres du vil superflu d'une nation qui ne se prive ordinairement que de ses membres les moins à regretter!*

Dans la course de ces vaisseaux, le long des côtes de l'Hespérie, l'auteur fait un tableau effrayant du Vésuve en courroux

88 MERCURE DE FRANCE.

& d'une horrible tempête. L'imagination & le pinceau du célèbre Vernet semblent l'avoir tracé.

Un calme heureux ramené par l'aurore redonne l'espérance ; on aperçoit la terre & l'on touche heureusement aux bords du Rhodanim. (aujourd'hui le Rhône.) Les Arélates sont effrayés de la descente ; ils redoutent quelque ordre cruel du tyran de l'Égypte ; mais le nom d'Agénor s'est fait entendre. Arlètès, aussi célèbre par ses malheurs que par sa naissance, lui présente son peuple rassuré.

Pâris, encore ignoré, examine attentivement une nation sur laquelle la promesse de Minerve le destine à régner. Il s'avance vers la colonie des Phocéens établis à Marfillis. (Marseille) Il apprend d'eux qu'Anténor, suivi de quelques Troyens, l'a devancé dans les Gaules. Il suit avec ses amis le cours de la Durance. Les charmes de la Fontaine de Vaucluse l'arrêtent. Il y entend parler d'un sage vieillard qui habite les hauteurs de ce désert. Il veut le voir : il espère que c'est Anténor ; mais c'est le père de son épouse : c'est Cébren dans les bras duquel il se trouve. Il lui demande Enone ; le vieillard ne fait ce qu'elle est devenue.

S'il en croit un songe , il a vu une immortelle la confier à des vierges sacrées. Un fils d'Ænone lui reste pour sa consolation. Un fils. ? c'est celui de Pâris qui le voit une houlette à la main , qui vole à lui & l'embrasse.

Les bornes d'un extrait ne nous permettent pas de nous arrêter à l'histoire de Cébren , au mariage du jeune Paris , & à toutes les courses que font séparément dans le sein des Gaules & le père & le fils. Ils se réunissent sur les bords de la Marne à la nouvelle Troyes que Francus & les Troyens , qui les avoient précédés , venoient de construire.

Pâris croit revoir sa patrie ; tout semble la lui retracer au merveilleux près que Fétisse , puissante protectrice de ces cantons , y répandoit ; car M. D...., aux fictions de la mythologie , réunit aussi les êtres allégoriques & la Féerie peut - être étonnés de se trouver ensemble , mais qui multiplient les ressources de l'auteur.

La bibliothèque de Francus avoit une singularité dont il doit nous être permis d'être jaloux. Toute espèce de livres qu'on y présentoit , en passant sous une baguette de Fétisse , s'y réduisoient aux seules choses neuves qu'ils contenoient ; en sorte

90 MERCURE DE FRANCE.

qu'il n'en restoit que le grain d'or pur qu'ils renfermoient; de tous les ouvrages de poésie sur-tout, il n'en demeuroid que ce qui portoit l'empreinte du génie. Tous les livres de médecine s'étoient réduits à quelques feuilles volantes qui traitoient des simples & de leur vertu, &c. &c. Divine baguette de Fétisse, pourquoi n'êtes-vous qu'une fable plaisante?

Tandis que Paris, avant la réunion dont nous venons de parler, s'étoit avancé vers l'Orient des Gaules, & qu'il avoit vû les arts & l'industrie faire déjà la gloire & la richesse de cette ville située au confluent du Rhodanum & de l'Arare, (la Saône) son père avoit parcouru les côtes méridionales de ce pays.

L'image que fait l'auteur des Montipé-
léens * est assez singulière. *Vils esclaves de la mort*, dit il, & *condamnés à porter sa lugubre livrée*, il ne leur est permis d'habiter les tristes avenues de son empire qu'à condition de lui livrer chaque année un certain nombre de victimes, & ils ne remplissent que trop bien leurs engagemens; car la guerre à l'œil farouche, au cœur de

* Les Habitans de Montpellier.

fer , ne moissonne pas plus de mortels que ce peuple d'enchanteurs.

Tout le livre quatrième , qui nous passe actuellement sous les yeux , est rempli de fictions heureuses. L'Espérance y conduit Pâris au temple du Destin ; il y voit la foule des Rois qui doivent , après lui , faire retentir la gloire des lys dans tout l'Univers ; il y découvre l'ame de son fils Paris animant le grand Clovis. Le tems lui fait aussi remarquer la sienne destinée à être celle de plus d'un Roi célèbre , & surtout celle du grand Henri.

Il voit Mercure conduire dans ce palais les ames qu'il a fait passer par le fleuve d'Oubli. Il les place au hasard dans les cases qui se trouvent vuides , & la main du Tems aveugle n'est guère plus sûre dans la distribution qu'il en fait au besoin.

L'histoire des Tectosages & celle de leur corruption , causée par l'or apporté de Delphes , occupent le cinquième & sixième livres , où l'on trouve l'origine de la noblesse , celle du luxe & de tous les maux qu'il entraîne avec lui.

C'est au livre septième que se fait la réunion du sage Pâris & de son fils à la nouvelle Troyes Pâris obtient de Francus

92 MERCURE DE FRANCE.

la faveur de voir la puissante Fétisse qui renouvelle & confirme les espérances que lui a données Minerve. Elle le conduit avec ses Troyens au temple de la Gloire , précédé de celui de Glorïole. La description de ces temples & l'histoire que conte la Fée de la formation de l'homme & de celle de la femme, sont des morceaux qui appartiennent à l'imagination la plus féconde & la plus riante.

Pâris & ses Troyens se séparent de Francus , & suivant le cours de la Marne, ils arrivent sur le rocher de Karenton (aujourd'hui Charenton.) Un vieux Druide qui avoit donné son nom à ce lieu , apprend aux Parisiens que le pays est habité par des femmes qui ont usurpé les droits de la divinité, & qui régneront impérieusement sur les foibles Samothides, quoique gouvernés par des Rois.

Le secret de cette divinité des femmes & sa destruction occupent agréablement le neuvième & dixième livres. Au moment de la capitulation , voici quelques-unes des conditions proposées pour la réunion des deux sexes, avec les apostilles des anciennes déesses de Lutèce.

A R T. I I.

Les femmes n'auront plus d'autels.

(*Apostille.*) Leur toilette leur en tiendra lieu ; & s'il n'est plus permis de les adorer en effet , on continuera au moins de le leur dire.

A R T. I I I.

Elles vivront avec les hommes dans la même habitation.

(*Apostille.*) Mais l'appartement le plus vaste & le plus commode sera pour la femme , & c'est chez elle que l'on soupera.

A R T. I V.

La femme n'aura qu'un homme , & lui sera fidèle.

(*Apostille.*) S'il est aimable & s'il se borne à elle seule on verra , &c. &c.

L'observation de la fête des modes fut aussi un des articles convenus, & la description qu'en fait l'auteur est très-ingénieuse. Ce fut à peu près dans ce temps-là , dit-il , qu'un peintre Egyptien voulant remporter dans son pays le costume des Parisiennes qui varioit chaque jour , en peignit une , tenant une pièce d'étoffe

94 MERCURE DE FRANCE.

sons son bras & des ciseaux à la main, avec cette inscription : *comme elle voudra.*

L'origine des courtisannes, des spectacles, des romans occupe le livre onzième. Fétisse vient voir Paris, & d'un lieu élevé elle lui découvre ce que la ville de Lutèce doit être dans trois mille ans. C'est Paris tel qu'il est aujourd'hui, avec quelques observations discrètes & sensées : caractère toujours soutenu de l'esprit critique de cet ouvrage qui pouvoit aisément prêter à la malignité & à ce ton de sarcasme trop commun de nos jours; mais qui ne passe jamais les bornes d'une philosophie & d'une raison mesurées.

La chevalerie, les tournois terminent ce livre, & c'est dans le douzième que Pâris avec son fils, vainqueur des Celtes & des Inglis les ennemis, est unanimement déclaré le Roi des Gaules, & que voulant accomplir le vœu qu'il avoit fait à Minerve, il retrouve dans un de ses temples sa chère *Cenone* parmi les prêtresses de la divinité.

Tel est, en abrégé, le plan de cette production qui ne peut qu'augmenter l'estime qu'on avoit conçue des talens de M. D.... Après un long silence son imagination n'en paroît que plus fraîche & plus

brillante. Cent tableaux d'un effet très-piquant se présentent dans le cours de cet ouvrage aussi utile qu'amusant ; c'est par-tout un peintre de payfages, de marines, de tempêtes, de batailles, de fêtes ; nous ajouterons qu'il est aussi le peintre ingénieux & fidèle des mœurs & de la vérité, & que son ouvrage n'annonce pas moins un homme très-honnête qu'un écrivain aimable & très-instruit.

La Nature considérée sous ses différens aspects.

Cet ouvrage paroît périodiquement tous les quinze jours, par cahiers, de trois feuilles chacun, caractère de cicero, sous format in-12. On y traite de l'homme, considéré physiquement, moralement & médicalement ; des différens animaux, de leurs mœurs, de leur tempérament, des usages qu'on en peut tirer pour l'économie domestique. On y fait part au Public de ce qu'il y a d'intéressant & de nouveau dans la médecine, l'art vétérinaire, l'agriculture, le jardinage, la botanique, la minéralogie, & généralement dans toutes les parties de l'histoire naturelle & économique ; celle du royaume y est spécialement traitée. On confi-

96 MERCURE DE FRANCE.

gnera dans cet ouvrage périodique , généralement tous les mémoires qu'on pourra adresser à l'auteur , & qui pourront y mériter une place par l'intérêt qui y règnera. Cette espèce de Journal , ou plutôt de commerce épistolaire , a commencé au mois d'Août 1768 , & a toujours paru depuis avec succès ; ce n'est même qu'à l'empressement que le Public a fait paroître pour se le procurer , que l'auteur s'est déterminé à en donner la continuation. On y rapporte en outre des notices abrégées sur tous les livres , tant anciens que modernes , qui peuvent avoir rapport aux objets qui y sont traités. On y fait surtout mention de toutes les découvertes nouvelles , de même que des remèdes dont on a expérimenté l'efficacité dans les maladies les plus rebelles & les plus invétérées. On peut dire que de tous les ouvrages périodiques , il y en a peu d'aussi avantageux que celui-ci ; il est tout-à-la-fois curieux & utile ; il convient à toutes les classes de citoyens. Il n'est pas uniquement rédigé pour les sçavans , mais on l'a mis à la portée de chacun. A quoi sert d'y rapporter des dissertations pompeuses , qui ne peuvent être entendues que d'un très-petit nombre de lecteurs ? On a évité , tant qu'on a pu , tous ces termes scientifi-

ques

ques qui rendent toujours le langage des savans inutile à la plupart des hommes, & qui par conséquent privent ceux-ci de toutes les découvertes intéressantes qui pourroient être faites de la part de ceux-là. Ce n'est qu'en parlant vulgairement, qu'on se met à même de pouvoir être entendu, & qu'on peut rendre son travail utile à tout le monde. L'auteur ose se flatter que tous les Seigneurs, les Curés de campagne, les Economistes, les Médecins, les physiciens, les Agriculteurs, les Botanistes, les Maréchaux, les Laboureurs, les Jardiniers, les Vignerons, & généralement tous les artistes, trouveront dans cet ouvrage, non-seulement du curieux, mais aussi de l'intéressant & de l'utile. Comme c'est pour tous les membres de la société que nous travaillons, on les invite de vouloir bien coopérer à ces vues patriotiques, en consignant dans cet ouvrage ce qui pourroit parvenir à leur connoissance, touchant les objets que nous nous proposons d'y traiter. On invite aussi MM. les Académiciens, non seulement François, mais Etrangers, de vouloir bien communiquer leurs différens mémoires. Cet ouvrage est le vrai dépôt des sciences naturelles & économiques; on pourroit

98 MERCURE DE FRANCE.

très-bien le qualifier de fastes de la nature, puisqu'il en renferme la plûpart des mystères; & il est plus un livre de bibliothèque, qu'un Journal; c'est même une des collections les plus précieuses qui soit en ce genre. Il en a déjà paru depuis 1768 jusqu'en la présente année, vingt-cinq volumes, dont douze *in-8°*. & treize *in-12*. il y en aura cinq dans la présente année, de cinq cahiers chacun.

Le prix de l'abonnement, pour 25 cahiers par an, est de quatorze liv. pour Paris, & 18 liv. pour la Province, franc de port. On souscrit chez *Lacombe*, libraire, rue christine, ou chez *M. Buchoz*, médecin-botaniste de Monseigneur le Comte de Provence, rue de Tourraine, faubourg St Germain. Ce médecin, qui a toujours pratiqué la médecine avec les végétaux, se propose spécialement dans cet ouvrage, d'y faire connoître tous les traitemens qu'on peut employer pour les différentes maladies, par le seul moyen des plantes, objet très-important, & qui a été négligé jusqu'à nos jours. Ceux qui désireront faire insérer dans ce Journal quelque nouveau remède végétal, ou d'autres articles qui ont rapport aux objets qui y sont traités, sont priés de les faire tenir

aux adresses ci-dessus indiquées, francs de port. On trouvera aussi, aux mêmes adresses, dix cahiers de cet ouvrage, ou deux volumes, qui compléteront l'année entière 1772, pour lesquels on n'avoit pas souscrit; on laissera ces deux volumes pour 4 liv. à ceux qui auront souscrit pour cette année; ceux qui n'auront pas souscrit les payeront, en tout tems, 5 liv.

Le premier cahier qui se distribue actuellement renferme une lettre ou traité sur les dangers de l'inoculation. On y rappelle les faits récents qui sont contraires à cette pratique.

Lettre II^e. sur les dragées de Keyser, regardées jusqu'à présent comme un spécifique pour la guérison des maladies vénériennes. On y rapporte les opérations nécessaires pour faire ces dragées.

Lettre III^e. sur les chevaux & les bœufs de l'Isle Camargue en Provence. On y lit un détail curieux sur le spectacle; (car c'en est un) des *ferrades* ou marques de fer que l'on applique sur les bœufs.

La IV^e. lettre fait mention de la culture de l'ananas en Europe.

La V^e. lettre traite des maladies des fibres, & l'on y donne la traduction de la thèse de M. Fouquet.

100 MERCURE DE FRANCE.

La VI^e. lettre est sur les arbres & arbustes qui se cultivent dans le jardin de M. Trochereau , à St Germain en Laye.

Ce cahier est terminé par des annonces de livres.

* *Le Temple de Cnide* , mis en vers par M. Colardeau. A Paris, chez le Jai , libraire , rue St Jacques , au-dessus de celle des Mathurins , au grand Corneille.

Le Temple de Cnide , dit M. Colardeau au commencement de sa préface , est du petit nombre de ces ouvrages charmans que le Public relit toujours avec un nouveau plaisir.

Je ne fais si cet éloge ne paraîtra pas un peu exagéré. Quand le Temple de Cnide parut , on fut gré à l'auteur d'avoir pu se plier à un genre de composition si différent de ses premiers travaux. On fut gré à cette tête pensante qui avait semé tant d'idées dans les lettres Persanes , qui semblaient n'être qu'un ouvrage de pur agrément , d'avoir pu se reposer sur des peintures pastorales & sur des fictions un peu

* *Cet Article & les deux suivans sont de M. de la Harpe.*

usées. On vit avec plaisir des touches fines & riantes sous ce pinceau mâle & énergique. Les Critiques ne reprochèrent à M. de Montesquieu que de n'avoir pas écrit en vers, comme si la prose poétique prouvait le talent de la poésie. Mais bientôt les connaisseurs, qui souvent ne se font pas entendre les premiers, firent d'autres reproches au Temple de Cnide. On s'aperçut que le fonds n'en était pas assez attachant, que la fable en était petite & noyée dans trop de descriptions, que les personnages n'étaient ni assez caractérisés ni assez variés, qu'enfin il y avait de la recherche & de l'affectation dans le style, beaucoup plus de galanterie & d'esprit que de sentiment & d'imagination, & qu'en général l'ouvrage n'était guères qu'un lieu commun parsemé de traits heureux. On se souvint alors que M. de Montesquieu, dans les lettres Persanes, avait parlé des poètes avec assez de mépris, en exceptant cependant les poètes dramatiques, & l'on crut voir dans le Temple de Cnide la prétention d'être poète sans écrire en vers. On savait que l'auteur avait inutilement essayé d'en faire; & c'est une faiblesse dont plus d'un grand homme a été susceptible, de dé-

102 MERCURE DE FRANCE.

précier ce qu'on ne peut atteindre. *Il est coupable de lèse - poésie*, écrivait M. de Voltaire.

C'est à chacun des lecteurs à se demander si le Temple de Cnide est du nombre des ouvrages qu'il voudrait relire le plus souvent. Le mérite de cette production est assez indifférent à la gloire d'un aussi grand homme que M. de Montesquieu, & c'est par cette raison qu'on s'est permis d'en parler avec cette liberté. Je ne sais si l'auteur de l'Esprit des Loix attachait quelque importance au Temple de Cnide, comme les possesseurs des plus beaux palais se plaisent quelquefois dans une petite maison d'un goût médiocre ; mais ce qui est certain, c'est que la postérité ne l'a reçu que comme une bagatelle décorée du nom d'un homme de génie.

M. Colardeau, dans sa préface, justifie son entreprise. Il cherche à prévenir les objections qu'on pourra lui faire ; mais il les affaiblit, & ne parle pas de celles qu'il ferait le plus difficile de détruire. Il est certain qu'on ne doit refaire un ouvrage que pour le faire mieux. Or le Temple de Cnide que nous connaissons était-il de nature à être meilleur en vers qu'en prose ? Un ouvrage dont le fonds manque

d'intérêt, & dont tout le mérite est dans les détails d'une prose concise, animée & pittoresque, ne perdra-t'il pas beaucoup, lorsque ces mêmes détails seront transportés dans une versification même élégante & douce, mais qui dans sa marche mesurée alonge communément tout ce qu'elle traduit? N'est-ce pas une vérité reconnue, que ce qui paraît long dans notre prose, le paraît beaucoup plus dans nos vers? Les descriptions du Temple de Cnide, que l'on trouve déjà trop fréquentes, quoique chacune en particulier ait la rapidité & le trait du style de Montefquieu, ne paraîtront-elles pas beaucoup trop abondantes dans des vers qui leur ôtent leur précision originale? Ces vers peuvent avoir en général de la facilité & de la mollesse, mais ce n'est pas assez pour soutenir le lecteur dans un ouvrage d'une certaine étendue. Je le répète, & je ne crois pas être contredit par ceux qui ont réfléchi sur notre langue; tout ouvrage d'une certaine longueur qui ne se soutiendra pas par le fonds du sujet, paraîtra toujours beaucoup plus long dans notre poésie que dans notre prose. M. Colardeau parle de mettre le Télémaque en vers. On lit de suite & avec plaisir plu-

sièurs livres du Télémaque. S'il était versifié, ou il faudrait en retrancher la moitié, ou le Télémaque serait très-difficile à lire : d'ailleurs, & c'est une autre raison très-importante, pourquoi toucher à des productions originales ? la prose poétique du Télémaque est marquée à un coin particulier & porte l'empreinte du génie de Fénelon. Ne voit-on pas qu'en le mettant en vers on n'en fera qu'un ouvrage qui rentrera dans la classe de tous les autres ? Voilà les véritables raisons qui doivent détourner de pareilles entreprises, & que M. Colardeau se dissimule. La meilleure raison qu'il donne, c'est qu'il n'a en vue que son amusement & sa seule satisfaction : avec cette raison on pouvait se passer des autres, & sur-tout ne pas citer le roman de Psyché mis en rimes par M. l'Abbé Aubert.

L'auteur prétend que celui qui mettrait le Télémaque en beaux vers, devrait être placé au même rang que celui qui donnerait une bonne traduction en vers de l'Iliade ou de l'Enéide. Je ne fais si ce rapprochement est bien juste. Celui qui versifierait le Télémaque n'aurait guères d'autre peine que celle de chercher la mesure

& la rime , & pourrait le plus souvent se servir des expressions , des tournures, des mouvemens de la prose de Fénélon , au lieu que le poëte qui traduit l'Enéide fait combattre une langue contre une autre , est obligé de chercher sans cesse les expressions , les figures , les formes que son idiôme peut opposer à celles d'un idiôme étranger & supérieur ; & s'il se tire heureusement de cette lutte pénible & inégale , il exécute une tâche très-difficile , il rend un grand service à sa langue naturelle qu'il enrichit , & mérite un peu plus de gloire que celui qui se serait amusé à mettre de la prose française en vers français.

Concluons que si M. Colardeau voulait faire un Temple de Cnide , ce n'était pas celui de Montesquieu qu'il fallait choisir. Il devait élever un monument qui fût à lui , & cette gloire appartenait à un poëte.

Comparons le commencement des deux ouvrages.

« Vénus préfère le séjour de Cnide à
 » celui de Paphos & d'Amathonte. Elle
 » ne descend point de l'Olympe sans ve-
 » nir parmi les Cnidiens. Elle a telle-

E v.

106 MERCURE DE FRANCE.

» ment accoutumé ce peuple heureux à sa
» vue, qu'il ne sent plus cette horreur fa-
» crée qu'inspire la présence des dieux.
» Quelquefois elle se couvre d'un nuage,
» & on la reconnaît à l'odeur divine qui
» sort de ses cheveux parfumés d'ambroi-
» sie. La ville est au milieu d'une con-
» trée sur laquelle les dieux ont versé
» leurs bienfaits à pleines mains. On y
» jouit d'un printems éternel. La terre
» heureusement fertile y prévient tous les
» souhaits. Les troupeaux y paissent sans
» nombre. Les vents semblent n'y régner
» que pour répandre par-tout l'esprit des
» fleurs. Les oiseaux y chantent sans cesse.
» Vous diriez que les bois sont harmo-
» nieux. Les ruisseaux murmurent dans
» les plaines. Une chaleur douce fait tout
» éclore. L'air ne s'y respire qu'avec la
» volupté. Auprès de la ville est le palais
» de Vénus, Vulcain lui même en a bâti
» les fondemens. Il travailla pour son
» infidèle, quand il voulut lui faire ou-
» blier le cruel affront qu'il lui fit devant
» les dieux. »

Cnide plaît à Vénus, & Vénus la préfère
Aux temples d'Amathonte, aux bosquets de Cy-
thère.

Elle ne quitte point le céleste séjour,

Sans voler vers ces lieux si chers à son amour.
 Quand son char y descend des voûtes azurées,
 Le peuple adoreur de ces belles contrées,
 N'éprouve point l'effroi sombre & religieux
 Qu'inspire à l'Univers la présence des dieux.
 Cet aspect bienfaisant renouvelé sans cesse,
 Accoutume la vue aux traits de la déesse.
 D'une foule indiscrete évitant le concours,
 Si Vénus d'un nuage emprunte le secours,
 Alors les doux parfums répandus autour d'elle,
 Aux Cnidiens charmés annoncent l'immortelle.
 Cnide élève ses murs dans des champs fortunés,
 Des épis de Cérès en tout tems couronnés,
 Là de nombreux troupeaux sur des rives fleuries,
 Foulent l'émail naissant des riantes prairies.
 Les dieux versent par-tout les trésors de leur
 main.

Le soleil, dans un ciel toujours calme & serein ;
 Tempérant les rayons de sa flamme éthérée,
 N'y flétrit point l'éclat dont la terre est parée.
 L'oiseau, dès le matin, sous les feuillages verts ;
 D'accords harmonieux fait retentir les aîs.
 L'onde entre les roseaux murmure & s'y pro-
 mène.

Flore de son amant y parfume l'haleine,
 Et les cœurs pénétrés de ce souffle amoureux ;
 D'une volupté pure y respirent les feux.
 Du palais de Vénus l'élégant péristile
 Se découvre non loin des remparts de la ville.

E v j

L'*Artisan* de Lemnos posa ses fondemens.
 Vulcain craignait Vénus & ses ressentimens.
 Vulcain, pour réparer la surprise cruelle
 Dont rougit autrefois la déesse infidelle,
 Lui bâtit ce palais, époux humilié,
 Trop heureux qu'à ce prix l'affront fût oublié.

Certainement ces vers sont élégans & faciles, & du ton convenable au genre. Cependant on peut s'appercevoir que ce début, indépendamment de quelques fautes de style, a moins de vivacité que la prose originale.

Cet aspect bienfaisant renouvelé sans cesse
 Accoutume la vue aux traits de la déesse.
 D'une foule indiscrete évitant le concours,
 Si Vénus d'un nuage emprunte le secours, &c.

Ces phrases sont faibles & traînantes. Quelquefois elle se couvre d'un nuage, était la tournure qu'il fallait conserver.

*Ambrosiaque comæ divinum vertice odorem
 Spiravere.*

Ce beau vers de Virgile que M. de Montesquieu traduit littéralement, *On la reconnaît à l'odeur divine qui sort de ses cheveux parfumés d'ambroisie* ; ne paraît pas heureusement rendu par ces vers :

Les doux parfums répandus autour d'elle ,
Aux Cnidiens charmés *annoncent* l'immortelle.

Les bois harmonieux sont une expression trouvée qu'on aurait voulu revoir dans les vers de M. Colardeau , & qui vaut beaucoup mieux que ces deux vers trop communs ;

L'oiseau dès le matin , sous les feuillages verts ,
D'accords harmonieux fait retentir les airs.

L'air ne s'y respire qu'avec la volupté est plus précis & plus énergique que cette périphrase

Et les cœurs , pénétrés de ce souffle amoureux ,
D'une volupté pure y respirent les feux.

On remarque une autre faute dans les deux vers suivans :

Du palais de Vénus l'élégant péristyle
Se découvre non loin des remparts de la ville.

La construction poétique demandait que le premier de ces vers fût le second , & les oreilles un peu familières avec la poésie sentiront aisément cette différence. *L'Artisan de Lemnos* est une dénomination très-vague qui ne peut désigner Vul-

110 MERCURE DE FRANCE.

cain. Elle conviendrait à chacun des Cyclopes; encore faudrait-il un autre mot que celui d'*artisan*.

Il est inutile de pousser plus loin ce parallèle critique : le peu qu'on en a dit suffit pour indiquer dans quel esprit on pourrait examiner l'ouvrage. Bornons-nous maintenant à citer quelques-uns des morceaux qui font le plus d'honneur au talent poétique de M. Colardeau. En voici un qui offre des beautés qui ne sont point dans l'original. Il s'agit du prix de la beauté que les femmes de toutes les nations vinrent disputer à Cnide. « Il vint » trente filles de Corynthe, dont les che- » veux combaient à grosses boucles sur » les épaules. Il en vint dix de Salamine » qui n'avaient encore vu que treize fois » le cours du soleil. »

Voici comme le poète a embelli ce peu de lignes.

J'ai vu des jeux sacrés la pompe & le concours.
J'ai vu de toutes parts les Graces, les Amours,
Amener par la main les belles étrangères.
L'innocence au front pur conduisait les bergères.
Les filles de Corynthe étalaient aux regards
L'or flexible & mouvant de leurs cheveux épars,
Celles de Salamine à leur première aurore

Déployaient tout l'éclat & la fraîcheur de Flore.
Elles avaient cet âge , âge heureux de l'amour ,
Où la beauté va naître & naît comme un beau
jour.

A peine elles ont vu de son haleine pure
Le Zèphir treize fois rajeunir la nature.
A peine l'on voyoit s'élever sur leur sein
Ces globes que l'amour arrondit de sa main ,
Ces charmes que le feu de l'ardente jeunesse
Sous un voile importun fait palpiter sans cesse :
Au lever du soleil telle on voit une fleur ,
Des premiers feux du jour ressentant la chaleur ,
Répousser , déchirer le tissu qui la couvre
Et montrer les trésors de son sein qu'elle entrou-
vre.

Ces vers , d'une expression charmante &
pleins d'images gracieuses , suffiraient
seuls pour prouver que M. Colardeau ne
devait avoir recours à personne pour faire
un Temple de Cnide. La comparaison de
la rose rappelle ces vers de la Henriade ,
sur Gabrielle d'Étrées.

Semblable en son printems à la rose nouvelle ,
Qui renferme en naissant sa beauté naturelle ,
Cache aux vents amoureux les trésors de son
sein ,
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur & se-
rein.

112 MERCURE DE FRANCE.

La peinture des Fêtes de Bacchus est vive & brillante.

On voit dans les transports d'un trouble impétueux

Sur la cime des monts , à travers les vallées ,
Les Bacchantes en feu courir échevelées.
Leur voile dans les airs *se disperse égaré*.
De feuillages nouveaux leur front est entouré.
Les pampres voltigeans s'unissent au *lierre*.
De leur thirse à grands coups elles frappaient la
terre.

Le vieux Silène arrive incertain , chancelant ,
Son animal tardif le *traîne* d'un pas lent.
D'ivresse & de vapeurs sa tête embarrassée
Tour-à-tour se soulève & retombe affaîlée.
Son corps qui s'abandonne en ses balancemens ,
Du tranquille animal suit tous les mouvemens.
Là s'agite en tumulte une folle jeunesse.
Pan , le dieu Pan s'élance & bondit d'âlégresse.
De son aigre pipeau les sons retentissaient.
Les Satyres légers autour de lui dansaient.
On voit dans tous les yeux étinceler la joie.
Le rire épanoui librement se déploie.
Un aimable désordre unit , confond les jeux.
On chante , on s'entrelace , on court , on est heureux.
reux.

Le nectar est versé des mains de la folie ,
Et de ses flots brillans chaque coupe est remplie ,

Enfin je vis Bacchus par des tigres traîné.
 Son char d'un peuple immense était environné.
 Tel aux rives du Gange il parut dans sa gloire;
 Jeune, portant par-tout la joie & la victoire.

L'auteur a fait *lierre* de trois syllabes.
 Il est plus communément de deux, &
 certe mesure est bien plus favorable à l'o-
 reille : Silène n'est point *trainé* sur son
 âne. Il est porté. C'est une impropriété
 de terme. Peut-être est-ce une faute d'im-
 pression, & faut-il lire,

Son animal tardif se traîne d'un pas lent.

On pourrait citer plusieurs autres mor-
 ceaux qui offrent des beautés de différens
 genres. Mais en général le style est négli-
 gé & ressemble souvent à de la prose fai-
 ble.

Des charmes différens qu'elle *unit & rassemble*;
 Aucun n'est *régulier* ; on aime leur ensemble.
 On ne l'admire point, elle enchante, elle plait.
 On pourrait être mieux... elle est mieux comme
 elle est.

Ce ne sont pas là des vers. *Unit & ras-
 semble* est une petite faute ; mais *régulier*
 est une expression trop faite pour la prose.
Elle plait est mal placé après *elle enchante*;

114 MERCURE DE FRANCE.

& le dernier vers est aussi obscur pour le sens que prosaïque dans la tournure. Que veut dire ?

On pourrait être mieux. . . elle est mieux comme elle est.

C'est-là le cas de citer Molière :

Ce n'est que jeu de mots , qu'affectation pure ,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.

Est ce la nature , est ce le bon goût qui
a dicté ce portrait de Camille ?

Sa voix tendre & flexible avec un son flatteur
Retentit à l'oreille & va parler au cœur.
Sentir , peindre , exprimer , *voilà son éloquence.*
De tout ce qu'elle fait , de tout ce qu'elle pense ,
L'art le plus innocent *est au loin rejeté :*
C'est la candeur unie à la simplicité.

Il ne faut point dire d'une voix tendre
& flexible qu'elle *retentit* à l'oreille. C'est
ce qu'on dirait d'une voix sonore & im-
posante.

Sentir , peindre , exprimer , *voilà son éloquence.*

Comme il ne peut y en avoir d'autre ,
ce n'est point là un éloge qui puisse être
particulier à Camille ; & quelle phrase
que celle-ci ? *L'art est rejeté au loin de tout*

ce qu'elle fait & de tout ce qu'elle pense.
Cela ne peut être bon ni en vers ni en prose , & l'on doit être simple quand on exprime la simplicité.

L'art n'est pas fait pour toi , tu n'en as pas besoin.
L'art le plus innocent tient de la perfidie.

Voilà des modèles.

On me demande encor m'aimes-tu ? .. Si je t'aime !
Mais comment m'aimes-tu ? .. toujours , toujours
de même.

Mon cœur est tel encor qu'il fut le premier jour.
Il n'est que mon amour d'égal à mon amour.

Ce petit dialogue est il vrai & naturel ?
Comment m'aimes tu ? est dans M. de Montesquieu , & je ne l'en crois pas meilleur.
Je ne pense pas qu'on ait souvent fait une pareille question. Celle qui aime fait bien qu'il n'y a pas deux manières d'aimer. Le dernier vers est encore bien plus recherché.

- Il n'est que mon amour d'égal à mon amour.

Ce vers n'est pas tout-à-fait si heureux que celui d'Ariane ,

Et personne jamais n'a tant aimé que moi.

C'est cependant la même pensée. Mais

116 MERCURE DE FRANCE.

ce dernier vers la dit franchement, &
dans l'autre on s'efforce de l'entortiller.

Nous crûmes aux erreurs que nous imaginâmes.

Le poison circula refoulé dans nos veines.

Dans mon sein palpitant mon ame hors d'haleine.

L'aveugle égarement ne connaît plus la peur, &c.

Ces vers & beaucoup d'autres que l'on pourrait citer, ne sont pas dignes du talent de M. Colardeau. Il semble qu'il n'a consulté personne, ou qu'il ne s'est pas assez consulté lui-même, & quand on veut faire des ouvrages qui vivent, il ne faut craindre ni le travail, ni la vérité.

Les quatre Parties du Jour, poëme en vers libres imité de l'allemand de M. Zacharie, dédié à Mgr le Comte de Provence; par M. l'Abbé Aleaume, secrétaire-interprète de Monseigneur. A Paris, de l'imprimerie de Pierre-Alex. le Prieur, imprimeur du Roi.

Ce poëme est précédé de réflexions très-judicieuses & très-bien énoncées sur la littérature allemande.

« Les Allemands se sont montrés les
» derniers dans la carrière des lettres,
» mais bientôt ils ont attiré nos regards.

» On a fait passer avec succès dans notre
 » langue plusieurs de leurs ouvrages. Le
 » charmant poëme d'Abel sur-tout a ex-
 » cité un intérêt général, par un genre de
 » beautés tout nouveau, par la naïveté
 » des sentimens, par la peinture touchante
 » des beautés de la nature au berceau, &
 » par l'expression délicieuse des mœurs du
 » premier âge. Cette époque assez récente
 » est celle de la gloire de la Nation Alle-
 » mande. On s'est empressé de nous faire
 » connaître les autres ouvrages qui l'ont
 » honorée. Parmi leurs poëtes, Zacharie,
 » dont je donne aujourd'hui l'ouvrage en
 » partie, tient un des premiers rangs. Il
 » a été traduit tout entier en prose, & je
 » dois compte au Public des raisons qui
 » m'ont déterminé à l'abrégé dans cette
 » imitation en vers. D'ailleurs c'est une
 » occasion naturelle de faire sur la litté-
 » rature allemande des réflexions qui
 » peuvent être utiles pour ceux, qui se
 » livrant à la nouveauté, croient pouvoir
 » tout imiter indistinctement chez les
 » Etrangers. La preuve de ce danger ne
 » se fait que trop sentir dans les effets
 » qu'ont produits sur les lettres françai-
 » ses leur commerce avec les Ecrivains
 » Anglais. Nos auteurs, séduits par la vi-

118 MERCURE DE FRANCE.

» gueur, par la profondeur qui les carac-
» térisent, ont abandonné pour un style
» nerveux, mais tendre, pour des pen-
» sées brillantes, mais fausses, pour une
» profondeur souvent ténébreuse, pour
» une grandeur quelquefois gigantesque,
» l'élégante facilité, le naturel exquis,
» l'heureuse clarté, les belles formes &
» les justes proportions de nos premiers
» modèles. Les Allemands, comme les
» Anglois, ont leurs beautés & leurs dé-
» fauts dont on peut trouver la source
» dans la constitution de leur gouverne-
» ment, dans leurs mœurs & leur situa-
» tion. Je remarque d'abord que les Al-
» lemands n'ont presque point de pièces
» de théâtre : ce genre de littérature de-
» mande de grandes villes très peuplées ;
» une société très-perfectionnée, ce qui a
» manqué jusqu'à présent à l'Allemagne,
» où les personnes riches sont dispersées
» dans la campagne, dont la vie simple &
» utilement occupée est plus de leur goût
» que les plaisirs bruyans, les intrigues
» galantes qui remplissent nos grandes
» villes. C'est dans cette manière de vi-
» vre qu'il faut chercher la cause de ce
» grand nombre de poëmes consacrés à
» peindre la beauté de la nature, les phé-

» nomènes des saisons, les occupations
 » de la campagne. Il faut avouer que les
 » Allemands ont dans ce genre de gran-
 » des beautés. On chante bien ce qu'on
 » connaît & ce qu'on aime, & , comme
 » je l'ai déjà dit, ils aiment & connais-
 » sent la campagne. On reconnaît cette
 » sensibilité & ce goût naturel dans leurs
 » peintures toujours vraies, souvent tou-
 » chantes du spectacle varié de la nature.
 » Voilà ce qu'il faut louer & imiter en
 » eux. Voici, je crois, ce qu'on peut blâ-
 » mer & ce qu'il faut éviter. Ils ne sa-
 » vent jamais s'arrêter; leurs descriptions
 » fatiguent par leur multiplicité. Ils pei-
 » gnent la nature comme un amant vou-
 » drait peindre sa maîtresse. Le moin-
 » dre détail les intéresse; le moindre
 » trait leur paraît précieux; & comme
 » ils aiment tout en elle, ils se croient
 » obligés de tout peindre. Mais la natu-
 » re est une de ces beautés de perspective
 » dont il ne faut saisir que les grands
 » traits. La monotonie & la longueur
 » sont un autre défaut trop commun des
 » poètes Allemands. On reconnaît l'in-
 » fluence du Nord dans la lenteur de leur
 » marche, dans l'expression prolixe, dans
 » la répétition fastidieuse des mêmes sen-

120 MERCURE DE FRANCE.

» timens, des mêmes idées. On y trouve
 » rarement, comme dans les ouvrages des
 » Grecs & des Romains, ce passage ra-
 » pide d'une idée à une idée différente,
 » ce style animé & impétueux inspiré par
 » une ame sensible & *retentissante*, si j'ose
 » ainsi parler, qui frappée dans le même
 » instant de plusieurs impressions, pres-
 » sée du besoin de les produire au dehors,
 » rencontre ou invente ces expressions
 » énergiques & précises qui réveillent
 » dans l'esprit plusieurs idées & plusieurs
 » sensations. »

L'épître dédicatoire en vers à Mgr le
 Comte de Provence, finit par ces vers in-
 génieux & agréables.

Puisse le dieu de la lumière ,
 Dont en vers inégaux ma muse irrégulière
 Va chanter le lever, le cours & le déclin,
 Ne faire qu'un beau jour de votre vie entière !
 Digne d'un si brillant matin,
 Que votre midi sans nuages,
 Remplisse les heureux présages
 Dont votre aurore a flatté notre espoir :
 Que le soir de vos jours s'écoule sans orages ;
 Et que la nuit jamais ne remplace le soir.

Voici

Voici le début du matin.

Paraissez , hâtez-vous d'éclorre ,
 Messagère du jour , ô consolante aurore !
 De vos côteaux dorés dans ces sombres vallons
 Descendez ; sous vos pieds de rose
 Déjà s'épanouit la fleur pour nous éclore ,
 Le gazon rajeunit , & les tendres boutons
 Epars sur les tapis humides ,
 Etincellent au loin de diamans fluides.
 Pour saluer votre retour.
 Entendez-vous des bois la musique champêtre ?
 La nature vient de renaître ,
 Et votre éclat préside aux feux *pompoux* du
 jour.

On remarque des détails d'une expression heureuse & des vers très-bien tournés , tels que ceux-ci :

Sur le penchant d'un toit le pigeon amoureux
 Caresse son amante en roucoulant ses feux ,
 Et , tout fier des couleurs qu'il tient de la nature ,
 Varie à chaque pas l'émail de sa parure.

Dans le midi le poëte apostrophe les
 habitans des villes , & les intéresse aux
 travaux & aux fatigues des cultivateurs.

Du sein d'une oisive opulence
 Contemplez l'active indigence

I. Vol.

F.

122 MERCURE DE FRANCE.

Qui vous procure, au prix de ses sueurs,
Tous les trésors de l'abondance.
Contemplez ces *faucheurs* du soleil dévorés ;
Abattant sous le fer l'herbage de vos prés.
Voyez des moissonneurs la troupe haletante,
Couper l'épi doré de la moisson flottante.
Voyez le vigneron brûlé sur ces côteaui ,
De la vigne docile émonder les rameaux.
Ingrats , qui mollement jouissez de ses peines ,
C'est lui qui vous donna ce nectar précieux ,
Dont le parfum délicieux
Porte la santé dans vos veines.

Plusieurs des accidens d'un soir d'été
sont peints avec intérêt & avec grace.

C'est au retour du soir paisible
Que le doux rossignol module ses accens :
O chante ailé des bois, quelle oreille insensible
Ne ressentirait pas la douceur de tes chants ,
Quand d'une voix harmonieuse
Charmant les échos des déserts ,
Tu fais au loin gémir les airs
De ta douleur mélodieuse ?
Tantôt précipitant tes légers roulemens ,
Tantôt en longs gémissemens
Prolongeant tristement la plainte douloureuse,
Le poète passe à la peinture d'une soirée
d'hiver.

Mais lorsque du soleil faisant pâlir les feux,
 L'hiver de ses tristes livrées
 Habille la nature, & du jour ténébreux
 Prolonge les sombres soirées,
 Les mortels dispersés se rassemblent *entre eux*.
 Sous un antre enfumé, près d'une lampe antique
 Dont l'huile en pétillant nourrit *les pâles feux*,
 Le peuple des hameaux forme un cercle rustique.
 Au milieu d'eux, le vieillard Philémon,
 Patriarche du lieu, l'oracle du canton,
 Conte des visions ou des meurtres célèbres;
 Comment, dans le château voisin,
 Couvert de vêtemens funèbres,
 Toutes les nuits quelque bruyant lutin,
 Traîne des fers au milieu des ténèbres.
 On voit à ces récits la troupe frissonner;
 Plus près de lui le groupe se ramène.
 Pour l'écouter on suspend son haleine,
 Et le fuseau rapide a cessé de tourner.

Ce dernier vers est très-heureux. Ci-
 tons encore les premiers vers du chant de
 la nuit. Ils ont du nombre & de la no-
 blesse.

Entouré des heures nocturnes,
 Le Silence parcourt & la terre & les cieux;
 Et la Nuit conduisant ses coursiers taciturnes,
 Dans toute sa beauté se découvre à nos yeux.

F ij

124 MERCURE DE FRANCE.

Des rayons argentés partent de sa couronne ;
Des astres rayonnans tout le cœur l'environne ,
Et , dissipant l'horreur des célestes déserts ,
Son habit étoilé flotte au loin dans les airs.

Cet ouvrage d'un jeune homme annonce de la facilité & du talent pour la versification. Peut-être l'auteur n'a-t'il pas toujours dans l'arrangement de ses vers de différente mesure, cette connaissance des effets du rythme que l'expérience seule peut donner. On rencontre aussi quelques vers de réminiscence.

Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Est un vers du poëme de la Religion, ainsi
que celui-ci.

Et l'habitant glacé du Nord le plus lointain,

Cet autre vers

Jeter languissamment les restes d'un beau jour ,
est d'une épître de M. de Lille.

Élégie sur la Mort de M. Piron, par M. Imbert. A Paris, chez Delalain, rue de la Comédie Française.

C'est à l'auteur de la Métromanie que cette élégie est consacrée, dit M. Imbert.

dans un avant propos ; le nommer, c'est justifier mon hommage. M. Imbert a raison. Rien ne fait plus d'honneur aux jeunes disciples des Muses que leur respect & leur enthousiasme pour les écrivains supérieurs. Cette sensibilité est un des plus heureux présages, & l'élève qui commence par décrier les maîtres de son art, ce qui n'est que trop commun aujourd'hui, probablement ne le deviendra jamais. M. Imbert remarque que l'originalité est l'attribut distinctif de M. Piron. Cet éloge est juste. Sa *Méromanie*, ses *Contes*, ses *Chançons* & ses *Epigrammes* ont un caractère original. La *Méromanie* est un ouvrage du premier ordre & du très-petit nombre des bonnes comédies qu'on a faites depuis Molière. Ses *Contes* & ses *Chançons* sont d'une tournure piquante, & d'un style énergique & serré, quoiqu'un peu dur. On connaît de lui plusieurs épigrammes excellentes & que l'on cite souvent. On a oublié les mauvaises. Il eût fallu aussi que M. Imbert oubliât avec le Public les autres ouvrages de M. Piron. Il ne faut point affaiblir son propre suffrage en lisant ce qui n'est pas louable. Il ne faut point remarquer une *variété sans exemple* entre les Fils ingrats, Callisthène

126 MERCURE DE FRANCE.

& les Courses de Tempé, &c. Il n'y a point de *variété* dans ce qui est également mauvais. Le Gustave est encore au théâtre à la faveur de quelques situations, mais n'est point lû & ne peut pas l'être.

M. Imbert observe que M. Piron, malgré ses épigrammes, n'a point passé pour méchant. C'est que les méchants ne font point d'épigrammes. Ils font des libelles & des noirceurs. Les méchants ne sont pas gais; ils sont atroces, & l'atrocité est aujourd'hui le caractère des haines littéraires, parce que les prétentions ont augmenté avec le nombre des prétendants, & qu'après une foule de chefs-d'œuvre, la médiocrité est plus méprisée. Il est plus dangereux qu'on ne croit d'être un mauvais écrivain. Il semble d'abord que ce ne soit qu'un travers de l'esprit; mais ce travers produit souvent les vices & les bassesses. L'auteur médiocre, dont l'amour propre est blessé, ne peut pas, comme l'écrivain supérieur, être consolé par le Public & par sa conscience. Il perd la raison, veut se venger & devient vil. Voyons quelques vers de l'Elégie.

Vous qu'il aime, vous qui dès la jeunesse
L'avez chéri, Muses; de vos douceurs
Faites gémir les échos du Permesse,

Sur son tombeau laissez couler vos pleurs.
 Les demi-dieux, compagnons de Molière,
 Après des jours dans la gloire écoulés,
 Avec leur siècle au tombeau rappelés,
 Avaient fourni leur brillante carrière.
 Mais de cet arbre *épandu* dans les airs,
 Qui sur l'Europe étendait son ombrage,
 Quelques rameaux échappés à l'orage,
 Vivaient encore, & , vainqueurs des hivers;
 Voyaient fleurir leur antique feuillage.
 Muses, pleurez : un vent contagieux
 Bientôt hélas ! jusques dans ses racines
 Va le sécher, & n'offrir à nos yeux
 Qu'un triste sol couvert de ses ruines.

Opuscules mathématiques ou Mémoires
 sur différens sujets de géométrie, de
 mécanique, d'optique, d'astronomie,
 &c. Par M. D'ALEMBERT, de l'Académie
 royale des Sciences, & secrétaire
 perpétuel de l'Académie Française,
 &c. Tome VI, volume *in-8°*. d'environ
 450 pages, 1773. A Paris, chez
 Briasson, rue St Jacques, à la Science.

Nous allons donner une courte exposition
 des différens sujets que M. d'Alembert
 a traités dans le sixième volume de ses
 opuscules.

F iv

128 MERCURE DE FRANCE.

La théorie de la lune occupe depuis trente ans les plus grands mathématiciens, & personne n'a plus contribué que M. d'Alembert à la perfection de cette théorie. Il reste cependant encore des équations incertaines ; & l'existence d'une équation séculaire , produite par la force perturbatrice du soleil , n'est rien moins que prouvée. M. d'Alembert fait ici de nouvelles recherches propres à jeter un grand jour sur ces questions importantes , & à montrer que ce qui reste d'incertitude tient sur-tout à la nécessité où l'on est de n'employer que des méthodes d'approximation. M. d'Alembert fait aussi , dans ce même volume, des remarques sur quelques points de la théorie des planètes & des comètes , théorie qui dépend de la même analyse que celle de la lune.

C'est lui qui le premier a résolu le problème de la précession des équinoxes. Sa solution adoptée par MM. Euler , de la Grange & l'Abbé Bossut, n'est pas conforme à celle de Simpson , quoique toutes deux s'accordent avec les phénomènes. M. d'Alembert prouve ici qu'il se trouve dans la solution de Simpson deux erreurs qui heureusement se compensent.

La différence de longueur entre les

pendules qui battent les secondes dans les différentes latitudes, la direction de la pesanteur & la mesure des degrés du méridien ont prouvé également que la terre devoit être un sphéroïde applati par les pôles, & les géomètres ont cherché quelle devoit être la courbe génératrice de ce sphéroïde, pour que la direction de sa pesanteur fût perpendiculaire à la surface, malgré l'action de la force centrifuge, ou pour que le globe de la terre étant supposé un fluide, ce fluide fût en équilibre. On voit qu'on peut supposer que la densité du globe ou du fluide sont homogènes ou variables suivant une loi donnée; qu'on peut supposer le globe ou totalement fluide ou ayant un noyau solide plus dense ou moins dense que le fluide. Ces différentes hypothèses doivent conduire à différens cas d'équilibre, soit permanent, soit pour un instant. On peut de plus supposer que le fluide répandu sur un noyau solide est attiré par un corps placé soit dans l'axe de rotation, soit dans un point quelconque. ; alors le solide change de figure à chaque instant, & il faut déterminer sa figure variable. Huyghens & Newton se sont occupés les premiers de ces grandes questions. Maclaurin

130 MERCURE DE FRANCE.

& Clairaut, l'un dans son ouvrage sur la cause du flux & du reflux, l'autre dans sa figure de la terre, ont déterminé plusieurs cas d'équilibre ; mais M. d'Alembert a été beaucoup plus loin en appliquant à ces questions les nouvelles méthodes qu'il a ajoutées à la théorie des fluides. Une partie considérable de ses *Recherches sur différens points du système du monde*, avoit été employée à la théorie de la figure de la terre. Il y a ajouté beaucoup de choses nouvelles dans ce volume, où il répond d'une manière victorieuse à des objections que lui avoit faites le traducteur anonyme d'un ouvrage du Père Bosovich sur la même matière. L'effet de l'attraction des montagnes sur le pendule, la figure que doivent prendre les atmosphères des planètes, sont des questions qui tiennent à celles de la figure de la terre, & sur lesquelles M. d'Alembert a fait ici des recherches intéressantes.

Il discute ensuite quelques questions sur la réfraction. Lorsque Descartes publia sa dioptrique, on crut d'abord que cette science se trouvoit absolument soumise au calcul, & que tous les phénomènes de la lumière n'étoient que les différens effets de la loi très-simple que Descartes avoit

découverte ; mais de nouvelles observations nous ont appris que ces phénomènes étoient bien plus compliqués, & qu'il y avoit encore de nouvelles loix à trouver. Les plus célèbres géomètres de ce siècle ont perfectionné les travaux de Descartes & de Newton dans cet objet. Ces recherches qui dépendent d'expériences délicates, & quelquefois d'hipothèses incertaines, n'ont pas besoin du secours d'une analyse sublime, & l'esprit philosophique y est plus nécessaire encore que le génie de la géométrie. On doit juger delà avec quelle supériorité elles doivent avoir été traitées par M. d'Alembert.

Le mouvement d'un fluide dans un vase n'avoit pas encore été calculé par une méthode indépendante de toute hypothèse. M. d'Alembert trouve ici un principe qui lui donne cette méthode & d'après lequel il doit établir une nouvelle science du mouvement des fluides dans les vases. On sait que M. d'Alembert avoit déjà donné un principe pour déduire toutes les propriétés mécaniques des fluides d'un seul fait, l'égalité de pression.

La loi du parallelograme des forces se trouve démontrée dans tous les livres de mécanique ; mais ces démonstrations n'ont

point paru rigoureuses à plusieurs géomètres. On peut voir dans les mémoires de Turin les recherches curieuses qu'a faites sur cet objet M. le chevalier de Foncenex; M. d'Alembert s'en est occupé dans les mémoires de 1769 & dans ce sixième volume, où il emploie, pour démontrer rigoureusement cette loi, une théorie nouvelle, celle du calcul des fonctions dont il est le premier inventeur. Cette question le conduit à en examiner plusieurs autres purement analytiques, & qui dépendent de ce calcul plus connu des géomètres sous le nom de calcul des différences partielles.

C'est ici le quatorzième volume que M. d'Alembert publie sur les mathématiques. Il n'y en a aucun qui ne renferme plusieurs découvertes importantes, pas un qui ne prouve un génie également original & fécond. Sa *Dynamique*, sa *Précession des Equinoxes*, ses *Recherches sur les Vents* ont été l'époque d'une révolution dans les sciences, & d'une analyse toute nouvelle, celle des différences partielles. Ce n'est point notre jugement que nous donnons; nous ne sommes ici que l'écho de l'Europe savante.

Journal des Causes célèbres, curieuses & intéressantes de toutes les Cours souveraines du Royaume, avec les jugemens qui les ont décidées.

Le titre seul annonce un ouvrage intéressant; & si l'exécution répond au plan développé dans le *Prospectus*, il ne peut manquer d'être bien accueilli du Public. Les auteurs promettent de satisfaire également, & le lecteur curieux qui se contente d'amuser ses loisirs, & le lecteur plus solide qui cherche à s'instruire. Nous citerons les deux morceaux du *Prospectus* qui annoncent dans l'ouvrage les deux sortes de mérite propres à contenter ces deux classes de lecteurs.

« Le Barreau est une sorte de scène où
 » les passions humaines, après mille détours obscurs, mille déguisemens secrets, viennent se démasquer & subir,
 » en achevant leur rôle, la peine de leurs écarts & la reprimande des loix. Un
 » recueil de ce genre est un tableau varié
 » où l'on rencontre mille traits ressemblans de la vie civile, des mœurs présentes & de la génération avec laquelle
 » nous vivons. Chaque province, chaque ville y pourra considérer le progrès

134 MERCURE DE FRANCE.

» & le terme des affaires importantes
» qui sont nées dans son sein , & suivre
» la chaîne des événemens qui ont piqué
» sa curiosité , occupé ses pensées & par-
» tagé ses opinions. Les malheurs des
» autres seront une leçon touchante &
» forte ; une sorte de morale mise en ac-
» tion par des personnages du même siè-
» cle & de la même condition que nous.

» Les Jurisconsultes sont aussi une classe
» de lecteurs à qui nous devons ambi-
» tionner de plaire ; & pour mériter leur
» suffrage , il faut leur présenter des dé-
» veloppemens utiles & assortis à la gravité
» de leur profession. Nous nous attache-
» rons sur-tout à marquer la véritable
» espèce des affaires , leur décision & les
» motifs qui ont pu déterminer les juges ;
» & cette partie , trop négligée par M.
» Gayot de Pitaval , n'ôtera rien à l'inté-
» rêt de notre ouvrage. Comment n'y li-
» roit-on pas avec plaisir tous ces passages
» éloquens , toutes ces discussions scavan-
» tes & ornées qui se trouvent répandues
» dans les différens mémoires , qui sont
» si propres à former les jeunes élèves du
» barreau , chacun dans leur partie , &
» qui après avoir fait quelques jours l'a.d-
» miration passagère des capitales , restent

A V R I L. 1773. 135

» trop tôt oubliée dans l'obscurité des ca-
» binets, &c.»

Ces deux morceaux sont écrits de manière à faire préjuger favorablement du style de l'ouvrage, dont l'idée paroît des plus heureuses, & joint l'utile à la nouveauté.

Conditions.

Ce recueil sera composé chaque année de 8 vol. in-12. de 10 à 11 feuilles chacun, caractère *Philosophie interlignée*. Ces volumes paroîtront de deux en deux mois environ, à commencer du mois d'Avril prochain. Le prix de l'abonnement sera de 13 liv. 4 sols pour Paris, & de 4 liv. 10 s. de plus pour la province, pour recevoir l'ouvrage *franc de port*.

On s'abonnera pour Paris chez le Sieur Lacombe, libraire, rue Christine; & chez M. Des-Effarts, avocat, l'un des auteurs de ce Journal, rue St Dominique, fauxbourg Saint-Germain. Les personnes de province s'adresseront à M. Des-Effart. Elles affranchiront le port des lettres & celui de leur argent. Chaque volume de ce Journal sera vendu chez le même libraire, à raison de 2 liv. 10 s. pour ceux qui ne se seront pas abonnés.

136 MERCURE DE FRANCE.

Le Spectateur François, pour servir de suite à celui de M. de Marivaux :

L'étude propre à l'homme est l'homme même.

POPE.

année 1773 , tome premier in - 12.
N^{os} I & II. A Paris , chez Lacombe ,
libraire , rue Christine.

« Instruire est la première obligation
» d'un écrivain : plaire n'est qu'un moyen ;
» mais il est d'absolue nécessité ; l'instruction ne s'insinue dans les esprits & ne
» pénètre dans les cœurs qu'à la faveur
» du plaisir. Celui-ci peut bien quelque
» fois se passer de l'instruction ; mais il
» n'attache pas long tems , il rassasie : &
» l'ouvrage le plus agréable qui n'apprend
» rien , qui n'offre aucune vérité , fatigue
» le lecteur & tombe de ses mains. C'est
» sans raison qu'on accuse la poésie d'aimer trop à plaire : elle est de tous les
» arts celui qui a su déguiser avec plus
» d'adresse l'instruction sous le voile du
» plaisir. Il est vrai qu'elle admet quelques
» genres qui semblent n'avoir que l'agré-
» ment pour objet ; mais observez qu'il
» est défendu par les loix même de la
» poésie de s'étendre dans les ouvrages de

» ces genres au-delà d'un nombre de vers
 » très-borné. Cette loi, comme toutes les
 » autres, est fondée sur la nature qui n'ac-
 » corde au plaisir vif & piquant que le
 » plus court terme. Malgré le succès de
 » quelques poësies licencieuses, tout ou-
 » vrage, soit en prose, soit en vers, qui
 » n'a pour objet que d'instruire, manque
 » son but s'il déplaît; comme celui dont
 » l'auteur n'a cherché qu'à plaire, doit à
 » la fin accabler d'ennui l'homme raison-
 » nable qui ne veut pas lire en vain.» Ces
 réflexions, extraites du second cahier du
Spéctateur François, font assez connoître
 le devoir que s'est imposé le nouvel écri-
 vain qui s'est chargé de continuer ces
 feuilles, de joindre à - propos l'utile &
 l'agréable, & de faire, s'il se peut, naître
 l'un de l'autre. Le conte, s'il n'a un but
 moral, quelque gai qu'il soit, n'amuse
 que des enfans.

Il se passe tous les jours dans le monde
 mille scènes dont les spectateurs rient ou
 s'affligent, suivant la situation où ils se
 trouvent. Ces événemens sérieux ou co-
 miques ne font sur eux que des impres-
 sions passagères. L'auteur de ces feuilles fai-
 rira ceux des événemens qui lui paroîtront
 dignes d'intéresser ses lecteurs; &, com-

138 MERCURE DE FRANCE.

me dans le moral ainsi que dans le physique, rien n'arrive, rien n'est produit en vain, il cherchera la fin morale des scènes qu'il mettra sous leurs yeux. On peut voir dans le cahier que nous venons de citer une de ces scènes dont nos agréables s'amusaient aux dépens des victimes; mais que le *Spectateur François* a envisagée sous un autre point de vue.

L'exemple d'une vertu récompensée est la leçon qui a le plus de force & fait le plus d'impression sur le peuple. Pourquoi donc, plus sobres que les Grecs & les Romains dans la distribution des récompenses, ne les réservons-nous qu'aux actions & aux personnes d'un certain ordre? « Je voudrois, ajoute le *Spectateur*,
» puisqu'on punit le crime publiquement,
» que les faits vertueux fussent récompensés en public; que dans chaque ville, bourg, village du royaume, le magistrat assemblât dans certains jours de l'année, un nombre choisi de citoyens; qu'après s'être fait rendre compte des plus belles actions qui se seroient passées depuis la dernière assemblée, il en fît le rapport à ce sénat plus recommandable par la vertu des sénateurs, que par l'éclat de leurs dignités ou de leurs ta-

» lens ; qu'on délibérât sur les motifs &
 » sur le degré de mérite de ces actions , &
 » qu'on distribuât des prix avec la plus
 » grande solennité. Ce seroit un specta-
 » cle d'un nouveau genre , plus utile &
 » qui pourroit devenir plus brillant que
 » les tournois de nos anciens chevaliers.»
 En attendant que ce beau rêve se réalise ,
 le *Spéctateur* rassemblera les faits qui lui
 paroîtront les plus dignes d'être soumis
 aux tribunaux qu'il propose. Il prie ses cor-
 respondans de lui communiquer exacte-
 ment ceux qui viendront à leur connois-
 sance. Il taira les noms de ses héros , jus-
 qu'à ce que les juges des prix l'interpel-
 lent. Voici trois de ces faits qui viennent
 de se passer il y a peu de jours.

Un Anglois , frappé de la beauté , des
 talens & de la sagesse d'une jeune actrice ,
 lui a écrit la lettre suivante :

M A D E M O I S E L L E ,

« On dit que vous êtes sage & que
 » vous avez fait la résolution de l'être
 » toujours : je vous exhorte à ne jamais
 » changer. Je vous prie d'accepter le con-
 » trat que je vous envoie : il vous assure
 » cinquante guinées par mois , tant que
 » cette fantaisie vous durera ; si par hasard

» elle venoit à vous passer , je vous de-
 » mande la préférence , & je vous en don-
 » nerai cent. »

Un des plus grands biens que la philosophie ait opérés de nos jours , c'est d'avoir rappelé les mères au devoir d'allaiter leurs enfans. Sophie a puisé dans le sein d'une mère respectable les vertus les plus pures ; Sophie & sa mère sont plus unies par les liens de l'amitié que par ceux du sang : l'une n'a que 15 ans , l'autre n'en a que trente-deux. Elles ne s'étoient jamais séparées lorsque Glycon épousa & amena Sophie dans sa province ; il a trouvé en elle la maîtresse la plus charmante , & la plus tendre des épouses. Le moment approche où le premier fruit de leur amour va resserrer leurs nœuds. Sophie ne pensoit qu'avec tressaillement au plaisir de le nourrir de son lait. Glycon , en louant son zèle , a craint qu'il ne devînt funeste à Sophie. En vain les médecins les plus éclairés ont ils voulu la rassurer ; l'amour , le préjugé , la mort d'une femme de sa connoissance , arrivée par hasard dans le tems de la nutrition , ont effrayé Glycon : il a décidé que sa femme confieroit son enfant à une mère étrangère. Sophie , au désespoir , a fait part à la sienne de cette

décision fatale ; cette vertueuse femme lui a répondu en ces termes : « Votre premier devoir , ma fille , est de plaire & d'obéir à votre mari : celui d'allaiter votre enfant n'est que le second. Vous étiez à l'un avant que de vous devoir à l'autre ; mais consolez - vous. Voici le tems de sevrer votre frère ; je donnerai à l'enfant que vous portez un lait dont le mien n'a plus besoin ; je prolongerai sa nutrition jusqu'au moment où j'ap prendrai que vous êtes accouchée. »

Dans les premiers jours du mois de Février , lorsque le froid étoit le plus piquant & que la Seine étoit couverte de glaçons , un porteur d'eau eut le malheur de glisser & de tomber dans la rivière ; il plonge , surnage , replonge encore , ayant à combattre contre les glaçons qui menacent sa tête & ses bras , & contre les vagues qui l'entraînent ; il se débat vainement : tout retentit des cris des spectateurs qui le voient périr sans pouvoir lui donner du secours. Troublé par la crainte d'une mort inévitable , engourdi par le froid , ses forces commençoient à l'abandonner , lorsqu'un jeune garçon pâtissier , bravant la rigueur de la saison & l'impétuosité des flots , se jette dans la rivière , nage , écarte

les glaçons d'une main, de l'autre fend les eaux, saisit le malheureux à demi-mort, le ramène jusqu'au bord, le traîne sur la grève & ne le quitte que lorsqu'il le voit en sûreté, & entre les mains d'un peuple compatissant; alors se dérobant à des applaudissemens qui l'importunent, il prend la fuite en grelotant : disparoît, & va se réchauffer tranquillement chez son maître.

Le *Spéctateur*, afin de mieux remplir le but qu'il s'est proposé de ne présenter à ses lecteurs une vérité que pour la leur faire aimer, de parler à leur sens pour mieux fixer leur attention, de joindre enfin à propos l'instruction & l'agrément, emploie tour-à-tour le voile de la fiction, la critique enjouée du poëte comique & le sel d'une conversation vive & variée. Le *Spéctateur* fait aussi part à son lecteur des anecdotes étrangères, lorsque ces anecdotes renferment une leçon. Celle qu'il rapporte d'après le témoignage d'un capitaine de vaisseau chinois commerçant à Batavia, peut servir à faire connoître les ressources que trouve souvent en lui-même un juge intègre, éclairé, & qui desire bien ardemment de venir au secours de l'opprimé & de punir le coupable. Un

fabriquant de papier en avoit chargé un bateau qu'il conduisoit lui-même dans une ville un peu éloignée du lieu de sa fabrique. Le mauvais tems l'empêchant d'y arriver avant la nuit, il résolut de la passer dans une cabane de pêcheurs qu'il vit sur le rivage. Il attacha son bateau à un arbre, se fit un lit de feuilles séches de bambou, & s'endormit. Pendant son sommeil, des voleurs coupèrent la corde qui retenoit le bateau, le conduisirent à la ville, & vendirent le papier avant que le marchand fût éveillé. Quelle fut sa douleur en voyant sa perte & celle de ses associés ! après s'être inutilement affligé, il entra dans la ville, & alla faire sa déposition chez le juge ; c'étoit un personnage très grave ; il exigea le serment du plaignant, & lui ordonna de revenir le lendemain à une heure indiquée. Dès le même jour il fit répandre dans toute la ville la nouvelle du vol. Il fit en même-tems assigner l'arbre auquel le bateau avoit été lié, à comparoître à son tribunal à la même heure qu'il avoit donnée au marchand. Cette procédure singulière fut suivie, & sa nouveauté attira un grand concours de peuple. On étoit sur le point de se retirer ; mais le juge, élevant la voix,

144 MERCURE DE FRANCE.

représenta qu'il avoit pris toutes les voies ordinaires pour s'assurer des coupables, & que c'étoit là où se bernoit son ministère; que les assistans pouvoient jouir d'un plus grand avantage; c'étoit de réparer la perte de l'infortuné, pour qui cette procédure avoit été faite; qu'il suffisoit pour cela que chacun lui portât le lendemain, à pareille heure, une petite quantité de papier, suivant ses moyens. On connoît l'humanité des Chinois, on peut juger de la quantité de papier qui fut apportée. Le marchand qui s'étoit rendu au tribunal avant le juge, témoignoît sa reconnoissance par ses discours & par ses gestes. Cependant il examinoit, par le conseil du magistrat, sans affectation le papier qu'on lui donnoit. Enfin il reconnut quelques feuilles de celui qui avoit été volé: on arrêta le particulier qui l'avoit apporté: celui-ci déclara le marchand qui le lui avoit vendu. On se transporta chez le marchand qui désigna si bien ceux dont il l'avoit acheté, qu'on parvint à trouver les voleurs.

Le *Spéctateur François* est composé de quinze cahiers par an; il coûte 9 livres à Paris, & 12 livres en province rendu franc de port par la poste. On peut souscri-

re

re en tout tems pour cet ouvrage périodique chez Lacombe, libraire à Paris, rue Christine.

Dictionnaire pour l'intelligence des Auteurs classiques Grecs & Latins, tant sacrés que profanes, contenant la Géographie, l'Histoire, la Fable, & les Antiquités, dédié à Mgr le Duc de Choiseul, par M. Sabbathier, Professeur au Collège de Châlons-sur-Marne, & Secrétaire perpétuel de l'Académie de la même ville; Tome XIII^e, grand in-8^o, chez Delalain, Libraire, rue de la Comédie Française, 1773.

M. Sabbathier suit avec un zèle admirable le travail immense qu'il a entrepris pour faciliter l'intelligence des Auteurs classiques. Les articles de son Dictionnaire sont presque tous des dissertations savantes & profondes, où l'Auteur ne laisse rien à désirer sur l'objet de ses recherches. Ce volume, d'environ 550 pag. en petits caractères à deux colonnes, se termine à l'article *Denys*. On y trouve, comme dans les précédens, une érudition étonnante, beaucoup de sagacité, & une discussion lumineuse, appuyée d'autorités respectables toujours fidèlement citées.

I. Vol.

G

146 MERCURE DE FRANCE.

Cet ouvrage offrira dans son ensemble une des plus belles & des plus grandes entreprises littéraires de ce siècle. Ce volume est précédé de la liste des noms des souscripteurs qui se sont fait connoître.

On vend chez le même libraire la *Géographie moderne*, précédée d'un petit traité de la Sphère & du Globe : ornée de traits d'histoire naturelle & politique, & terminée par une *Géographie sacrée* & une *Géographie ecclésiastique*, où l'on trouve tous les archevêchés & évêchés de l'Eglise Catholique, & les principaux des Eglises Schismatiques; avec une table des longitudes & latitudes des principales villes du monde, & une autre des lieux contenus dans cette géographie. Par M. l'Abbé Nicolle de la Croix. Nouvelle édition, revue par J. L. Barbeau de la Bruyère; 2 vol. in-12. de près de 700 pages chacun. Prix, 6 liv. reliés. Il faut y joindre un atlas très-bien fait en deux parties in-4°. dont cette géographie donne l'intelligence.

Les fréquentes éditions de cet ouvrage, dont celle ci est la huitième sans compter les contrefactions, prouvent assez que le Public a reconnu le mérite de cette géographie. L'Abbé Nicolle, mort en

1760, enseigna long-tems cette science. L'expérience & ses propres réflexions ne pouvoient donc manquer de lui faire adopter la méthode la plus propre à l'instruction de la jeunesse.

Cette nouvelle édition est enrichie d'une table de longitudes & latitudes beaucoup plus exacte que celle des éditions précédentes. L'éditeur, bien connu par une *mappemonde historique*, &c. n'a d'ailleurs rien négligé pour donner aux instructions répandues dans l'ouvrage de l'Abbé Nicolle, ce degré d'exactitude & de clarté qui fait le principal mérite de tout écrit élémentaire.

On peut se procurer encore chez M. Delalain la Collection *des Auteurs Italiens* en 36 vol. petit in-12 rel. 144 liv. Cette Bibliothèque Italienne peut suffire aux desirs d'un amateur, en ce qu'elle rassemble sous un même format les Auteurs les plus estimés. L'édition a d'ailleurs le mérite d'être exacte, & bien imprimée.

Le Patriotisme Français, 6 vol. in-12, par M. Rossel, offre le tableau intéressant des principaux événemens de notre Histoire, & principalement des faits patriotiques de la Nation française; prix 15 liv. les 6 vol. reliés.

G ij

148 MERCURE DE FRANCE.

La Preuve par témoins de Danty, nouvelle édition in-4°, augmentée de plus de moitié ; ouvrage excellent & nécessaire dans l'étude , & dans la profession des affaires contentieuses.

Dictionnaire minéralogique & hydrologique de la France, contenant 1°. la description des mines , fossiles , fluors , cristaux , terres , sables & cailloux qui s'y trouvent ; l'art d'exploiter les mines , la fonte & la purification des métaux , leurs différentes préparations chimiques , & les divers usages pour lesquels on peut les employer dans la médecine , l'art vétérinaire & les arts & métiers. 2°. L'histoire naturelle de toutes les fontaines minérales du royaume , leur analyse chimique ; une notice des maladies pour lesquelles elles peuvent convenir avec quelques observations - pratiques : on y a joint un *Gneumon gallicus* pour servir de suite au dictionnaire des plantes , arbres & arbustes de la France , & au dictionnaire vétérinaire & des animaux domestiques & compléter l'histoire des productions naturelles & économiques du royaume. A Paris, chez Costard, libraire,

A V R I L. 1773. 149
rue St Jean de Beauvais. Tome second
in 8°. partie première; des fontaines
minérales.

Ce nouveau volume présente une bibliographie hydrologique & un supplément à ce que l'auteur a déjà recueilli sur les fontaines minérales de la France. L'auteur, M. Buchoz, a répandu beaucoup de lumières sur cette partie intéressante de l'histoire naturelle de la France par ses recherches, une suite d'observations bien faites sur l'usage des différentes eaux minérales, & par les nouveaux mémoires qu'il s'est procurés.

La condition de l'acquisition actuelle de ce dictionnaire, qui aura quatre volumes de près de 700 pages chacun, est simplement de payer neuf livres, en retirant le premier volume en feuilles. Au moyen de quoi l'on recevra le troisième *gratis*, & l'on ne paiera que neuf livres en retirant le second avec le quatrième que l'on recevra *gratis* aussi. De façon que l'ouvrage complet ne coûtera que dix-huit livres au lieu de vingt quatre livres aux personnes qui s'empresseront de l'acquérir. Les reliures en carton se payeront séparément six sols par volume.

G iij

Les vrais principes de la Lecture , de l'Orthographe & de la Prononciation françoise de M. Viard. Nouvelle édition revue & augmentée par M. Luneau de Boisjermain ; ouvrage utile aux enfans qu'il conduit par degrés de l'alphabet à la connoissance des règles de la prononciation, de l'orthographe, de la ponctuation , de la grammaire & de la prosodie françoise, principalement destiné aux Etrangers, auxquels on s'est proposé d'abrégér l'étude de notre langue, & généralement adopté dans toutes les écoles de la France ; 2 parties. Prix, 36 s. port franc par la poste. A Paris, chez Delalain, libraire, rue de la Comédie Françoise, 1773.

Le titre de cet ouvrage indique assez son objet & l'utilité dont il peut être pour l'instruction, soit des enfans à qui il faut enseigner les premiers élémens de la langue françoise, soit aux étrangers qui en veulent étudier les formes & les principes.

La Centenaire de Moliere, Comédie en un acte en vers & en prose, suivie d'un divertissement relatif à l'apothéose de Molière, par M. Artaud, représentée

A V R I L. 1773. 151
pour la première fois , par les Comédiens français ordinaires du Roi, à Paris le Jeudi 18 Février 1773 , & à Versailles devant Sa Majesté, le Mardi 3 Mars 1773 ; prix 24 sols. A Paris , chez la veuve Duchesne , Libraire , rue Saint Jacques.

Nous avons rendu compte du succès de cette Comédie , & de l'empressement que le public a montré pour rendre hommage au génie de Molière. C'est une idée heureuse d'avoir rappelé les principaux caractères traités par Molière pour faire honneur à son talent , & à sa mémoire. Cette Comédie est terminée par des couplets qui contiennent autant de préceptes.

T H A L I E.

Amis , que l'éclat de ce jour
Vous anime & vous intéresse ;
De reconnoissance & d'amour
Les dieux nous permettent l'ivresse
Dans les cœurs amis des talens
Que sa place soit la première ,
Et qu'on redise après cent ans :
Vive la gaité de Molière.

G iv

M O M U S.

Les jours passés chez mes Français
 Furent pour moi dignes d'envie :
 Joyeux , malins , plaisans & gais ,
 Qu'ils soient toujours chers à Thalie ;
 Et s'ils s'endormoient une fois
 Dans leur agréable carrière ,
 Qu'ils se rappellent qu'autrefois
 Je dis mon secret à Molière.

Madame P E R N E L L E.

A se moquer des vieilles gens
 On voit s'occuper la jeunesse ,
 Et de nos Catons de vingt ans
 L'amour fait toute la sagesse.
 O vous , qui de la vérité
 Craignez la démarche trop fière ,
 Sous le masque de la gaieté
 Vous la goûterez chez Molière.

A L C E S T E chante sur l'air : *Si le
 Roi m'avoit donné.*

Du Roi sans un ordre exprès ,
 Non jamais d'Oronte
 Je ne louerais les sonners ;
 Mais je le dis sans honte ,
 Qu'en révéran les talens
 De nos auteurs excellens ,

A V R I L. 1773. 153

J'aime mieux Molière

O gué,

J'aime mieux Molière.

L'Assemblée, Comédie en un acte & en vers, avec l'*Apothéose de Molière*, Ballet héroïque, représentée pour la première fois, par les Comédiens français ordinaires du Roi, le 17 Février 1773, par M. l'abbé de Schosne, de l'Académie Royale de Nîme, & de la Société des Sciences & Belles-Lettres d'Auxerre; prix 24 s. A Paris, chez Cellot, rue Dauphine.

Nous avons fait déjà connoître cette Comédie d'un style gai & facile. Il y a des faillies qui font rire aux dépens des Comédiens & de l'Auteur; ce qui paroîtra sans doute singulier lorsqu'il est question de célébrer la mémoire de Molière, auteur & comédien.

Voici l'Ode du Temps prononcée par une Prêtresse d'Apollon.

Toi, qui fais étendre l'espace
Et li miter l'immensité;
Toi, dont le vaste sein embrasse
Le moment & l'éternité:

G v

154 MERCURE DE FRANCE.

O Temps ! ton aîle fugitive
Tantôt couvre la sombre rive
Du triste séjour de la mort,
Tantôt elle plane avec gloire
Sur les lieux sacrés où l'histoire
Force la demeure du sort.

Devant ton tribunal auguste
Passent les générations,
Ton arrêt terrible, mais juste,
Fait le destin des Nations.
Les Héros les plus magnanimes ;
Les Ecrivains les plus sublimes ,
A tes décrets sont asservis :
La place que tu leur désignes ;
Les honneurs que tu leur assignes ,
Pour jamais décident leur prix.

Si pendant le cours trop rapide
Des jours qui leur sont destinés ,
La voix du préjugé stupide
A l'oubli les a condamnés ;
Ton zèle équitable s'enflamme ,
Tu leur élèves dans notre ame
De véritables monumens :
Leur gloire en devient plus brillante ,
Et notre estime renaissante
S'accroît encore après cent ans.

Molière en offre un grand exemple.

L'auguste image de ses traits
 Inspire à l'œil qui la contemple
 De la tendresse & des regrets.
 On voit avec reconnoissance
 Ce grand homme, qui de la France
 Cherchant à couronner les mœurs,
 Osa préférer sans scrupule
 L'arme adroite du ridicule
 A tout l'art-brillant des Rhéteurs.

Cette arme souvent dangereuse
 Devint utile entre les mains,
 Il la rendit victorieuse
 Contre les travers des humains.
 Vous, qui le prendrez pour modèle,
 Par vos travaux, par votre zèle,
 Les vices seront abattus,
 Et votre gloire inaltérable
 Fondera l'empire durable
 Des vrais talens & des vertus.

Toni & Clairette, par M. de la Dixmerie,
 4 parties in-12, 4 liv. 16 s. brochées.
 A Paris, chez Didot l'aîné, Libraire-
 Imprimeur, rue Pavée, près du quai
 des Augustins, 1773.

Ce Roman est précédé par un Discours
 sur l'origine, les progrès & le genre des

G vj

Romans. Nous rendrons compte incessamment de cet ouvrage intéressant.

Manière sûre & facile de traiter les maladies vénériennes, par J. J. Gardane, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Médecin de Montpellier, Censeur royal, des Sociétés royales des Sciences des Montpellier, de Nancy, & de l'Académie de Marseille, approuvée par la Faculté de Médecine de Paris, & publiée par ordre du Gouvernement. A Paris, 1773.

Le Magistrat qui veille à la sûreté des citoyens de la Capitale, a établi depuis plusieurs années des secours publics, en différens endroits, où les indigens de l'un & l'autre sexe, les enfans & les personnes atteintes du mal contagieux reçoivent gratuitement des soins, un traitement & des remèdes à très-bas prix, qui les conduisent à une prompte & parfaite guérison.

Ces rendez-vous salutaires sont multipliés autant qu'il est possible à Paris, & se font bientôt dans les villes principales de Province, en sorte que cette contagion dépopulatrice étant attaquée de toutes parts sera bientôt affoiblie & arrêtée dans sa source.

La brochure que nous annonçons indique la méthode du traitement des maladies, & donne les formules des remèdes avec les prix. C'est sans doute un des plus grands services rendus à l'humanité que le zèle & le désintéressement avec lesquels M. Gardane attaque & poursuit le plus cruel des fléaux.

Astronomie nautique lunaire, où l'on traite de la latitude & de la longitude en mer; de la période ou saros, des parallaxes de la lune avec des tables du nonagésime sous l'équateur, & sous les tropiques, suivies d'autres tables des mouvemens du soleil & des étoiles fixes, auxquelles la lune sera comparée dans les voyages de long cours; dédiée au Roi, par M. le Monnier, de l'Académie royale des Sciences, vol. in-8° d'environ 140 pages. A l'Hôtel de Thou, rue des Poitevins.

Théorie & pratique des longitudes en mer, publiées par ordre du Roi, 1772, in-8° d'environ 300 pag., à la même adresse.

Cet ouvrage est de M. de Charnière, Lieutenant des vaisseaux du Roi, & sera, comme le précédent, d'un grand avantage aux navigateurs dans les voyages de long

178 MERCURE DE FRANCE.

cours. Une savante théorie se réunit dans ces importantes productions à une expérience éclairée pour donner aux marins des guides qui leur apprennent à consulter dans le ciel la route qu'ils doivent tenir sur mer.

On délivre à la même adresse, l'*Histoire de l'Académie royale des Sciences*, année 1769, avec les Mémoires de Mathématique & de Physique pour la même année.

Et la *Collection académique* composée des Mémoires, Actes ou Journaux des plus célèbres Académies & Sociétés Littéraires de l'Europe, concernant l'Histoire Naturelle, la Physique expérimentale, la Chimie, la Botanique, l'Anatomie & la Médecine.

Tome dixième de la partie étrangère, contenant les Mémoires de l'Académie des Sciences de l'Institut de Bologne, traduits & rédigés par M. Paul, correspondant de la Société royale de Montpellier, & associé de l'Académie de Marseille.

Et la *Collection académique* composée de l'Histoire & des Mémoires des plus célèbres Académies & Sociétés Littéraires de l'Europe ; *Tome onzième* de la partie étrangère, contenant les Mémoires de

A V R I L. 1773. 159
l'Académie des Sciences de Stockholm,
1772.

On souscrit actuellement , chez Laurent *Prault*, libraire, à la source des Sciences, à la descente du pont St Michel , près le petit Marché, pour le *Praticien du Châtelet de Paris*, vol. in-4°, dédié à M. le Lieutenant-Civil. La souscription est de 9 liv. On paye 6 l. en souscrivant & 3 l. en recevant ledit volume en feuilles, dont la livraison se fera au premier de Septembre prochain. On ne recevra de souscription que jusqu'au premier Mai prochain.

Poesie del signora Abbate Metastasio, tomo decimo, in-8°, en blanc. 4 liv.
Idem papier d'Hollande. 6 liv.

N. B. Ce volume fait la suite de l'édition de Paris, en 9 vol. in-8°, 1755. donnée par la veuve Quillau. Il contient huit pièces de Théâtre & une savante dissertation, par M. Baretti, Secrétaire de l'Académie royale de Peinture de Londres. A Pâque prochain, on mettra en vente une nouvelle édition complète des Poësies de M. l'Abbé Metastasio, en six vol. in-12, petit format, dont le prix sera de 18 liv. en blanc, & cela fera suite aux

auteurs Italiens, donnés par Prault. Il faudra s'adresser au libraire Durand neveu, rue Galande, pour se procurer ces deux articles. Et l'on avertit le Public que l'année 1773 révolue, on augmentera le prix du dixième volume *in-8°*, comme on vient de l'annoncer dans le catalogue du sieur Durand, libraire.

LETTRE de M. Thomas, de l'Académie Française, à M. Poultier d'Elmotte.

Je n'ai pu lire, Monsieur, sans le plus grand étonnement, l'Épître imprimée que vous venez de m'adresser. Elle est tout-à-fait différente de la copie manuscrite que vous m'envoyâtes l'été dernier, & à laquelle je répondis alors. Vous y avez ajouté un très-grand nombre de vers, & des satyres plus qu'indécentes tant contre un Roi célèbre en Europe par ses talens & par son règne, que contre le plus grand homme de notre littérature. Vous savez que rien de tout cela n'existoit dans la copie que j'ai reçue de vous, & dont j'ai conservé le manuscrit. Je connois le respect qu'on doit à tous les Souverains, & celui qui est dû à un Prince dont l'Europe admire les talens, & que ses ennemis même honorent. Je fais de même profession d'attachement & de respect pour le plus grand de nos écrivains que vous osez attaquer. Je désavoue donc, Monsieur, tout ce que vous avez inséré dans cette épître, & une

A V R I L. 1773. 161

foule de vers que je n'ai pu approuver, puisque je ne les connoissois pas. J'ai quelquefois été l'objet des satyres. Je n'en ai jamais écrit, & je puis les approuver encore moins dans des vers qui me sont adressés, & où l'on a bien voulu mêler mon éloge. Comme votre épître est imprimée, permettez que je rende ma déclaration publique.

J'ai l'honneur d'être, &c.

THOMAS.

A C A D É M I E S.

I.

L'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon.

L'Académie a déjà fait annoncer le sujet des prix qu'elle distribuera en 1774 & 1775. Elle renouvelle aujourd'hui ces avis, & fait savoir :

Que n'ayant pas été pleinement satisfaite des ouvrages qui avoient été envoyés au concours pour l'année 1771, elle propose le même sujet pour 1774, & donnera un prix double à celui qui aura déterminé

L'action des acides sur les huiles, le mé-

chanisme de leur combinaison , & la nature des différens composés savonneux qui en résultent.

Que le prix de 1775 sera adjugé à celui qui aura fait connoître

Quels sont les avantages que les mœurs ont retirés des Exercices & des Jeux publics , chez les différens Peuples & dans les différens tems où ils ont été en usage ?

Cette Compagnie desire que ceux qui concourront pour le prix de 1774 , indiquent dans les trois règnes les productions naturelles les plus simples qui participent de l'état savonneux acide ; qu'ils essaient en ce genre de nouvelles compositions ; qu'ils expliquent leurs propriétés générales & leurs caractères particuliers , & ne présentent leur théorie qu'appuyée de l'observation & de l'expérience.

Elle souhaite que les savans qui aspireront au prix proposé pour 1775 , considèrent les Exercices & les Jeux publics du côté moral & politique , & fassent sentir jusqu'à quel point on doit regretter de les avoir abandonnés.

On sera libre de donner aux mémoires l'étendue qui paroîtra nécessaire ; mais l'on n'abusera pas de cette liberté , & l'on évitera avec soin toute diffusion.

A V R I L. 1773. 163

Tous les savans , à l'exception des académiciens résidens , seront admis au concours. Ils ne se feront connoître ni directement ni indirectement ; ils inscriront seulement leurs noms dans un billet cacheté , & ils adresseront leurs ouvrages , francs de port , à M. Marer , docteur en médecine , secrétaire perpétuel , qui les recevra jusqu'au premier Avril inclusivement des années pour lesquelles ces différens prix sont proposés.

Le prix fondé par M le Marquis du Terrail & par Madame Crussol d Uzès de Montausier , son épouse , à présent Duchesse de Caylus , consiste en une médaille d'or de la valeur de 300 livres , portant , d'un côté , l'empreinte des armes & du nom de M. Pouffier , fondateur de l'Académie ; & de l'autre , la devise de cette Société littéraire.

I I.

Remarques sur le sujet du Prix proposé par l'Académie royale de Chirurgie de Paris pour l'année 1774.

L'Académie royale de Chirurgie avoit proposé , pour le prix de l'année 1770 , d'exposer les inconvéniens qui résultent de l'abus des onguens & des emplâtres ; & de

quelle réforme la pratique vulgaire est susceptible à cet égard, dans le traitement des ulcères.

Les auteurs des mémoires qui lui ont été adressés, au lieu de prendre la proposition dans son sens littéral, avoient cru devoir proscrire les moyens dont on desiroit qu'ils fissent connoître l'usage abusif, accrédité par la routine ou pratique vulgaire ; & comment cet usage pouvoit être réformé. Les deux mots, les *abus* & leur *réforme*, devoient fixer l'attention des concurrens, & les faire remonter aux principes qui pouvoient démontrer les inconvéniens des onguens & des emplâtres, & établir une pratique judicieuse sur leur usage. Les desirs de l'Académie n'ayant pas été satisfaits, elle jugea à propos de remettre une seconde fois la même question, avec promesse d'un prix double pour l'année 1772.

Parmi les vingt-huit mémoires envoyés, il n'y en a aucun qui ait paru remplir parfaitement les vues de l'Académie. Presque tous les auteurs ont paraphrasé des notions triviales contre les onguens & les emplâtres, & peu ont indiqué leur usage raisonné. Ils se sont tenus dans les généralités scholastiques ; on ne voit pas

qu'ils aient pris la peine d'approfondir leur sujet par l'étude de l'histoire de l'art, de ses progrès & des variations de la pratique en différens-tems & en différens lieux. Les faits sont trop négligés, & les auteurs qui ont cru enrichir leur raisonnement des connoissances acquises par l'observation, se sont bornés à quelques exemples qui prouvent les succès qu'ils ont eus dans leur pratique particulière; & n'ont pas pris garde qu'il n'y a aucun procédé, quelque défectueux qu'il soit, qu'on ne puisse étayer de l'expérience. C'est moins par les effets que par les causes qu'il falloit envisager les inconvéniens qui résultent de l'abus des médicamens en question. Leur manière d'agir tant absolue que relative, soit par des propriétés mécaniques ou physiques, devoit être examinée en premier lieu: il falloit voir ensuite dans les différentes espèces d'ulcères compliqués, quels obstacles s'opposent aux voies que la nature suit dans les cas les plus simples; &, par une induction méthodique, examiner si les remèdes ou onguens recommandés, & dont on fait usage dans la pratique vulgaire, peuvent favoriser la guérison qu'on se propose d'obtenir par leur moyen. C'est

166 MERCURE DE FRANCE.

une erreur qui circonscrit l'art dans des bornes trop étroites, que de tout accorder à la nature dans le traitement des ulcères, comme quelques auteurs l'ont établi. Elle a plus souvent besoin d'être conduite & corrigée, que d'être suivie & aidée dans sa marche.

Les onguens & les emplâtres ont prévalu dans la pratique vulgaire, quoique l'autorité des meilleurs écrivains, d'après la raison & l'expérience, ait rejeté expressément ces remèdes. André de la Croix, qui a écrit très-judicieusement sur les ulcères, au milieu du XVI^e. siècle, dit qu'on ne doit rien éviter avec plus d'attention dans leur traitement, que les graisses, les huiles & les résines. Ce sont cependant ces corps qui font la base de tous les onguens & de tous les emplâtres dont on abuse si fort de nos jours.

Il sembleroit, à la lecture du plus grand grand nombre des mémoires que l'Académie a reçus, que toute l'action des remèdes dût être bornée à la surface ulcérée; mais le vice purement local qui a formé ou qui entretient l'ulcère est nécessairement étendu au-delà de cette surface. Aussi voyons-nous qu'Hippocrate se contentoit de mettre un simple linge

A V R I L. 1773. 167

sur l'ulcère, & qu'il couvrait la partie où il étoit situé de cataplasmes de différentes vertus, émolliens, anodins, discutifs, résolutifs, &c. *suivant l'indication raisonnée.* Le raisonnement seul ne doit pas servir de guide : il doit être fondé sur l'exercice & l'expérience; ce sont les propres paroles d'Hippocrate, au livre des Préceptes.

André de la Croix met le traitement empirique au nombre des causes qui s'opposent, en général, à la guérison des ulcères, & l'on ne voit pas comment les onguens & les emplâtres pourroient remédier à aucune de ces causes. *In universum, ulcerum sanitatem prohibent, malus sanguis, prava partis affectæ dispositio, os corruptum, malus aer, inordinatus vitæ modus, ac mala medendi ratio & empirica chirurgia.*

L'Académie a distingué quelques mémoires en qui elle a reconnu de bons principes & des vues saines; mais la matière lui a paru si importante qu'elle a résolu d'attendre un travail plus digéré, & qui portât solidement sur les connoissances fondamentales de l'art, qui sont l'observation & l'expérience auxquelles on n'a pas donné assez d'attention. En consé-

168 MERCURE DE FRANCE.

quence elle remet le même sujet pour l'année 1774, avec promesse d'un prix triple pour celui qui l'aura le mieux traité. Le prix simple est, comme on fait, une médaille d'or de la valeur de 500 livres, fondé par M. de la Peyronie. L'auteur qui le remportera triple pourra ne prendre qu'une médaille, & recevoir cent pistoles en argent.

L'Académie ayant établi qu'elle donneroît tous les ans, sur les fonds qui lui avoient été légués par M. de la Peyronie, une médaille d'or de deux cens livres, à celui des chirurgiens étrangers ou régnicoles qui l'aura méritée par un ouvrage sur quelque matière de chirurgie que ce soit, *au choix de l'auteur*; Elle adjugera ce prix d'émulation, de même que le précédent, le jour de la séance publique, qui se tiendra le jeudi après la quinzaine de Pâques.

Les Académiciens de la classe des Livres avoient eu jusqu'à présent le droit de partager avec les Chirurgiens Régnicoles, les cinq médailles d'or qu'on accorde à ceux qui ont le mieux mérité, dans le cours de l'année, par un mémoire ou trois observations intéressantes. Il a paru que les Académiciens étoient suffisamment excités

A V R I L. 1773. 169

excités à contribuer aux travaux de l'Académie par l'honneur de s'y distinguer, & que l'émulation seroit plus favorisée en distribuant les cinq médailles, sans concurrence, hors du sein de l'Académie. M. Peyrilhe a renoncé généreusement au droit qu'il avoit d'en recevoir une en 1772. Son désintéressement a précédé la règle qu'on a faite pour exciter le zèle extérieur.

LOUIS, Secrétaire perpétuel de
l'Acad. royale de Chirurgie.

S P E C T A C L E S.

CONCERT SPIRITUEL.

LES nouveaux Directeurs du Concert Spirituel, MM. Gaviniés, Gossec & le Duc, ont donné le Jeudi 25 Mars leur premier Concert divisé en deux parties.

La première partie a commencé par une symphonie à grand orchestre, de M. Toeschi, maître des Concerts de S. A. S. l'Electeur Palatin. Cette symphonie a été supérieurement exécutée par un orchestre nombreux, dirigé par MM. Gaviniés & le Duc, excellents violons, qui étoient à

I. Vol.

H

170. MERCURE DE FRANCE.

la tête, l'un du premier, l'autre du second dessus. Les Musiciens concertans plus rapprochés, & plus à portée de s'entendre, ont dû mettre plus de précision, & plus d'ensemble dans l'exécution. La symphonie a fait en général le plaisir que cause un morceau d'harmonie parfaitement rendu; il y a un passage agréablement dialogué qui a principalement été remarqué & applaudi. M. Olivini, Musicien de la Chapelle du Roi, a chanté un motet à voix seule; ce motet n'a point paru d'un bon choix, tandis que l'Italie en fournit un si grand nombre, d'un chant plus naturel & plus agréable. M. Rault de l'Académie Royale de Musique, a joué un concerto de flute. Ce virtuose a beaucoup d'exécution. On souhaiterait aussi d'entendre Monsieur Taillart, l'aîné, que l'on peut regarder comme le musicien qui a porté cet instrument au plus haut degré de perfection, qui a l'embouchure si nette & si égale, qui tire de sa flute des sons brillants & perlés, & qui unit une exécution étonnante, à une facilité prodigieuse. Cette première partie de concert a été terminée par un motet à deux voix de M. Bach, chanté par Mlle. Biglioni, & M. Ri-

cher. Les amateurs ont applaudi dans ce petit motet, des chants agréables, & des phrases musicales, que l'on peut dire ingénieuses, mais en général on y a trouvé peu d'effets, & une sorte de monotonie.

La deuxième partie a été composée d'une symphonie concertante de la composition de M. Stamitz. Les parties concertantes ont été exécutées entr'autres par M. Bezozzi, excellent haubois, & par M. le Duc, violon très agréable. Cette alternative de symphonie & de parties concertantes, a fait plaisir. On pouvoit désirer peut-être un morceau plus saillant, & sur-tout d'un chant plus agréable. M^{de} Larrivée a chanté un motet à voix seule, qui a été entendu avec plaisir. On ne peut donner trop d'éloges à M. Jarnovits, le violon le plus fini, le plus gracieux, & le plus brillant, que l'on puisse entendre, & qui a fait un excellent choix de musique.

Le concert a fini par *qui confidunt* &c. motet à grand chœur, de M. Mathieu, maître de Musique, de la Chapelle du Roi.

On doit des éloges à ce premier essai des nouveaux Directeurs. La disposition des musiciens, la distribution des morceaux de

musique, une exécution parfaite, un choix varié annoncent qu'ils rempliront l'opinion que le public a de leur intelligence & de leur goût, & qu'ils releveront ce concert, qui peut devenir avec leurs soins, le concert le plus agréable & le plus parfait de l'Europe.

O P É R A.

L'ACADÉMIE Royale de Musique continue avec succès les représentations de *Castor & Pollux*. M. Larrivée a repris le rôle de *Pollux*, qu'il rend intéressant par son chant & par son jeu.

On a donné le Mercredi 17 Mars, pour les Acteurs, la première représentation de la reprise de *Daphnis & Alcimadure*, Pastorale Languedocienne, dont les paroles & la musique sont de M. Mondonville. Cette pastorale est précédée d'un prologue, dont le sujet est l'institution des *Jeux Floraux*, par Clémence Isaure.

La scène de ce prologue, commence par des danses qui font l'exposition naturelle d'une fête galante. Isaure célèbre l'amour. Le chœur chante les bienfaits d'Isaure. Mlle Duplant représente avec avan-

rage ce rôle , qui demande de la noblesse & de la dignité.

Le Ballet en est très agréable.

Dans la pastorale, Madame Larrivée joue *Alcimadure*, M. le Gros *Daphnis*, M. Larrivée *Mirtil*, frère d'Alcimadure. Le sujet de cette pastorale est simple. Alcimadure craint l'esclavage de l'amour. Mais la reconnaissance qu'elle doit à Daphnis , qui l'a sauvée de la poursuite d'un loup furieux , & les soins & la constance d'un berger aussi fidèle , ont rendu son cœur sensible. Elle n'ose encore faire l'aveu de ses sentimens , que Mirtil parvient enfin à lui faire déclarer , en supposant la nouvelle de la mort de Daphnis. Les rôles de cette pastorale sont parfaitement exécutés. Le Ballet est très-bien dessiné ; nous ne pourrions que répéter ici les éloges que nous avons donnés dans le premier volume du Mercure de Juillet 1768.

Ce spectacle est terminé par *Endymion*, Ballet héroïque , de la composition de M. Vestris.

La première scène de ce Drame Pantomime , représente un rendez-vous de chasse. Les Nymphes de Diane rassurent un enfant égaré , qui les intéresse &

174 MERCURE DE FRANCE.

charme leur cœur. Cet enfant est l'amour. Diane survient, veut punir l'amour & le fait enchaîner. Endymion délivre cet enfant qui par reconnoissance lui promet la plus belle victoire. Diane & les Nymphes veulent combattre Endymion. L'amour défend son libérateur & triomphe de Diane. Les Nymphes surviennent poursuivies par des faunes : l'exemple de Diane les engage à céder. L'amour change la forêt en des bosquets délicieux & paroît entouré des graces, des jeux & des plaisirs.

M. Vestris le fils, à peine âgé de 12 ans, représente l'amour, & met dans sa danse tant de force, de noblesse & de précision, que le spectateur est aussi étonné qu'enchanté de son talent. Diane ne pouvoit être mieux figurée que par Mlle Guimard, & Endymion par M. Vestris. Le Public a beaucoup applaudi à ce spectacle charmant.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LES Comédiens Français ont donné le Samedi 13 Mars, la première représentation d'*Alcidonis* ou *la Journée Lacédé-*

A V R I L. 1773. 175

monienne, Comédie en trois actes, avec intermèdes.

Les personnages sont *Elatès*, premier Ephore de Sparte, M. Dalinval; *Eucratès*, Spartiate, M. Dauberval; *Alcidonis*, Athénien, M. Molé; *Fronton*, esclave, père de Glicérie, M. Brizard; *Eupolie*, femme d'*Elatès*, Mde Préville; *Glicérie*, amante d'*Alcidonis*, Mlle Doligni; *Dave*, esclave, M. Préville; *Nérine*, affranchie de Glicérie, Mlle Dugazon.

Alcidonis vient sur les traces de Glicérie à Sparte, inquiet de son voyage & tourmenté du desir de la voir. Dave esclave, depuis peu de jours au service d'Alcidonis, plaisante à l'occasion de cette fuite; mais Alcidonis l'oblige de respecter Glicérie, la veuve & l'élève estimable du Philosophe Ariste. Nérine instruit Alcidonis, que sa maîtresse a vendu avec précipitation tout son bien, pour se rendre à Sparte, & y exécuter quelque dessein qu'elle ignore. Glicérie va trouver Elatès; elle le conjure d'accepter la rançon de son père que des Pirates ont fait prisonnier & qu'ils lui ont vendu comme esclave. Elatès lui répond que cette grace dépend d'Eupolie, son épouse, parce que les femmes Lacédém-

H iv

niennes régner sur leur domestique. Glicérie va se jeter entre les bras de son pere qui est à la suite d'Eupolie. L'intermède du premier acte représente l'exercice militaire de la jeunesse Lacédémonienne des deux sexes. Alcidonis est témoin de ces jeux. Elatès l'apperçoit, le fait avancer & honore dans lui le fils d'Euribate. Il lui offre sa maison. Alcidonis se félicite de pouvoir servir Glicérie dans la demande qu'elle fait à l'Ephore. Eupolie s'intéresse au premier abord au fils d'Euribate, mais elle apprend avec surprise son amour pour Glicérie. Alcidonis justifie l'hommage qu'il rend à la vertu; Eupolie veut éprouver le cœur de ces amans, & garantir le jeune Athénien du piège de la coquetterie. Elle exige d'Alcidonis qu'il lui laisse le soin de ses intérêts, & qu'il ne paroisse pas. Fron-ton présente sa fille à Eupolie; il se retire. Eupolie fait entendre à Glicérie que la richesse ne peut délivrer un esclave à Lacédémone & qu'elle ne peut obtenir la liberté de son pere qu'au prix de la sienne. Glicérie n'hésite pas d'en faire le sacrifice. Eupolie commande à Glicérie de lui dévoiler l'état de son cœur; mais son silence témoigne qu'elle veut encore faire le

sacrifice de son amour. Le second intermède représente un sacrifice & le couronnement de jeunes Lacédémoniens , qui se sont distingués par leur vertu.

Dave apprend à Fronton à quel prix il sort de l'esclavage. Ce pere ne veut pas de sa liberté aux dépens de celle de sa fille. Il lui en fait des reproches , & proteste qu'il va reprendre ses fers , & lui rendre toutes ses richesses. Sa fille le conjure en vain & ne le fait pas changer de dessein. Eucratès , citoyen de Sparte , l'ami & le protecteur de Glicérie , est attendri de ce combat de sentimens si tendres & si généreux ; il plaide avec un vif intérêt la cause du pere & de la fille. Enpolie semble vouloir maintenir ses droits sur sa nouvelle esclave. Eucratès s'en indigne. Enpolie répond avec fierté qu'étant maîtresse de Glicérie , elle a pu en disposer en faveur d'un jeune étranger , ce qui paroît, à tous, le comble du malheur ; mais cet étranger est Alcidonis , qui offre sa main à la vertueuse Glicérie , & tous les vœux alors sont satisfaits. Ce troisième acte est terminé par un divertissement des Lacédémoniens de différens âges. Ce Drame estimable & intéressant , n'a pas eu autant de succès qu'il méritoit , à

H v

178. MERCURE DE FRANCE.

la première représentation, mais au moyen de quelques changemens, cette pièce, vue aux représentations suivantes, avec plus de tranquillité, a été justement applaudie.

COMÉDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens ont donné le Jeudi 4 Mars, la première représentation du *Magnifique*, Comédie en trois actes, en prose, mêlée d'ariettes, paroles de M. Sédaine, musique de M. Grétry.

L'ouverture annonce une marche qui est celle des captifs, dont le *Magnifique* a fait la délivrance. Clémentine, pupile du Seigneur Aldobrandin, est conduite par Alise, sa gouvernante, à la croisée de son appartement, pour voir défiler ces captifs. Alise reconnoît son mari qui a été racheté de l'esclavage; elle fait éclater sa joie, elle informe ensuite Clémentine du malheur de son père, qui a été fait esclave par des corsaires, & que l'on croit mort. Aldobrandin a pris soin de son éducation, mais il se propose pour époux, & Clémentine ne peut l'aimer à ce titre. Elle en fait la confidence à sa gouvernante. Elle aime en secret un jeune Sei-

gneur nommé Octave, que ses fêtes & ses largesses ont fait nommer le *Magnifique*. Fabio, intrigant, est tout émerveillé d'une superbe haquenée, montée par le Magnifique; il en fait la description, & donne au Seigneur Aldobrandin le desir de l'acheter. Mais le prix en est excessif. Octave vient lui même proposer une meilleure composition; il promet de donner son beau cheval pour un quart d'heure d'entretien avec Clementine, en présence même de son tuteur & de Fabio. Ce marché singulier est accepté. Aldobrandin prévient sa pupile de cette condition, qu'il regarde comme extravagante; il exige d'elle que durant tout cet entretien, elle ne répondra pas un seul mot, & ne fera pas même un signe. Le Magnifique vient au rendez-vous. Il fait placer le tuteur & Fabio à une distance suffisante pour voir, mais pour ne pouvoir entendre. Il s'apperçoit bientôt que Clémentine est gênée par la présence de son tuteur; il sent qu'il ne peut en exiger un seul mot, mais il imagine de lui demander comme un consentement du retour qu'elle donne à sa passion, de laisser tomber à ses pieds la rose qu'elle tient. Clémentine hésite long-tems à faire cet

aveu de sa défaite : enfin l'amour triomphe , & la rose échappe de sa main. Le Magnifique se félicite, en affectant beaucoup de colere contre Aldobrandin , du silence de sa pupile : mais sûr d'être aimé, il se retire fort satisfait. Cependant Alise fait venir Laurence, son mari. Cet esclave apprend à Clémentine que son pere est avec lui à Florence , & que le Magnifique lui a rendu la liberté ainsi qu'aux autres Captifs. La pupile jouit du plaisir de revoir son pere , & de le devoir à son amant d'autant plus généreux , qu'il lui a caché son bienfait . L'esclave reconnoît l'intrigant ; il le poursuit avec fureur. Alise croit que c'est par jalousie. Cependant le pere de Clémentine arrive avec Octave, son bienfaiteur. Clémentine revoit avec transport son pere & son amant. Laurence amène le perfide Fabio , qui est forcé d'avouer que c'est lui qui a vendu par ordre d'Aldobrandin , le Maître & le valet , à des Corsaires. Aldobrandin veut en vain nier son crime. Il est confondu , & chassé de la maison qui appartient au pere de Clémentine. Enfin Octave reçoit le prix de ses bienfaits , & Clémentine a le bonheur d'être unie à son pere & d'épouser son amant. On a re-

pris beaucoup de négligences de style dans cette Comédie, mais elle forme en général un spectacle agréable, intéressant, varié & qui fait plaisir. L'idée de la rose a paru sur-tout fort ingénieuse, très délicate & très heureuse. La Musique est excellente; elle soutient & augmente la réputation de M. Grétry, génie fécond, qui se plie à tous les genres, & qui fait donner avec tant de succès un langage intelligible à son chant, & des formes gracieuses & pittoresques à sa composition.

Le *Magnifique* & *Clémentine* sont joués & chantés par M. Clerval & par Mde la Ruette, avec un art, un sentiment & un jeu admirables. On ne peut mieux rendre d'un côté l'expression d'un amant tendre & généreux, & de l'autre, on ne peut jouer avec plus de sensibilité, de décence & de vérité, les combats d'une jeune amante, qui résiste & cède à l'amour.

*LETTRE à M. Lacombe, Auteur du
Mercure de France, sur la vraie cause
de l'exil d'Ovide.*

Par M. Poinssinet de Sivry.

Ovide est, Monsieur, un poète d'un mérite si reconnu, & sa lecture a des charmes si touchans,

que dans tous les siècles qui l'ont suivi, on s'est attaché à découvrir les causes de la disgrâce qu'il éprouva de la part d'Auguste. Mais, dans cette recherche, il semble que les meilleurs esprits se soient donné le mot pour s'écarter de la question, & pour s'abuser sur le motif de l'exil de ce grand homme. Je pense avoir fait à cet égard une découverte que quelques amateurs vous sauront gré peut-être d'avoir publiée. Il me semble que dans l'examen du fait historique que nous discutons, on a trop négligé de considérer l'état civil d'Ovide, & qu'on a eu tort de le considérer uniquement comme poète. Cet homme, à jamais célèbre par la beauté de son génie, étoit encore d'une naissance très-distinguée. Il représente souvent à Auguste que, du côté de l'extraction & de l'ancienneté prodigieuse de sa race, il ne le cède dans Rome à aucun autre Chevalier Romain, sa noblesse se perdant pour ainsi dire dans l'origine même des fastes de l'Aulonie.

Si quid id est, usque à proavis vetus ordinis hæres;
Non modò fortunæ munere factus eques.

Si genus excutias, equites ab origine primâ,
Usque per innumeros inveniémur avos.

En qualité de Chevalier Romain, il étoit parvenu à plusieurs places importantes de judicature; en un mot il avoit été l'un des premiers magistrats de Rome, & y avoit administré la justice tant au civil qu'au criminel. Il articule même dans ses tristes qu'il avoit été *Decemvir*, c'est à-dire l'un des lieutenans-criminels de Rome: il observe qu'Auguste lui-même a plus d'une fois

rendu justice à son intégrité dans la gestion de ces places ; que le sort des accusés a souvent dépendu de son jugement , & que dans toutes les affaires civiles sur lesquelles il a prononcé , il a marqué une impartialité si exacte que la partie condamnée n'avoit pu s'empêcher de reconnoître l'équité de ses arrêts. C'est sans doute par allusion à ces postes importans , remplis autrefois par lui dans la capitale du monde , qu'il recommande à un de ses amis , au troisième livre des Tristes , de ne point sortir de la médiocrité & de fuir les grands titres. Si j'avois suivi ces maximes , ajoute-t-il , peut-être serois-je encore dans ma patrie.

*Uñbus edocto si quicquam credis amico ,
Vive tibi ; & longè nomina magna fuge.*

*His ego si monitis monitus prius ipse fuisset ,
In quâ debebam forsitan urbe forem.*

J'entre dans tous ces détails , Monsieur , persuadé qu'ils ne sont point à négliger , & qu'ils doivent nous conduire à la connoissance du fait que tant de sçavans ont travaillé à éclaircir. Je le répète : c'est dans le poste de magistrature , exercé par Ovide , qu'il faut chercher la source de sa disgrâce. En tournant de ce côté nos recherches , nous verrons tous les nuages se dissiper , & nos conjectures se changer bientôt en certitude. En effet , comment supposer un instant qu'Ovide ait été exilé , comme quelques-uns l'ont prétendu , pour avoir surpris Auguste dans un inceste ? Ce poëte , dans ses Tristes & ses Pontiques , parle si souvent à ce Prince de l'événement quelconque

qui a donné lieu à sa disgrâce, qu'il est impossible de présumer qu'il s'agit-là d'une turpitude personnelle à l'Empereur. C'eût été le moyen infail-
 lible d'aigrir l'esprit de son juge ; ou, pour mieux dire, c'eût été aggraver la première faute & la changer en une injure réelle. Aussi d'anciens Critiques n'ont-ils pas balancé à rejeter cette cause, comme absurde & inadmissible. Si au contraire on suppose qu'Ovide étant *Decemvir*, c'est-à-dire l'un des lieutenans-criminels de Rome, a eu l'imprudence d'informer de quelque crime énorme commis par le jeune Marcus Agrippa, & que ce fut en conséquence de ce forfait ébruité qu'Auguste prit le parti de releguer ce Prince dans une île, & de le déclarer déchu de son droit à l'empire & à la succession, comme atteint & convaincu de cruautés atroces, ainsi que le témoigne l'histoire ; on ne sera plus étonné de voir si souvent Ovide représenter à Auguste qu'il n'a péché que par imprudence, & pour avoir pris connoissance d'un fait qu'il auroit dû ignorer. Rapportons ici ce que le poète écrit de plus décisif à ce sujet ; & admirons combien, sous ce nouveau point de vue, tout ce qu'il disoit auparavant d'obscur & d'énigmatique, devient clair & palpable. Je pourrois citer un grand nombre de vers ; mais il me semble que ces deux-ci suffiront :

Cur aliquid vidi ? cur noxia lumina feci ?

Cur imprudenti cognita causa mihi est ?

C'est - à - dire, *Pourquoi ai-je eu des yeux ? Pourquoi les ai-je rendus coupables ? Pourquoi, imprudent que j'ai été, ai-je pris connoissance d'une certaine affaire ?* Au reste, je lis ici *caussa* & non pas *culpa*, comme on lit ordinairement ?

sur quoi il est à observer que la leçon *caussa* est celle qui s'offre dans les plus anciennes éditions d'Ovide, & que cette leçon a été connue & suivie par l'auteur d'une vie latine de ce poète, imprimée à Genève en 1619, par Pierre de la Rovierre, à la tête des Métamorphoses. Mais, au surplus, quand on s'obstineroit à conserver la leçon *culpa*, qui est la plus générale, il est évident que ce mot peut également se prendre dans le sens de procès, d'affaire criminelle, d'accusation, &, pour me servir d'un terme de barreau, d'*inculpation*. Ainsi, de toute façon, il résulte de cette recherche qu'Ovide a déplu à Auguste pour avoir pris connoissance d'une certaine affaire criminelle en qualité de magistrat. Il est, dis-je, probable qu'Ovide fit informer de quelque grand délit, dont il ne connoissoit pas l'auteur, & que cette information juridique ayant donné lieu à la découverte du coupable, il se trouva que le criminel n'étoit autre que le Prince Agrippa, propre petit-fils & successeur désigné d'Auguste; & que l'Empereur ne put pardonner à Ovide cette faute involontaire, le regardant comme la cause (innocente, à la vérité) de l'opprobre de sa maison. Il me reste à rapporter quatre vers d'Ovide, par lesquels il nous apprend qu'il a été juge civil & criminel, circonstance de sa vie à laquelle, jusqu'ici, on n'a point assez fait d'attention.

Nec malè commissâ est nobis fortuna reorûm;

Usque decem deciis inspicienda viris:

Res quoque privatas statui, sine crimine iudex;

De que meâ facta est pars quoque victa fide.

OVID. *Trist.* l. 2.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A R T S.

G R A V U R E S.

I.

Principes du Dessin dans le genre du paysage. A Paris, chez Demarteau, graveur du Roi, rue de la Poltererie, à la Cloche.

IL ne paroît encore que les deux premiers cahiers de ces principes gravés dans la manière du dessin au crayon rouge, d'après les dessins de M. le Prince, peintre du Roi. Des notes placées au bas de chaque planche éclairent l'élève & le dirigent dans ses études.

I I.

Ve. nouveau Choix de Pièces françoises & italiennes, petits Airs, Menuets, &c. avec des doubles & variations, accommodés pour deux violoncelles, bassons, basses de viole, &c. par M. Taillart l'aîné; le tout recueilli & mis en ordre par M. * * *. Prix, 6 livres. A Paris,

A V R I L. 1773. 187

chez M. Taillart, rue de la Monnoie, la première porte cochère à gauche en descendant du Pont-neuf, maison de M. Fabre; & aux Adresses ordinaires de Musique.

Les quatre premiers Recueils que M. Taillart l'aîné a déjà publiés pour le violoncelle faisoient desirer celui-ci qui contient la suite des airs applaudis sur le théâtre & dans les concerts. M. Taillart a donné la préférence à ceux de ces airs, qui par leur caractère particulier, font le meilleur effet sur la basse. Des doubles & variations insérés dans ce recueil le rendront encore plus intéressant pour les virtuoses & les amateurs du violoncelle.

L I I.

Trois planches relatives à la Chymie;

La première contenant des tables complètes & exactes des affinités; entr'autres, des affinités de l'*acidum pingue*, avec différentes substances; des dissolutions des différens corps; la deuxième des caractères chymiques, & des divisions & subdivisions des poids; la troisième les figures des divers fourneaux. Ces trois planches sont grand *in-fol.* papier de Hollande,

188 MERCURE DE FRANCE.

accompagnées de notes instructives. La gravure en est très-soignée, & peut faire ornement. Elles se vendent 3 liv. pièce, rue Tirechappe, chez M. Vaugny, maison de la Pension, au deuxième étage.

I V.

La Mere Brigide, la petite Javotte.

Deux gravures d'après les dessins de M. Wille, fils; elles représentent, l'une la tête d'une vieille, l'autre celle d'une jeune fille. Ces estampes ont environ sept pouces de hauteur, & six de largeur. Elles sont gravées avec beaucoup de talent par M. Muller; prix 24 sols, chez M. Wille, Graveur du Roi, quai des Augustins.

V.

Le Marchand d'Orvietan, d'après le tableau de K. du Jardin, qui est dans le Cabinet de M. Blondel de Gagny, & deux *Payfages* d'après *Ruisdaal*: le tableau d'un de ces *payfages* est chez M. le Comte de Beaudouin; ils sont gravés avec esprit & dans le caractère des Maîtres par M. de B. qui s'est déjà distingué par plusieurs morceaux connus. A Paris, chez Joullain, Marchand de Tableaux & d'Estampes,

A V R I L. 1773. 189

quai de la Mégisserie. On trouve aussi chez lui deux autres Paysages composés & gravés par le même, avec autant d'esprit que les précédens.

M U S I Q U E.

I.

Méthode raisonnée pour apprendre aisément à jouer de la flûte traversière, avec les principes de Musique, des Ariettes & autres jolis airs en duo.

OUVRAGE utile & curieux qui conduit en très peu de tems à la parfaite connoissance de la musique, & à jouer à livre ouvert les Sonates, Concerto & Symphonies, par M. Corrette, Chevalier de l'Ordre de Christ, nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée de la gamme du hautbois & de la clarinette; prix 6 livres, aux adresses ordinaires de Musique.

I I.

III Sinfonie a piu stromenti composta dal Sig^r Giuseppe Hayden, Maestro di Concerto & compositor di musica di S. E.

190. MERCURE DE FRANCE.

il Principe Esterhazy, Opéra XV; prix 7 liv. 4 s. Le parti d'obboe & corni da caccia sono *ad libitum*.

Sei divertimenti per due violini, alto & violoncello, composti da Luighi Boccherini, compositore & virtuoso di Camera di S. A. R. Don Luigi Infanti d'Is-
pagnia, opéra XI, libro quarto di quartetti, nuovamente stampati a spese di G. B. Venier; prix 9 liv. A Paris, chez Venier, éditeur de plusieurs ouvrages de musique, rue St Thomas du Louvre, vis-à-vis le château-d'eau; & aux adresses ordinaires de musique. A Lyon, aux adresses de musique.

I I I.

Six Symphonies, deux de Toeschy, deux de C. Stamitz, deux de Vannhal; prix 12 liv. Ces mêmes Symphonies se vendent séparément. Le prix de chacune est de 2 liv. 8 sols.

Recueil d'Ariettes choisies, tirées des Opéra-comiques, & arrangées pour deux violoncelles, par M. Julien l'aîné, premier violoncelle de la comédie de la Marine au port de Brest; prix, 3 liv. A Paris, chez Sieber, rue St Honoré, à l'hôtel d'Aligre.

A V R I E. 1773. 191

Six trio pour deux violons & une basse, composés par Hemberger; prix, 7 liv. 4 sols. Ces Trio, d'un genre nouveau & d'un chant agréable, & bien dialogué, plairont aux amateurs de la musique instrumentale. L'exécution en est facile & à la portée de tous ceux qui se sont un peu familiarisés avec le violon. On les trouve à Paris, à l'adresse ci-dessus; & chez l'auteur, à l'hôtel de Bourgogne, rue de Savoie.

I. V.

Quatre Symphonies pour huit instrumens, deux violons, deux hautbois, deux cors, alto & basse; la première avec tympanon, & deux clarinettes *ad libitum*, composées par Vamhal; prix, 9 livres. A Paris, au Bureau d'abonnement musical, cour de l'ancien Grand Cerf, rues St Denis, & des Deux-Portes St Sauveur, & aux adresses ordinaires. A Lyon, chez Castaud, place de la Comédie.

Premier Recueil d'Ariettes avec accompagnement de Clavecin ou de Piano-forte obligé & de violon; par M. Audifrey, organiste de l'Abbaye royale de St Victor de Marseille. Prix, 7 liv. 4 sols. Aux adresses ordinaires de musique.

ARCHITECTURE.

ON a donné un projet sur les moyens d'arrêter les progrès du feu, dans les Salles de Spectacles, lorsque le Public est assemblé; d'après ce projet, on vient de former un établissement à la Comédie Italienne, qui a réussi à la satisfaction du Ministre & des Magistrats qui se sont assemblés & assurés d'après l'expérience qu'on pouvoit donner du secours en moins d'une minute, dans toute l'étendue de la Salle sans que les différens mouvements du Public puissent jamais occasionner de retard.

M. Dumont, Professeur d'Architecture, vient de mettre au jour, deux Gravures; l'une représentant la perspective d'un théâtre, avec une coupe qui laisse appercevoir la pompe placée sur un réservoir, & l'application du projet général; l'autre représente une partie du plan de la Salle de la Comédie Italienne, sur laquelle passe le nouvel établissement avec le développement & les explications nécessaires pour l'intelligence de la machine & de sa mécanique. Ces deux planches
seront

seront jointes à la suite du parrallèle des plus belles Salles de Spectacles publics de l'Europe, du nombre de 50 feuilles & du prix de 21 liv. ce qui fera présentement 52 feuilles, du prix de 24 l. Ces deux nouvelles gravures, prises séparément, seront ensemble du prix de 4 l. 4 s. & une seule, prise à volonté, sera du prix de 2 liv. 8 s. Ces acquisitions pourront toujours se faire, chez l'Auteur, rue des Arcis, maison du Commissaire & chez Mrs Joulain, pere & fils, Quai de la Mégisserie, à la Ville de Rome.

VERS au bas du Portrait de M. de la Condamine.

Son ame fut active, & sa raison profonde,
 Qu'il se posta les mœurs autant que les écrits,
 Ses loisirs l'ont placé parmi les beaux-esprits,
 Et ses travaux au rang des bienfaiteurs du monde.

Par M. l'Abbé Porquet.

On ne peut qu'applaudir à ce tribut légitime
 payé au savant respectable, auteur du premier
 mémoire qu'on ait écrit en faveur de l'inoculation,
 célèbre par ses voyages philosophiques, &
 dont les délassemens mêmes annoncent autant
 d'esprit que de goût.

I. Vol.

I

*LETTRE de M. de Voltaire au Roi
de Prusse.*

A Ferney, le premier Février 1773.

SIRE,

Je vous ai remercié de votre porcelaine ; le Roi mon maître n'en a pas de plus belle ; .. mais je vous remercie bien plus de ce que vous m'ôtez , que je ne suis sensible à ce que vous me donnez. Vous me retranchez tout net neuf années dans votre dernière lettre ; jamais Contrôleur-général des finances n'a fait de si grands changemens. Votre Majesté a la bonté de me faire compliment sur mon âge de soixante-dix ans ; voilà comme on trompe toujours les Rois ; j'en ai soixante-dix-neuf , s'il vous plaît , & bientôt quatre-vingt ; ainsi je ne verrai point la destruction que je souhaitais si passionnément de ces vilains Turcs , qui enferment les femmes & qui ne cultivent point les beaux arts.

Vous ne voulez donc point remplacer Thiriot, votre historiographe des cafés ; il s'acquittait parfaitement de cette charge ; il savait par cœur le peu de bons vers & le grand nombre des mauvais qu'on faisait dans Paris : c'était un homme bien nécessaire à l'Etat.

Vous n'avez donc plus dans Paris

De courtier de littérature ;

Vous renoncez aux beaux esprits,

A tous les immortels écrits
 De l'Almanach & du Mercure.
 L'*in-folio* ni la brochure
 A vos yeux n'ont donc plus de prix.
 D'où vous vient tant d'indifférence ?
 Vous soupçonnez que le bon tems
 Est passé pour jamais en France.

: :
 Ah ! jugez mieux de nos talens,
 Et voyez quelle est notre aisance.
 Nous sommes & riches & grands ;
 Mais c'est en fait d'extravagance,
 J'ai même très-peu d'espérance
 Que M. l'Abbé S. *
 Malgré sa flatteuse éloquence,
 Nous tire jamais du borbier
 Où nous a plongés l'abondance
 De nos barbouilleurs de papier.
 Le goût s'enfuit, l'ennui nous gêne,

* L'Abbé S. . . . de C. . . . , homme qui
 s'est avisé de juger les siècles avec un ci-devant
 soi-disant Jésuite, & qui a ramassé un tas de ca-
 lomnies absurdes pour vendre son livre qu'il n'a
 point vendu. *Note de M. de Voltaire.*

196 MERCURE DE FRANCE.

On cherche des plaisirs nouveaux ;
Nous étalons pour Melpomène
Quatre ou cinq sortes de treteaux ,
Au lieu du théâtre d'Athènes.
On critique , on critiquera ,
On imprime , on imprimera
De beaux écrits sur la musique ,
Sur la science étonomique ,
Sur la finance & la tactique
Et sur les filles d'Opéra.
En province une Académie
Enseigne méthodiquement ,
Et calcule très-savamment
Les moyens d'avoir du génie.
Un auteur va mettre au grand jour
L'utile & la profonde histoire
Des singes qu'on montre à la Foire
Et de ceux qui vont à la Cour.
Peut-être un peu de ridicule
Se joint-il à tant d'agrémens ;
Mais je connois certaines gens
Qui vers les bords de la Vistule ,
Ne passent pas si bien leur tems.

A N E C D O T E S.

I.

ALFRÉD, Roi d'Angleterre, vivoit en 901. Il avoit beaucoup de goût pour l'étude, & partageoit ordinairement, pour y vaquer, le jour en trois parties égales; l'une pour son sommeil & la réparation de ses forces par les alimens & l'exercice; l'autre pour le travail du gouvernement, & la troisième pour l'étude & la piété. Afin de mesurer exactement ses heures, il faisoit usage de flambeaux d'un volume semblable qu'il allumoit les uns après les autres dans une lanterne, expédient ingénieux pour un siècle grossier, où la géométrie des cadrans & le mécanisme des montres & des horloges étoient entièrement inconnus. C'est ainsi, que par une distribution régulière de son tems, & malgré les fréquentes maladies dont il étoit attaqué, ce héros, qui livra en personne cinquante batailles ou combats, tant sur terre que sur mer, fut encore capable d'acquérir plus de connoissances & même de composer plus d'ouvrages

198 MERCURE DE FRANCE.

que les hommes les plus studieux & les plus maîtres de leur loisir & de leur application n'en ont pu faire dans les siècles les plus heureux.

I I.

Le Marquis de Villars, Ambassadeur de France à Madrid, s'étant mis à la tête du banc des Grands, dans une cérémonie, sur un petit tabouret destiné au Connétable de Castille, celui-ci arrivant peu de tems après, alla droit au Marquis de Villars, & lui dit que c'étoit sa place. *J'en conviens*, dit le Marquis, *mais montrez m'en une plus honorable, & je la prendrai.* Cela se termina, sans aigreur, par apporter un second tabouret pour le Connétable.

I I I.

Nous n'appercevons ordinairement dans les choses que ce que nous désirons y trouver : témoin le conte d'un Curé & d'une Dame. Ils avoient oui dire que la lune étoit habitée; ils le croyoient, & le télescope en main, tous deux tâchoient d'en reconnoître les habitans. *Si je ne me trompe*, dit d'abord la Dame, *j'apperçois deux ombres; elles s'inclinent l'une vers l'autre: je n'en doute point, ce sont deux*

A V R I L. 1773. 199
amans heureux. . . . « Eh ! si donc , Ma-
» dame , reprend le Curé , ces deux om-
» bres que vous voyez sont deux clochers
» d'une cathédrale. »

I V.

Un Ecolier ayant promis à un Maître de Rhétorique de lui payer une certaine somme quand il lui auroit appris l'art de persuader ; le Maître , impatient de ce qu'il tardoit à lui donner de l'argent, l'appela en justice , fondé sur ceci , *que s'il persuadoit aux juges qu'il ne lui devoit rien , il seroit obligé de le payer parce qu'il sauroit l'art de persuader , & que s'il ne le persuadoit pas , il perdrait sa cause.* Mais l'Ecolier gagna par la même raison , parce que , dit-il , « Si je persuade mes juges » je n'aurai rien à payer , puisque j'aurai » gagné mon procès ; & si je ne les per- » suade pas , je ne devrai rien à mon Maî- » tre , puisque je ne saurai pas l'art de » persuader. »

A V I S.

I.

PARTE Royale , faite par le sieur Arnould ,
Marchand Parfumeur du Roi , au coin des rues

I iv

200 MERCURE DE FRANCE.

Traversiere & du Hâfard, vis-à-vis la fontaine de Richelieu à Paris; il vend avec succès ladite Pâte Royale, si connue pour blanchir les mains; elle adoucit la peau au point d'en ôter les rougeurs & boutons; elle empêche & guérit les engelures.

Elle est d'une odeur très-agréable, ne se corrompt jamais: on peut, comme il arrive tous les jours, la transporter dans les pays les plus éloignés.

C'est de cette Pâte dont le Roi se sert que le sieur Arnould vend dans des pots de terre grise de Flandre enveloppés, ficelés & cachetés d'une empreinte au nom de l'Auteur.

Il y a des pots doubles de 8 liv. qui ne coûtent plus que 7 liv. lorsqu'on en rapporte un vuide, & des pots de 4 liv. qui ne coûtent plus que 3 liv. 10 sols.

Le sieur Arnould prévient qu'il y a quelques Particuliers qui cherchent à contrefaire ladite Pâte; mais qu'ils ne parviennent qu'à tromper les personnes qui s'en servent, attendu que la leur se corrompt très-promptement.

Il vend toutes sortes de poudres d'odeurs & de toutes les couleurs; toutes sortes de pommades & d'eaux de senteurs.

Il vend aussi la véritable eau de Jouvence très-agréable pour la peau, c'est-à-dire sur le visage & les autres parties où l'on jugera à propos de s'en servir. Elle a la qualité de détruire les boutons, rougeurs & cuiflons.

I I.

M. Maget, ancien Chirurgien-Major de la Marine, breveté du Roi, pour la guérison radi-

câle des hernies ou descentes, avertit ceux qui voudront avoir de nouvelles preuves de la bonté de sa méthode, de s'adresser à lui ; il leur indiquera des personnes qu'il a guéries depuis peu, avec le même succès que les précédentes ; elles donneront les éclaircissemens qu'on pourra desirer. M. Maget demeure à Paris rue de la Bourbe, Fauxbourg S. Jacques, maison de Madame Lauzeret ; il prie d'affranchir les lettres, sans quoi elles resteront à la poste.

I I I.

Le sieur Juvigny, Ingénieur du Roi en chef, a déjà annoncé plusieurs machines au public, & entr'autres, différens moulins économiques ; mais comme il s'apperçoit que la plupart des personnes craignent de se constituer en dépenses, il fait part aujourd'hui de deux nouveaux moulins aussi de son invention ; sçavoir, un moulin, servi par deux bœufs, qui moud environ deux cens quarante livres de bled par heure ; ce moulin est très solide dans toutes les parties, il blute & crible en même tems : le deuxième est un moulin qui va sans eau, sans vent, sans homme & sans aucun secours d'animaux, il moud nuit & jour, & deux hommes suffisent pour servir quatre moulins de cette espèce ; ces moulins n'occupent pas moitié de terrain que les précédens, & les deux hommes payés, le reste est bénéfice net : ces quatre moulins ensemble moudent 240 livres de bled par heure ; on peut n'en faire construire qu'un ou deux, qui produisent à proportion.

Il a aussi inventé un nouveau battoir à bled à douze fléaux qui crible en même tems : un seul homme le fait mouvoir sans s'efforcer ; il est su-

périeur à ceux qui ont été annoncés ci-devant.

Il a aussi rectifié ses curemoles; l'épreuve en ayant été faite sur la rivière de Seine, le plus petit curemole enlève à chaque curage quatre pieds de terre cube par curage, moyennant deux hommes; le second enlève huit pieds de terre cube par curage, moyennant quatre hommes; & le troisième double ce dernier moyennant six hommes; ces mécaniques sont uniques dans leur genre. L'Auteur ne ralentira point son application pour le bien & l'avantage du public; il demeure toujours rue de la Tixéranderie, chez un Dégraisseur, vis à-vis un Chapelier.

Il prie d'affranchir les lettres qu'on lui écrira.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Copenhague, le 12 Février 1772.

L Le Ministre de Russie a notifié ici la majorité du Grand-Duc de Russie comme Prince de l'Empire. Il a annoncé en même-tems que l'Impératrice avoit remis à ce Prince le gouvernement des Etats qu'il possède en Allemagne.

La Compagnie Danoise des Indes vient d'accorder une gratification de huit mille rixdalles, au sieur Saly, chevalier de St Michel & sculpteur François, pour récompenser son zèle & ses talens. Ce célèbre artiste a exécuté la statue équestre du feu Roi de Danemarck Frédéric V, que cette Compagnie a consacrée à la mémoire de ce Prince.

L'armement de la grande flotte, dont on a déjà

parlé, n'aura pas lieu quant à présent. Les quatre vaisseaux, qui ont d'abord reçu les ordres, doivent seuls appareiller incessamment. On ne sait point encore quelle est leur destination.

De Constantinople, le 20 Janvier 1773.

On avoit annoncé le retour des Plénipotentiaires Ottomans ; mais quoiqu'on soit assuré que les négociations n'ont point encore produit l'effet qu'on en attendoit, les conférences continuent toujours. On dit que les Ministres respectifs sont d'accord sur les accessoires, & qu'ils ne peuvent s'accorder sur le fond principal. Les Russes persistent à demander l'indépendance absolue de la Crimée, les Ports de Kerché, (*Panticapée*) & de Jeni-Calé, sur le Détroit de Zabache (*Hosphore Cimmérien*) & un dédommagement pour les frais de la guerre ; mais les Turcs refusent constamment ces articles, sur-tout les deux premiers.

Des Frontières de la Pologne, le 4 Février.

1773.

Le Roi de Prusse a fait adresser aux Prédicateurs Dissidens des villages du ressort de la ville de Thorn qui sont actuellement en sa puissance, deux édits. Le premier contient une formule de Prières dont ils doivent se servir en priant pour le Roi & la Famille Royale : par le second, il leur enjoint de dénoncer à la Chancellerie tous les enfans qui seront reçus dans leurs Eglises, sans s'arrêter aux usages de la Pologne & de l'Eglise Romaine. Ils ont envoyé ces édits au Magistrat de Thorn qui a demandé à la Chambre de Marienwerder de surseoir à leur exécution, jus-

I vj

qu'à ce qu'il eût réponse à la lettre qu'il a écrite sur ce sujet à la Cour de Berlin.

L'ouverture du *Senatus Consilium* se fit le 8 de ce mois, jour fixé pour cette assemblée. Les conférences se tinrent à huit clois, *semotis arbitris*. Il s'en faut bien qu'il s'y soit trouvé le nombre de Sénateurs ordinaire. Il y en avoit environ trente. Un Magnat Ecclesiastique, qui avoit droit d'y siéger autrefois, voulut y prendre séance; mais le Ministre de la Puissance de qui il dépend actuellement, lui défendit d'y entrer. Un autre Sénateur Séculier, à qui le même ordre fut signifié, demanda au Ministre une défense par écrit, afin qu'il pût se justifier auprès de la Nation, de n'avoir point rempli son devoir dans cette occasion importante. Dans la première séance, on fit lecture des réponses que les Puissances respectives de l'Europe ont faites à Sa Majesté, sur l'état actuel de la Pologne.

Dans le dernier *Senatus Consilium*, le Castellan d'Embinski assista aux séances des 8, 9 & 10; mais ce dernier jour, il reçut un billet du Ministre de la Cour de Vienne, qui lui signifioit que sa châtellenie se trouvant dans les possessions de sa Souveraine, sa présence n'étoit pas nécessaire dans cette assemblée. Le Comte Krasinski, évêque de Kaminiac, ne comparut qu'à quelques séances, parce qu'une partie de son diocèse étant démembrée de la Pologne, il étoit devenu sujet de l'Autriche.

On dit que toutes les places situées sur la Vistule vont être fortifiées, & que le Général Tottleben n'attend que l'arrivée du général Romanus, qui doit le relever à Grodno, pour aller le joindre,

A V R I L. 1773. 265

avec son corps d'observation, à l'armée qui se trouve en Finlande.

Le Comte de Pergen publia, le 28 du mois dernier, au nom de l'Impératrice-Reine une Déclaration par laquelle Sa Majesté Impériale & Royale réunit à ses Domaines les terres appartenant aux charges de Palatins & autres Grands Officiers, ainsi que les biens de la Couronne. Elle laisse la moitié de l'usufruit de ces derniers aux possesseurs actuels, pendant leur vie seulement, & à certaines conditions. On a expédié les lettres circulaires pour les Diétines qui se tiendront le 22 du mois prochain. Les troupes Russes & Autrichiennes font tous les jours des mouvemens & s'avancent de plus en plus dans le centre du royaume.

De Vienne, le 10 Février 1773.

Les Ingénieurs que cette Cour avoit envoyés en Pologne, pour lever le plan de ses nouvelles possessions, sont revenus ici depuis quelques jours. D'après le résultat de leurs opérations, l'étendue des pays cédés à la Maison d'Autriche par le Traité de partage, est de quatorze cens mille quar-rés d'Allemagne.

Les Ingénieurs revenus de Pologne ont fait sentir, par leur rapport, combien l'acquisition de Cracovie & de Kaminiec seroit essentielle à la sûreté & à la défense des nouvelles possessions de la Maison d'Autriche. On est persuadé que cette Cour exigera que ces deux places soient comprises dans son partage. On prétend que les troupes viennent de s'emparer de la première, & on conjecture que la seconde ne tardera pas à éprouver le même sort.

206 MERCURE DE FRANCE.

On espère ici que la tenue de la Diète prochaine achevera de consolider les arrangemens pris par les trois Cours co-partageantes , & l'on s'occupe actuellement des moyens propres à faire valoir entièrement les domaines que la Maison d'Autriche vient d'acquérir. On présenta, cette semaine, au Conseil d'Etat , plusieurs mémoires & plusieurs projets à cette occasion. Il paroît que l'administration des Salines de Wielicza est le premier objet auquel on va s'attacher. On est persuadé que les Rois de Pologne, dont ces mines formoient le principal revenu, n'en tiroient pas le quart de ce qu'elles peuvent rapporter, & que, sans augmenter sensiblement le prix du sel, il sera facile de rendre cette possession une des plus lucratives de la Monarchie Autrichienne.

Le voyage de l'Empereur en Pologne est actuellement décidé, & doit avoir lieu au commencement du mois prochain. Le Maréchal de Lacy, le Général Pelegrini, le Comte de Nostitz, le Comte Dietrichstein, Grand Ecuyer, & deux autres Chambellans composeront la suite de Sa Majesté Impériale qui se rendra en Transilvanie, après avoir parcouru la Pologne Autrichienne, & reviendra ici par le Bannat de Temeswar.

De Ratisbonne, le 10 Février 1773.

On apprend de Wetzlar que les troubles qui interrompoient la Visitation de la Chambre Impériale, depuis le mois de Mai dernier, sont enfin apaisés, & que les Subdélégués ont repris leurs séances le premier de ce mois.

De Livourne , le 5 Février 1773.

L'Académie de Mantoue a proposé , pour le prix de philosophie de cette année , un sujet bien intéressant : elle demande d'*assigner la cause des crimes , d'indiquer les moyens de les détruire , s'il est possible , ou d'en prévenir les effets , afin de rendre les supplices plus rares , sans que la sûreté publique en souffre.*

De Cadix , le 6 Février 1773.

Des lettres de Salé & de Mogador annoncent que la paix a été conclue avec les Etats Généraux , aux mêmes conditions qu'auparavant , & qu'il ne paroît pas qu'on en ait imposé de nouvelles.

De la Haye , le 12 Mars 1773.

Le sieur Rossignol , Consul général des Provinces Unies dans les Etats de l'Empereur de Maroc , a écrit à Leurs Hautes Puissances que ce Prince a renouvelé la paix avec la Hollande , suivant l'ancien Traité. Cette heureuse nouvelle va rendre au commerce la confiance & la liberté dont il avoit besoin. Il n'y a plus de différends entre les Puissances Barbaresques & les principales Nations du Nord de l'Europe. Leurs navigateurs pourroient tirer librement du Pays de Maroc les vivres qu'ils n'obtiendroient point ailleurs ni si facilement ni au même prix. Depuis les bestiaux jusqu'aux légumes , tout leur est fourni par les provinces fertiles de cet Empire qui gagneroit plus à vendre aux Chrétiens ses denrées , qu'à faire des courses contr'eux.

On est ici attentif au sort de la Pologne comme chez toutes les autres Nations , & on recherche

208 MERCURE DE FRANCE.

avec avidité les nouvelles de ce pays ; on a été instruit du succès du *Senatus Consultum* & de l'époque de la Diète , fixée au 19 Avril. On ignoroit quel pouvoit être le nombre des prisonniers Polonois en Russie , & l'on vient d'apprendre que la liberté a été rendue à cinq mille. Peut-être sera-t-on longtems à retrouver ceux qui se seront enfoncés dans les déserts de cet Empire. Lorsque l'Impératrice régnante ordonna le retour des différentes personnes exilées sous les régnes précédens , on en rechercha envain plusieurs dont la trace étoit perdue & dont le sort resta ignoré. On prétend qu'il n'y a pas sur la terre de prisons plus propres à receler des malheureux que la libre étendue des solitudes de la Sibérie.

De Londres , le 20 Février 1773.

On se rappelle que le Gouvernement envoya , l'année dernière , deux bâtimens pour tenter de nouvelles découvertes vers le pôle du Sud. Il en fait équiper actuellement deux autres destinés pour celui du Nord. Ceux qui s'intéressent aux progrès de la navigation , fondent de grandes espérances sur le résultat de cette double entreprise.

Les nouvelles de Saint Vincent portent que les opérations contre les Caraïbes de cette Ile sont très-lentes ; qu'il est aussi dangereux que difficile de pénétrer dans leur pays , à cause de l'épaisseur des bois ; qu'on se dispose cependant à tenter quelque action décisive , parce que les maladies commencent à tourmenter nos troupes.

Le Ministère a résolu de profiter de la saison tempérée pour envoyer sur la Mer du Nord deux vaisseaux , avec ordre de s'approcher du pôle ar-

tique le plus qu'ils pourront, & de se frayer un passage par le Nord Ouest. Cette expédition, que la Société royale sollicite depuis longtems, sera confiée au capitaine Phipps.

N O M I N A T I O N S.

Le Roi a disposé de la charge de Clerc ordinaire de sa Chapelle & Oratoire, vacante par la mort de l'Abbé le Gris, en faveur de l'Abbé Raffenau de Lisle, l'un de ses Chapelains, & Sa Majesté a accordé la charge de Clerc de Chapelle de quartier, vacante par la promotion de l'Abbé Cledat des Mazeaux à celle de Chapelain, à l'Abbé Duhautoire, Chanoine de Provins.

Le Roi vient d'accorder le Régiment de Dragons, vacant par la démission du Prince de Beauremont, au Prince de Lambesc, Grand-Ecuyer de France, Capitaine dans le Régiment de Mestre de Camp général de la Cavalerie, qui a eu l'honneur de faire, à cette occasion, ses remerciemens à Sa Majesté.

P R É S E N T A T I O N S.

Le Comte d'Essoffy de Czerneck, Brigadier des Armées du Roi, a eu l'honneur d'être présenté, ces jours derniers, au Roi & à la Famille Royale, par le Marechal Duc de Richelieu, premier Gentilhomme de la Chambre de Sa Majesté.

La Marquise de Roquefeuil eut l'honneur d'être présentée au Roi & à la Famille Royale, le 28 Février, par la Comtesse de Noailles.

Le Marquis de Noailles, Ambassadeur du Roi

auprès des Etats-Généraux des Provinces-Unies, premier Gentilhomme de la Chambre de Monseigneur le Comte de Provence, en exercice, arriva à Versailles le 6 Mars. Il eut l'honneur d'être présenté le même jour à Sa Majesté, par le Duc d'Aiguillon, Ministre & Secrétaire d'Etat au département des affaires Etrangères; il eut l'honneur d'être présenté ensuite à la Famille Royale.

Le 7 Mars, la Marquise de la Tour-du-Pin-Montauban, a eu l'honneur d'être présentée au Roi, ainsi qu'à la Famille Royale, par la Marquise de la Tour-du-Pin.

La Vicomtesse de Faudoas, & la Vicomtesse de Coetlosquet, ont eu l'honneur d'être présentées à Sa Majesté, ainsi qu'à la Famille Royale, la première par la Comtesse de Rochechouart, & la seconde par la Comtesse de Polignac,

M A R I A G E S.

Le Roi & la Famille Royale signèrent le contrat de mariage du sieur de Bonafau de Presque, Chevalier de l'Ordre royal & militaire de Saint Louis, Lieutenant-Colonel de Cavalerie, Ecuyer ordinaire de Sa Majesté, attaché à Madame Sophie, avec Demoiselle de Bayle.

Le 16 Mars, le Roi a déclaré que le mariage de Monseigneur le Comte d'Artois étoit arrêté avec la Princesse Marie-Thérèse, seconde Fille du Roi de Sardaigne.

N A I S S A N C E S.

Le 4 Février, la femme d'un Garçon Charpen-

tier de Copenhague accoucha de trois garçons qui paroissent jouir d'une bonne santé, ainsi que leur mère.

La Marquise de la Jamaïque est accouchée d'un garçon, le 24 Février.

La femme du nommé Pelletier, de Nancy, y est accouchée, le 27 Février, de trois filles qui ont reçu le baptême & qui ont vécu trois jours.

M O R T S.

Charles Emmanuel III, Roi de Sardaigne, est mort à Turin, après une longue maladie, la nuit du 19 au 20 Février, dans la soixante-douzième année de son âge, étant né le 27 Avril 1701.

Jacque-Claude-Augustin de la Cour, Marquis de Balleroy, Lieutenant-Général des Armées du Roi, est mort dans son Château de Balleroy, en Basse-Normandie, le 21 Février, dans la quatre-vingtième année de son âge.

Jean Chaix dit Besson, de la Ville de Gap, y est mort le 14 Février à l'âge de 104 ans.

Louis-Antoine-Hipolite Vidard, Chevalier de Saint-Clair, Vicomte de Vauciennes, Mestre de Camp de Cavalerie, ancien Exempt des Gardes du Corps du Roi, est mort à Epernay, en Champagne, le 12 Février, dans la soixante-quinzième année de son âge.

Claude-Charles-Urbain de Vion de Gaillon, ancien Exempt des Gardes du Corps du Roi, Mestre-de-Camp de Cavalerie, est mort à Meu-

212 MERCURE DE FRANCE.

lan, le 24 Février, dans la quatre-vingtième année de son âge.

Le sieur Jacques Forthon est mort à Saint-George, dans la Grenade, vers la fin du mois d'Octobre 1772, âgé de cent-vingt-sept ans. Il étoit né à Bordeaux en 1645, se maria en 1694, à Saint Christophe, passa à la Martinique, où il demeura pendant trente ans, & se retira enfin à Saint-George. Il perdit l'usage de la vue en 1762, mais cet accident ne l'empêcha pas de jouir d'une très-bonne santé jusqu'aux derniers jours de la vie.

La dame Cadenhead, est morte à Aberdeen, en Ecosse, à l'âge de cent trois ans.

Marie-Jule de Gauville, Abbé de l'abbaye de Saint Symphorien, Diocèse de Beauvais, Vicaire Général du Diocèse d'Evreux, est mort dans cette dernière Ville, le 27 Février.

Marie Gillot, épouse de Pierre-Jule de Coignet, Marquis de Courson, est morte à Cosne, le 1 Mars, dans la quatrevingtième année de son âge.

Pierre-Joseph de la Pimpie, Chevalier de Salignac, Secrétaire intime du Cabinet & des Commandemens du Roi de Pologne Duc de Lorraine & de Bar, des Académies des Arcades, de la Rochelle, de Berlin, de Besançon & de Lyon, associé-correspondant de l'Académie royale de Inscriptions & Belles-Lettres, Bibliothécaire & Secrétaire perpétuel de la Société royale des sciences & Belles-Lettres de Nancy, est mort dans cette dernière Ville, le 28 Février, dans la quatre-vingt-neuvième année de son âge. Il est con-

A V R I L. 1773. 21

nu dans la république des Lettres par plusieurs ouvrages estimés.

Louis-Charles de Sainte-Marthe , ancien Capitaine de Cavalerie , Chevalier de l'Ordre royal & Militaire de Saint Louis , est mort à Poitiers le 1 Mars.

N. de Gains , Chevalier de Linars , Maréchal des Camps & Armées du Roi , est mort , le 4 Mars , au Château d'Enval , Paroisse de Chamberet , Diocèse de Tulles , dans la soixante-unième année de son âge.

Antoine Camboulas , Curé de la Paroisse de Barbarogne , dans le Diocèse de Castres , est mort le 11 Mars , à l'âge de cent-quatorze ans.

LOTERIES.

Le cent quarante-sixième tirage de la Loterie de l'hôtel-de-ville s'est fait , le 26 Février , en la manière accoutumée. Le lot de cinquante mille livres est échu au N°. 70489. Celui de vingt mille livres au N°. 63289 , & les deux de dix milles aux numéros 72189 & 75486..

Le tirage de la loterie de l'Ecole royale militaire s'est fait le 5 Mars. Les numéros sortis de la roue de fortune , sont 70 , 2 , 22 , 52 , 3. Le prochain tirage se fera le 5 Avril.

T A B L E.

P IECES FUGITIVES en vers & en prose, page 5	
Anacréon, poëme,	<i>ibid.</i>
Compliment de bonne année, &c.	10
Madrigaux,	11
L'Enfant & la Branche de Rosier, Fable,	13
Cythéride, conte,	15
Epître sur l'injustice qu'on a de refuser aux grands Hommes vivans les éloges qu'on leur prodigue lorsqu'ils sont morts,	42
A Madame Laruelle,	45
Vers posthumes de Piron contre un Détracteur de l'Académie * * *, &c.	46
Epitaphe du Genre-Humain,	<i>ibid.</i>
L'Homme & la Couleuvre, <i>fable</i> ,	48
A Mlle D * * *, qui s'étoit amusée dans un jardin à lancer des flèches à une statue de L'Amour,	49
Description des hautes Alpes de la Suisse au commencement de Juin,	51
Vers sous le portrait de Madame D. . .	60
Madrigal,	61
Odes aux Muses,	<i>ibid.</i>
Explication des Enigmes & Logogryphes,	63
ENIGMES,	<i>ibid.</i>
LOGOGRYPHES,	65
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	69
Révolutions d'Italie, traduites de l'italien de M. Denina, par M. l'Abbé Jardin,	69
Le Palais de la Frivolité, par M. Compan,	77
La Pariféide, ou Pâris dans les Gaules, &c.	83

A V R I L. 1773. 215

La Nature considérée sous ses différens aspects,	85
Le Temple de Cnide, mis en vers par M. Co- lardeau,	100
Les quatre parties du Jour, poëme en vers libre par M. l'Abbé Aleaume,	116
Elégie sur la mort de M. Piron, par M. Im- bert,	124
Opuscules mathématiques, par M. d'Alem- bert, de l'Académie Royale des Sciences, &c.	127
Journal des Causes célèbres,	133
Le Spectateur François,	136
Dictionnaire pour l'intelligence des Auteurs classiques, Grecs & latins, tant sacrés que profanes, par M. Sabathier,	145
Dictionnaire minéralogique & hydrologique de la France,	148
Les vrais principes de la lecture de l'Ortho- graphe & de la Prononciation françoise de M. Viard, revue & augmentée par M. Luneau de Boisjermain,	150
La Centenaire de Molière,	<i>ibid.</i>
L'Assemblée, comédie en un acte & en vers avec l'Apothéose de Molière, par M. l'Ab- bé de Scholne,	153
Toni & Clairette, par M. de la Dixmerie, &c.	155
Manière sûre & facile de traiter les Mala- dies vénériennes, par J. J. Gardanne, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris,	156
Astronomie nautique lunaire, par M. le Mon- nier, de l'Académie Royale des Sciences,	157
Théorie & pratique des longitudes en mer,	<i>ibid.</i>
Poësie del Signor Abbati Metastasio, &c.	159

216 MERCURE DE FRANCE:

Lettre de M. Thomas, de l'Académie fran- çoise, à M. Poultier d'Elmorte	160
ACADÉMIE de Dijon,	161
— De Chirurgie,	163
SPECTACLES, Concert spirituel,	169
Opéra,	172
Comédie-françoise,	174
Comédie italienne,	178
Lettre à M. Lacombe, auteur du Mercure de France, sur la vraie cause de l'exil d'O- vide,	181
ARTS, Gravures,	186
Musique,	189
Architecture,	192
Vers au bas du portrait de M. de la Conda- mine,	193
Lettre de M. de Voltaire au Roi de Prusse,	194
Anecdotes,	197
AVIS,	199
Nouvelles politiques,	202
Nominations, Présentations,	209
Mariages, Naissances,	210
Morts,	211
Loteries,	213

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Chancelier, le
premier volume du Mercure du mois d'Avril 1773.
& je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en
empêcher l'impression.

A Paris, le 28 Mars 1773.

LOUVEL.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe.

MERCURE DE FRANCE, DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES:

AVRIL, 1773.

SECOND VOLUME.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, Rue
Christine, près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LACOMBE libraire , à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser , francs de port, les paquets & lettres , ainsi que les livres , les estampes , les pièces de vers ou de prose , la musique , les annonces , avis , observations , anecdotes , événemens singuliers , remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques , & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public , & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres , estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent , ils sont invités à concourir à sa perfection ; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire ; on les nommera quand ils voudront bien le permettre , & leurs travaux , utiles au Journal , deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv. que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste , ou autrement , au Sieur LACOMBE, libraire , à Paris , rue Christine.

*On trouve aussi chez le même Libraire
les Journaux suivans.*

JOURNAL DES SÇAVANS , in-4° ou in-12 , 14 vol. par an à Paris.	16 liv.
Franc de port en Province ,	20 l. 4 s.
L'AVANTCOUREUR , feuille qui paroît le Lundi de chaque semaine. L'abonnement , soit à Pa- ris , soit pour la Province , port franc par la poste , est de	12 liv.
JOURNAL ECCLÉSIASTIQUE par M. l'Abbé Di- nouart ; de 14 vol. par an , à Paris ,	9 liv. 16 s.
En Province , port franc par la poste ,	14 liv.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE ; poit franc par la poste ; à PARIS , chez Lacombe , libraire ,	18 liv.
L'OBSERVATEUR FRANÇOIS A LONDRES , 24 vol. par an , à Paris ,	30 liv.
En Province , franc de port par la poste ,	36 liv.
JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE , 24 vol.	33 liv. 12 s.
JOURNAL politique de Bouillon & supplé- ment ,	18 liv.
EPHÉMÉRIDES DU CITOYEN , 12 vol. par an , port franc , à Paris ,	48 liv.
En Province ,	24 liv.
LE SPECTATEUR FRANÇOIS , 15 cahiers par an , à Paris ,	9 liv.
En Province ,	12 liv.
LA NATURE CONSIDÉRÉE , vingt - cinq cahiers par an ,	14 liv.
En Province ,	18 liv.
LA MUSE LYRIQUE ITALIENNE avec des paroles françoises , basse chiffrée & accompagnement , 12 cahiers par an , à Paris ,	18 liv.
En province ,	24 liv.

A ij

Nouveautés chez le même Libraire.

<i>ANNALES de la Bienfaisance</i> , 3 vol. in-8°. br.	6 l.
<i>Lettres du Roi de Prusse</i> , in-18. br.	1 l. 16 f.
<i>Eloge de Racine avec des notes</i> , par M. de la Harpe, in-8°. br.	1 l. 10 f.
<i>Réponse d'Horace en vers</i> ,	12 f.
<i>Fables orientales</i> , par M. Bret, 3 vol. in- 8°. brochés,	3 liv.
<i>La Henriade de M. de Voltaire, en vers la- tins & françois</i> , 1772, in-8°. br.	2 l. 10 f.
<i>Traité du Rakitis, ou l'art de redresser les enfants contrefaits</i> , in-8°. br. avec fig.	4 l.
<i>Lettres d'Elle & de Lui</i> , in-8°. b.	1 l. 4 f.
<i>Le Phasma ou l'Apparition</i> , histoire grec- que, in-8°. br.	1 l. 10 f.
<i>Les Muses Grecques</i> , in-8°. br.	1 l. 16 f.
<i>Les Nuits Parisiennes</i> , 2 parties in-8°. nouv. édition, broch.	3 liv.
<i>Les Odes pythiques de Pindare</i> , in-8°. broché,	5 liv.
<i>Le Philosophe sérieux, hist. comique</i> , br.	1 l. 4 f.
<i>Du Luxe</i> , broché,	12 f.
<i>Traité sur l'Equitation</i> , in-8°. br.	1 l. 10 f.
<i>Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c.</i> in-fol. avec planches, rel. en carton,	24 l.
<i>Mémoires sur les objets les plus importants de l'Architecture</i> , in-4°. avec figures, rel. en carton,	12 l.
<i>Les Caractères modernes</i> , 2 vol. br.	3 l.
<i>Maximes de guerre</i> du C. de Kevenhuller,	1 l. 10 f.
<i>Airs choisis de Maîtres Italiens avec des paroles françoises</i> ,	1 l. 16 f.



MERCURE
DE FRANCE.
AVRIL, 1773.

PIÈCES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

SÉNÈQUE mourant , à NÉRON.
Héroïde.

Tu t'abuses , Néron , & tu trompes ta rage,
Si tu crois que la mort ébranle mon courage.
D'un œil ferme & serein j'apperçois le trépas ;
Je n'ai point de remords , je ne les connois pas.
Le glaive des tyrans & leur fière insolence
N'a jamais fait pâlir ma tranquille constance.
Heureux ! d'être puni comme ami des vertus ,

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

J'expire au lit d'honneur comme expira Burrhus.
Mourant , j'étoufferai les serpens de l'envie ;
Son souffle envenimé respectera ma vie.
Ce moment fortuné qui doit briser mes fers
Va me justifier aux yeux de l'Univers.
Les peuples avilis que la douleur égare
(Je leur pardonne hélas ! le malheur rend barbare.)
M'accusoient , me voyant près d'un trône odieux ,
De ces forfaits cruels qui font rougir les dieux !
Si les bienfaits trompeurs ont de quoi me confondre ,

Qu'ils écoutent ma voix. . . Ma mort va leur répondre.

Fidèle à mes devoirs , je t'aimois généreux ;
Mais, lorsque tu commis un parricide affreux ,
Je ne vis plus dans toi qu'un barbare , un impie ,
Que je jugeai moi-même indigne de la vie.
Tu fus pendant cinq ans le modèle des Rois ;
Tu méditois cinq ans tes tyranniques lois ,
Et , jouant la vertu sous un masque hypocrite ,
Tu parus tout-à coup à la terre interdite
Levant avec effroi sur les pâles humains
Le sceptre tout sanglant qui dégoûte en tes mains !
La Vérité se tut ; l'impuissante Justice
Ne fut plus que gémir sous l'empire du Vice.
Ton trône , cimenté du sang des malheureux ,
Représentoit la Mort tenant son glaive affreux ;
Et , comme elle , ton bras intimidant la terre
Achevoit chaque jour de braver le tonnerre.

On vit entre les bras du vil gladiateur ,
A la face du Ciel, expirer la pudeur !
Les temples consumés , le capitolé en cendre
Et tout ce que la rage enfin ose entreprendre. . .
O mortels vertueux ! ô vengeurs des Romains !
Le crime est vigilant : vos efforts furent vains.
Sous les coups d'un Tyran , tombez en sacrifice.
Il n'a que le pouvoir : vous avez la Justice.
Des meilleurs citoyens sa main perce le flanc. . .
Les mortels seront-ils avarés de son sang ?
Sans avoir projeté ce meurtre légitime ,
Je subis comme vous un trépas magnanime !
Enchaîné par les nœuds qui me faisoient rougir ,
A vos desseins secrets je n'ai pu qu'applaudir.
C'est mériter ses maux que d'être sans courage ,
De respecter un monstre avide de carnage,
Qui , rendu plus cruel par notre lacheté ,
Fait sous un joug de fer gémir l'Humanité.
Pour braver les remords qu'inspire la Nature,
De forfaits impunis tu combles la mesure ,
Et t'abreuvant de sang tu veux nous faire voir
Jusqu'où le crime altier peut porter son pouvoir ,
Triomphe ! l'Univers abattu sous ta chaîne ,
Consterné par l'effroi , ne respire qu'à peine.
Tu troubles les esprits, tu sèmes la terreur ,
Et je vois l'Avenir , qu'étonne ta fureur
Lisant en traits de sang ton Histoire effrayante
Frémir à chaque page & pâlir d'épouvante !
Mais aussi le destin que t'appréhendent les Dieux ,

A iv

8 MERCURE DE FRANCE.

Sembler égaler l'horreur de tes crimes affreux ;
! qu'un jour en effet la nature outragée
Soit de tes propres mains , sur toi-même vengée ;
Pour arrêter le cours de tes noirs attentats ,
Que la foudre s'élançe , & previenne ton bras ; !
Quoi ! Rome , dont tu fis une seconde Troie ,
Pour donner un spectacle à ta brutale joie ,
Ne receleroit point dans ses débris fumans
Des cœurs désespérés , ennemis des Tyrans ?
Va , du Ciel irrité le châtiment s'apprête ;
Le glaive suspendu va fondre sur ta tête.
Les Dieux ne seroient plus que des fantômes vains !
S'ils voyoient sans pitié les malheurs des humains.
Si du haut de leur trône ils lançoient leur tonnerre
Pour punir seulement , & non venger la terre.
Je quitte sans regrets un monde criminel ,
Où l'auguste vertu ne trouve plus d'Autel.
La mort est un tribut qu'il faut que chacun rende ;
La nature le veut , & Néron le commande.
Par la douce faveur du trépas que j'attends ,
Bien-tôt César & moi , serons tous deux contents ;
Mes yeux ont assez vu le cours de la Nature ,
Ses mouvemens divers , sa divine structure.
Dans un corps languissant que puis-je souhaiter ?
C'est une ordre nouveau qui va se présenter !
Ton orgueil m'accabla du poids d'une opulence
Plus dangereuse encor que la triste indigence.
Toujours indépendant en différens états ,
Ces immenses trésors ne me possédoient pas ,

Je crus en disposer : tu veux me les reprendre ,
 Le malheureux perdra ce qu'il devoit attendre.
 Hélas ! ils vont servir à resserrer les fers ;
 A soudoyer le crime, à troubler l'Univers.
 Il approche l'instant où mon ame tranquille
 Va goûter le repos dans un plus sûr asyle !
 D'aucun trouble honteux ce cœur n'est agité ,
 Mon ame sent le prix de l'immortalité.
 Enfin je te verrai sans ombre & sans nuage ,
 Seule Divinité que reconnoît le sage ;
 Seul être bienfaisant , source de toute paix
 Qui récompense en Dieu par d'éternels bienfaits.
 Egaux par le bonheur , libres par ta justice ,
 Tous les cœurs t'offriront un même sacrifice.
 Un amour mutuel enflammant les esprits ,
 De leur félicité fera le digne prix.
 Acheve de briser ma malheureuse chaîne ,
 O mort ! là des tyrans j'irai braver la haine.
 Eloigné d'un séjour où règne la fureur ,
 La clémence d'un Dieu viendra remplir mon cœur.
 Mais Ciel !... J'ai trop vécu... Quel spectacle
 terrible !

Tu me gardois ce coup , ô vengeance inflexible.
 Pauline !... je ne puis condamner ta grandeur ;
 Mais ta tendresse , hélas ! me déchire le cœur.
 O sensible Amitié , que tu deviens cruelle !
 Quel plus affreux trépas pour moi se renouvelle !
 Je vois couler les flots de ce sang généreux.

A v

10 MERCURE DE FRANCE.

Ah ! Néron , sois content , j'expire malheureux.
Oui , tu viens d'ébranler ce courage stoïque ;
Je pleure sur le sort d'une femme héroïque.
Ses vertus méritoient un destin fortuné ;
Mais d'où l'attendre , hélas ! le crime est couronné.

Trop tendre épouse , adieu , tu vis dans ma pensée ;
Qu'aux yeux de l'avenir ta gloire soit tracée.
L'excès de ton amour a fait tout mon bonheur.
Dans les siècles futurs il fera mon honneur.
O Dieu libérateur ! principe de tout être ,
Dieu des cœurs fortunés , seul monarque & seul maître ,
Mon ame vient de toi , tu fais seul mon espoir ,
Dieu clément , en ton sein daigne la recevoir.

IDYLLE de M. Gessner, de Zurich, traduite par M. Meister, son compatriote & son ami.

D A M E T E & M I L O N .

D A M E T E ,

V O I S - T U ce béliet comme il va se plonger dans ce marais , & comme les brebis l'y suivent ? Ce limon ne produit que des herbes mal saines ; & ces eaux

fourmillent d'insectes nuisibles. Allons chasser nos troupeaux de ce lieu.

MILON. Que ces animaux sont insensés ! voici du trèfle, du thin, de la lavande. Tous ces arbustes sont entourés de lierre. Et ils quittent ce pâturage pour les joncs d'un matais infect ! Mais, Damete, sommes-nous toujours plus sages qu'eux ? Ne passons-nous jamais à côté du bien pour courir au mal ?

DAMETE. Où leur stupidité les pousse ! Du milieu des roseaux, les grenouilles sautent au-devant d'eux. Insensés que vous êtes, sortez de ce marécage, revenez sur ces bords verdoyans. Comme les voilà faits ! . . . leur toison tout-à-l'heure étoit si blanche !

MILON. Enfin vous voici. Ne quittez plus ces pelouses fleuries. Mais dis-moi, Damete, que vois-je là ? Des colonnes de marbre renversées dans la fange, & entourées de joncs & d'herbes sauvages. Regarde cette arcade écroulée. Elle est ensevelie sous ce lierre ; & de toutes ses crevasses on voit germer la ronce & l'épine.

DAMETE. C'étoit un tombeau.

MILON. Jè le vois, Damete : voici

A vj

12 MERCURE DE FRANCE.

l'urne enfoncée dans la fange. Tous les côtés du vase paroissent ornés de figures. Ce sont des guerriers terribles, des courriers fougueux, écrasant sous leurs pieds des hommes étendus dans la poussière. Celui qui voulut que sa cendre fût couverte de si funestes images, n'étoit sûrement pas un berger. L'homme dont vous avez laissé tomber ainsi en ruines le superbe mausolée, ne fut assurément pas l'ami de ces hameaux : la postérité chérit peu sa mémoire, & l'on a répandu peu de fleurs sur sa tombe.

DAMETE. Lui ! c'étoit un monstre. Il a dévasté des campagnes fertiles ; d'hommes libres, il a fait des esclaves. Les chevaux de ses guerriers fouloient aux pieds l'espérance du moissonneur ; & des cadavres de nos ayeux, il sema ces champs désolés. Ainsi que des loups affamés s'élançant sur de timides troupeaux, ses escadrons armés se jetoient sur des hommes paisibles, qui ne l'avoient point offensés. Fondant sa grandeur sur l'énormité de ses crimes, il étaloit son orgueil dans des palais de marbre, & s'y nourrissoit du sang des provinces que sa barbarie avoit ravagées. Lui-même érigea sur ces

bords ce pompeux monument de ses fureurs.

MILON. Quel monstre ! mais j'admire sa démence. C'est à ses forfaits qu'il élève un monument , pour que nos derniers neveux ne puissent les ignorer, pour qu'ils n'oublient jamais , lorsqu'ils passeront en ce lieu , de maudire sa mémoire. Et voici son tombeau renversé. Et voici ses cendres répandues dans la fange , tandis que l'urne qui les renfermoit s'est remplie de limon & de reptiles venimeux. Peut-on voir sans un sourire mêlé d'horreur & de pitié la grenouille assise sur le casque de héros, & le limaçon se traîner sans crainte le long de son épée menaçante ?

DAMETE. Que reste-t il encore de sa funeste grandeur ? Le noir souvenir de ses attentats , & son ombre plaintive est livrée aux tourmens des furies vengeresses.

MILON. Personne , non personne ne daigne adresser au Ciel le moindre vœu pour lui. Dieux immortels ! combien est malheureux celui qui souille sa vie par des forfaits ! Même lorsqu'il n'est plus , sa mémoire demeure en exécution. Non, quand on m'offriroit les richesses de l'Univers, s'il falloit les acheter par un cri-

14 MERCURE DE FRANCE.

me, j'aimerois mieux n'avoir que deux chèvres à garder & vivre en paix avec moi même. Encore en sacrifierois je une aux dieux pour leur rendre graces de mon bonheur.

DAMETE. Ce lieu n'offre que d'affreuses images. Viens avec moi, Milon. Je veux te montrer un monument plus précieux, le monument d'un homme de bien, de mon père. Il fut élevé de ses propres mains. Alexis, tu veilleras en attendant sur nos troupeaux,

MILON. Je t'accompagne avec joie pour célébrer la mémoire de ton père. Sa droiture est révérée encore aujourd'hui jusques dans les hameaux les plus éloignés.

DAMETE. Viens, mon ami. Suivons ce sentier qui traverse la prairie. Nous passerons auprès de ce dieu Terme couvert de pampre & de houblon.

Ils y allèrent : sur la droite de ce sentier étoit un pré dont l'herbe s'élevoit jusqu'à leur ceinture. A gauche, un champ de blé dont les épis s'agitoient au-dessus de leurs têtes. Ce chemin les conduisit sous l'ombre paisible des plus beaux arbres fruitiers, qui entouroient une cabane spacieuse & riante. Là, Damete fit ap-

porter une petite table au pied de l'arbre le plus touffu, & la couvrit d'une corbeille de fruits nouveaux, & d'un cruche remplie de vin frais.

MILON. Dis-moi, Damete, où est le monument consacré à la mémoire de ton père ? Que je verse la première coupe de vin aux manes de l'homme juste !

DAMETE. Le voici, mon ami. Verse-la sous cette ombre paisible. Tout ce que tu vois est le monument de sa vertu. Cette contrée étoit sauvage : c'est son travail qui cultiva ces champs ; & c'est sa main qui planta ces arbres fertiles. Nous ses enfans, & nos derniers neveux, nous bénirons tous sa mémoire ; & ceux avec qui nous partagerons le fruit de ses travaux, la béniront avec nous. La prospérité de l'homme de bien repose sur ces campagnes, sur ces toits tranquilles & sur nous.

MILON. Homme juste & bienfaisant ! que cette coupe que je verse ici, soit offerte à ta mémoire ! Laisser l'abondance au sein d'une famille vertueuse, & faire du bien même au-delà du trépas, est-il un monument plus respectable, plus cher à l'humanité ?

*ÉPITRE à M. le Comte de Couturelle ,
Chevalier de l'Ordre royal & militaire
de St Louis , & Chambellan de S. A.
S. Mgr l'Electeur Palatin.*

ComTE , que Mars & la Victoire ,
Dès ses plus jeunes ans , ont vu sous leurs dra-
peaux ,
 Dans la carrière des héros
 Cueillir les palmes de la gloire ;
Seconder Richelieu , Maurice , Lowendal ;
Et par-tout alliant le guerrier & le sage ,
 Faire marcher d'un pas égal
 La Prudence avec le Courage :
Vous , en qui les talens , par un heureux destin ,
 Servent à parer la naissance ;
Quand certain coup d'état , chef-d'œuvre de pru-
dence ,
Vous a fait admirer du Peuple Palatin ,
Chacun de votre cœur vanta la bienfaisance ;
 Il étonna Sujet & Souverain.
Votre zèle pour eux éclate sur le Rhin ;
Ses bords ont vu siffler les serpens de l'envie ,
Et des monstres ingrats souffler le noir venin.
Votre gloire augmenta par tant de jalousie ,
Et le mépris public punit leur perfidie.

Fidèle en dépit d'eux au nouvel Antonin ,
 Vous, François, dont l'esprit a su plaire au Ger-
 main ,

Quels magnanimes traits illustrent votre vie !

Pour les vers polis & flatteurs

Que je dois à votre indulgence ,

Puis-je encor, près de vous, après tant de len-
 teurs ,

Acquiter ma reconnaissance ?

Oui, vous savez que de mes jours ,

Les infirmités, l'amertume

Empoisonnent le triste cours ;

Qu'un mal perfide & lent par degré me consume ,

Et qu'il faut être enfin libre des noirs accès

Où plonge l'horreur de la vie ,

Pour manier avec succès

Les pinceaux brillants du génie.

Je fais que loin de la patrie ,

Exilé de Lisbonne, & chassé de Goa ,

Malgré la fortune ennemie ,

L'Homère de Lusitanie

Chantoit la gloire de Gama ;

Et que, toujours errant de rivage en rivages ,

Il fut, en dépit des orages

Que rassembloit sur lui l'inclémence du fort ,

Dans son fier & brûlant transport ,

Tracer les sublimes images

D'une Inès, d'un Adamastor :

Tel aujourd'hui bravant l'injure

18 MERCURE DE FRANCE.

D'un âge où les plus beaux talens,
 Tributaires de la nature,
 Expirent sous le faix des ans,
 L'auteur d'Œdipe & de Mérope,
 De ses écrits multipliés
 Etonne encor toute l'Europe :
 Au cyprès qui l'attend il mêle des lauriers ;
 Pour lui chaque saison est celle de produire,
 Et, soit que de l'histoire il prenne les crayons
 Ou les armes de la satire,
 De la littérature il embellit l'empire
 Du feu de ses derniers rayons.
 Mais ce sont-là des phénomènes,
 Et pour atteindre à ces efforts,
 Dans l'ame il faut d'autres ressorts
 Et d'autres forces que les miennes.
 Toutefois, soit dit en passant,
 Et sans prétendre follement
 De ces noms si fameux au temple de Mémoire,
 Rabaisser le mérite ou contester la gloire,
 Quand sous le tropique Indien
 Il chantoit les héros du Tage,
 Leurs conquêtes & leur courage,
 Le Camoëns se portoit bien :
 Si les vers de la Lusiade
 Etoient les rêves d'un malade,
 Croyez-moi, l'on n'en diroit rien.
 Quant au Sophocle de la France,
 Sans trop regretter vos climats,

Ni le séjour de sa naissance ,
 Théâtre des bruyans éclats
 Qui d'un peuple d'auteurs signalent les combats ,
 Et les haines & la vengeance ;
 Il s'est fait de petits états ,
 Où , dans le sein des arts attirés sur les pas ,
 Au milieu des douceurs qu'enfante l'abondance ,
 Il règne sans nul embarras
 Dans une pleine indépendance ;
 Goûtant ces plaisirs délicats ,
 Ces plaisirs de l'intelligence
 Que la grandeur , que l'opulence
 Ou dédaigne ou ne connoît pas :
 Dans sa retraite fortunée ,
 Des quatre coins de l'Univers ,
 Arrivent chaque matinée
 Lettres flatteuses , jolis vers ,
 Où tranquille entre ses courtines , *
 Il voit des doctes sœurs les plus chers favoris ,
 Les Sapho même , les Corines
 De la province & de Paris
 A ses pieds mettre leurs écrits ,
 S'abaisser devant sa couronne ;
 Et fiers d'en obtenir des regards caressans ,
 De leurs fleurs & de leur encens

* Depuis deux ans M. de Voltaire ne sort presque plus de son lit.

20 MERCURE DE FRANCE.

Parfumer l'air qui l'environne.
Parmi tant d'objets enchanteurs
On peut aisément se distraire
Des foiblesses & des langueurs,
De l'âge, partage ordinaire :
Ebranlé dans ses fondemens,
Envain l'édifice chancelle,
L'ame, quand tout rit au tour d'elle,
Peut de ses premiers feux, en ces heureux mo-
mens,
Trouver encor quelque étincelle.
Que mes destins sont différens !
Sur mille affreux objets, assemblage bizarre
D'erreurs & de réalités,
Mon esprit nuit & jour s'égare :
Des nuages épais offusquent ses clartés,
Ou ne lui laissent de lumière
Que pour lui faire découvrir
Une source encor plus amère
D'ennuis mortels dans l'avenir.
Eh ! comment au milieu de ces noires ténèbres
Qui semblent préfuder à celles du tombeau,
Parmi ces images funèbres,
Pourroit-on du génie allumer le flambeau ?
Non, non, il n'est plus de Parnasse
Pour qui dans la douleur traîne ses tristes jours ;
Tous les goûts sont éteints, la souffrance les glace ;
Bientôt de son cœur tout s'efface,
Et les muses & les amours.

Peut-être cette bagatelle,
 Ces vers que je trace au hasard,
 Ces sentimens rendus sans art,
 En font ils pour vous une preuve nouvelle:
 Mais, Comte, je n'aspire pas,
 Dans un superbe & vain délire,
 Au rang de ces esprits, arbitres de la lyre,
 Au rang des Voisenons, des Legiers, des Dorats;
 Je me sens dépourvu de ces talens sublimes
 Qui tirent un auteur de son obscurité;
 Cependant, si mon nom peu connu, peu vanté,
 Trouve encor place dans vos rimes,
 Il ira, j'en répons, à l'immortalité.

M A D R I G A L.

L'AMOUR n'aime point les querelles]
 Aux moindres cris il prend l'essor.
 C'est pour les fuir qu'il a des ailes,
 Iris, bouderez-vous encor ?
 Voulez-vous qu'il suive vos traces,
 N'ayez point ces yeux de correaux;
 Imitiez la douceur des Graces,
 Et ce dieu tombe à vos genoux.

Par M. Mayer, Gentilhomme.

I M P R O M P T U.

*A Madame Vestris , jouant à Rouen le
rôle d'Emilie dans la tragédie de Cinna,
le 31 Mars dernier.*

Je voyageois pour voir quelque merveille.
A Rouen je demande, en est-il une à voir ?
Oui, me dit-on, vous entendrez ce soir
Vestris, jouant Corneille.
J'y courus, & je dis : c'est bien une merveille.

Par le même.

M A D R I G A L.

Ce ne sont point, Iris, les rigueurs de l'ab-
sence
Qui me font seuls plaindre en ce jour ;
Si je ne songeais pas aux charmes du retour,
J'aurois bien moins d'impatience.

Par le même.

*VERS pour mettre au bas d'un Portrait
de HENRI IV.*

Au milieu des combats la main de la Victoire
Te couronna , grand Roi , de lauriers immortels ;
Et ta rare clémence , ajoutant à ta gloire ,
Dans le cœur des François t'éleva des autels.

Par M. Gautier de Marcilly.

LA VERTU RÉCOMPENSÉE.

Conte.

Né d'une famille illustre , comblé des
faveurs de la fortune , élevé aux plus hau-
tes dignités du service , Dorbécourt sem-
bloit devoir se flatter de couler des jours
purs & sereins au sein du bonheur. Tout
lui rioit. L'affection du Prince , la bien-
veillance des grands de sa cour , étoient
pour lui des avantages réels , au moyen
de ce que sa vertu favoit le garantir des
dangers dont ils sont ordinairement ac-
compagnés. Une chaste épouse & deux
jeunes fruits de l'hymen , l'ouvrage de la

24 MERCURE DE FRANCE.

sympathie la plus formelle, s'étoient emparés de toutes les facultés de son ame. C'étoit au milieu de ces trois êtres fortunés qu'il aimoit à se délasser de la fatigue de ses emplois : c'étoit là , que pour former ces jeunes cœurs à la vertu dont il ne s'étoit jamais écarté : sa modestie l'empêchoit de se proposer pour modèle ; mais qu'il savoit leur produire ces traits héroïques dont les histoires de tous les siècles fournissent des exemples ; c'étoit là que par les raisonnemens les mieux suivis, par l'onction de ses paroles, par les mouvemens de tendresse dont son cœur paroïssoit agité & les larmes du sentiment, il leur faisoit goûter les charmes de cette morale puisée dans le cœur de l'homme, qui lui fait tenir un rang si noble dans la société, qui le distingue enfin de la brute : c'étoit là qu'il employoit tous ses efforts pour les garantir du poison mortel de cet égoïsme qui ne connoît d'autres loix que l'indépendance, d'autres mœurs que l'intérêt personnel, d'autres plaisirs que ceux des sens, d'autre vertu qu'un vain orgueil, d'autre bonheur que les richesses : c'étoit là qu'il se dépouilloit de ces dehors de dignité dont il étoit obligé de se revêtir dans l'exercice de ses places,

&c

& qu'il arboroit cette familiarité qui n'engendre point le mépris , mais ennemie de la gêne & de la contrainte : c'étoit là enfin qu'il mettoit son souverain plaisir à recevoir tour - à - tour dans ses bras son épouse & ses enfans , & à sceller de ses larmes l'amour qu'il ressentoit pour eux.

Dorbécourt goûtoit ainsi un bonheur qu'il croyoit ne devoir jamais finir , lorsqu'il entend dire qu'une Puissance voisine a pris injustement les armes contre son Souverain ; lorsqu'on vient de sa part le tirer du sein de sa famille , pour lui faire défendre les intérêts de la Nation à la tête de ses armées. Cette valeur heroïque dont il s'étoit toujours senti animé , ne lui eût pas permis de balancer un instant à obéir , s'il ne se fût cru en droit de se défendre sur l'infériorité de ses talens , d'un poste aussi éminent & aussi périlleux ; mais plus il alléguait d'excuses , plus on conçut une haute idée de son mérite. Il fallut donc partir & s'arracher de ces bras toujours tendus pour le retenir , malgré les lauriers dont il devoit revenir couvert. Il sembloit qu'il prévoyoit le triste avenir qui le menaçoit.

Des ennemis secrets , & qu'une vertu trop constante fait toujours susciter dans

26 MERCURE DE FRANCE.

les cours, avoient tramé sourdement cette promotion. Le crédit que Dorbécourt gaignoit chaque jour auprès du trône, & qui les offusquoit, (tout appuyé qu'il étoit de la vertu la plus intègre) leur avoit fait sentir l'obligation de l'en éloigner; ils y étoient parvenus à force de persuader au Prince que nul autre que Dorbécourt n'étoit plus capable du commandement de ses troupes, ni plus digne de soutenir les intérêts de l'Etat; les traîtres songeoient bien plus aux leurs.

En effet, que firent-ils pour procurer la chute de Dorbécourt, qu'ils méditoient depuis si long tems? Ils traversèrent toutes ses démarches, les dénigrèrent à tous les yeux, indisposèrent contre lui tous ceux qui devoient coopérer à ses entreprises, troublèrent cet ordre & cette discipline si nécessaires pour faire mouvoir en un clin d'œil ces masses énormes qu'on oppose l'une à l'autre dans les combats, pour encourager, adoucir ces marches forcées, ces travaux inouis que les circonstances rendent indispensables, & fomenter enfin ce courage qui ne se nourrit que de la satisfaction du général. Ils firent si bien que tout ce qui devoit tourner à son avantage lui devint contraire; tous les

moyens leur parurent légitimes pour parvenir à leur but. Deux défaites essayées coup sur coup, & qui devoient être deux victoires, achevèrent leur ouvrage. Le Monarque, dont les oreilles étoient continuellement étourdies du mensonge & de la calomnie, étoit lui-même livré à l'erreur la plus formelle. La vérité n'ose presque s'approcher du trône : il alla jusqu'à concevoir un desir de vengeance contre un sujet qu'on lui avoit peint de si noires couleurs, qu'on n'avoit pas craint de le lui faire passer pour un traître à la patrie. Aussi sa disgrâce suivit-elle de près. Elle fut terrible. Le gouvernement le déclara déchu de toutes ses dignités, s'empara de tous ses biens qu'on regardoit comme le fruit de ses exactions & le prix de son intelligence avec l'ennemi, on ne lui laissa que la vie, par une espèce de compassion, dont le sentiment, profondément gravé dans le cœur du Prince, n'avoit pu s'effacer, on l'abandonna avec sa femme, ses enfans & sa vertu.

C'est alors que, relégué au fond d'une province fort éloignée, en proie à ses disgrâces, il conçut tout le prix de ce dernier avantage; livré à la plus extrême indigence; après s'être vu au faite des gran-

B ij

28 MERCURE DE FRANCE.

deurs, l'exercice de cette même vertu en étoit devenu plus difficile ; il voulut chercher des secours dans ses amis ; où les trouver ? Ses adversités les avoient fait disparoitre. Ses besoins cependant devenoient urgens.

Réduit presque au désespoir, il se détermina un jour à faire à l'un de ses voisins qui lui parut doué de beaux sentimens, le tableau de sa triste situation ; il le fit sans rougir ; il n'en coûte que pour l'aveu du crime ; mais quel fut son étonnement de voir ce mortel vertueux le prévenir, pour ainsi dire ; vouloir lui éviter le récit de ses malheurs, voler au-devant de ses desirs, & ne voir en lui que son semblable souffrant, & conséquemment hors de l'ordre général ! « Tout ce que je possède
 » est à vous, lui dit ce généreux voisin ;
 » prenez-le & donnez - moi une fois en
 » ma vie le plaisir que je cherchois depuis
 » si long - tems , & que la Providence
 » m'envoie aujourd'hui dans un moment
 » de sa clémence ; le plaisir d'obliger un
 » malheureux. Vos infortunes ont percé
 » jusqu'à moi ; votre ancien état & votre
 » état présent me sont tous deux connus,
 » & je n'ai jamais pu m'imaginer que le
 » passage de la vertu au crime pût être

» aussi rapide qu'on vous l'a imputé. Vous
 » êtes un de ces jouets de la fortune
 » qu'elle se plaît peut-être à éprouver
 » dans toutes les situations de la vie ; &
 » sans l'indigence extrême où je vous
 » vois plongé , & dont je me sens ému ,
 » je vous regarderois comme le plus heu-
 » reux des mortels , d'être éloigné pour
 » jamais de ces cours qui ne respirent
 » qu'un air de trahison. Pourquoi ma for-
 » tune a-t-elle mis des bornes si étroites
 » aux sentimens de mon cœur ? Je vous
 » vengerois de vos ennemis en vous ren-
 » dant les biens qu'ils vous ont ravis ;
 » mais quels que soient les leurs , ils n'é-
 » galeront jamais les vôtres. Votre vertu
 » ne connoît rien qui la balance , & je
 » veux , qu'à compter de ce jour , vous en
 » donniez chez moi les exemples dont
 » vous êtes capable. Ne me refusez pas ,
 » ou je vous forcerai de partager mon
 » bonheur. L'homme isolé n'en connoît
 » point. Ce n'est que par les relations
 » qu'il a avec la société que son cœur se
 » dilate & se déploie. Seul, je cherchois
 » les vertus de la retraite sans les trouver ;
 » avec vous, je veux les trouver sans les
 » chercher ; amenez-moi votre épouse ,
 » vos enfans. Que j'aie sous les yeux le

30 MERCURE DE FRANCE.

» tableau de l'état le plus noble qui soit
» dans la nature. Nous bénirons de con-
» cert cette Providence qui fait nous ame-
» ner à elle par toutes sortes de voies ,
» sans nous fatiguer à sonder ses décrets ;
» surmontant toutes les épines de l'infor-
» tune , rendons - nous dignes enfin des
» regards bienfaisans de cet Etre Suprême
» qui voit tout à découvert , & dont au-
» cun nuage humain ne peut modifier la
» justice. »

A ces mots , des larmes abondantes
coulèrent des yeux de d'Orbécourt. Il prit
la main de son bienfaiteur pour la lui
baïser ; aucune expression ne lui auroit
coûté pour lui témoigner sa reconnois-
sance , si Florimond , c'étoit le nom de
ce généreux humain , ne s'en fût offensé.
« Si je fais le bien , laissez-le moi faire
» sans espoir d'aucune espèce de retour ;
» laissez-le moi presque oublier , lui dit il
» encore , de peur qu'un sentiment d'or-
» gueil ne s'en introduise dans mon cœur
» & ne m'en enlève le mérite. »

D'Orbécourt demeura muet & confon-
du à des témoignages de vertu si peu équi-
voques ; les plus beaux jours de son pre-
mier état ne lui paroïssent pas valoir un
seul des instans qu'il alloit passer avec
Florimond.

Cependant quelques vrais amis de d'Orbécourt, qui étoient restés auprès du Prince, avoient eu assez de courage pour se ménager des ressources & des moyens de le faire rentrer en grâces. Ils avoient été les témoins oculaires de la légitimité de ses vues, de sa conduite & des fruits de sa vertu ; ils avoient toujours nourri l'espérance de désabuser le Souverain, & de lui défilier les yeux ; les révolutions auxquelles les cours sont si sujettes, avoient écarté de sa personne tous les ennemis de d'Orbécourt. Il n'y restoit plus que des partisans de la vérité. Elle présidoit sur le trône, & l'éclat qu'elle y répandoit avoit succédé à de telles obscurités, qu'elle sembloit tout-à-fait étrangère ; c'étoit le moment de profiter de son règne, quelquefois plus court qu'un éclair ; aussi l'arrêtèrent-ils dans sa course & en suspendirent-ils, pour ainsi dire, l'éclipse ; ils mirent le Monarque en état de prononcer & de justifier enfin aux yeux de toute la Nation le sujet le plus fidèle, victime de l'envie la plus noire & de la calomnie la plus atroce. Il fut rappelé & réintégré dans toutes ses dignités, dans tous ses biens ; ce n'étoit pas lui rendre les plus grands objets de ses regrets, mais

32 MERCURE DE FRANCE.

le mettre à-même, comme il fit, d'embrasser les genoux de son maître, & de voir briller en lui ce rayon échappé de la Divinité, & qui devoit faire l'ornement de tous les diadèmes, la justice.

Ils se ressouvint alors des secours désintéressés qu'il avoit trouvés dans Florimond, quoique d'une fortune & d'un état médiocres; il l'appela auprès de lui pour le mettre, par de plus grandes facultés, plus à portée d'exercer la générosité de son cœur. Il n'étoit pas sans mérite; il connoissoit ses vertus; que falloit-il de plus pour dissiper de concert ce qui pouvoit encore rester d'impur dans l'air dont la cour avoit été long-tems infectée. On crut être sous le règne de Titus, & l'histoire de d'Orbécourt & de Florimond mettoient dans toutes les bouches ce proverbe si connu, *que la vertu ne reste pas sans récompense.*

*EPI TRE à Monsieur * * *.*

OUI, pour la Seine, ami, je renonce à la Meuse;
Je revois donc enfin cette ville fameuse,
Dont l'aspect imposant présente à mes regards
Le temple des plaisirs, des sciences, des arts!

Si l'amour de la gloire est un don du génie,
 Tu fais que, dès l'enfance amant de l'harmonie,
 J'osai toucher la lyre, & fier de mes accens,
 Sur l'autel des neuf sœurs faire fumer l'encens.
 Hélas ! c'étoient les feux de ma première aurore ;
 Dans le berceau des arts je bégaiâis encore.
 Tout s'accroît avec l'âge : aujourd'hui que le
 tems

M'offre déjà de loin mon vingtième printems,
 Et que de ma raison les forces moins bornées
 Suivent d'un pas égal le progrès des années ;
 Apollon moins timide, & plus impérieux,
 Me force de subir son joug victorieux.
 Ce tyran, malgré moi, me domine & m'inspire.
 Lui tyran ? Ciel ! que dis-je ? heureux sous son
 empire,

Je préfère un laurier au myrthe de Vénus.
 Dieu puissant d'Amphion, d'Orphée & de Linus,
 Tu peux seul embellir les instans de ma vie.
 Sur ton char mensonger dans l'Olympe ravie,
 Mon ame ne sent plus ces guerres, ces combats
 Que les chagrins cruels lui livrent ici-bas.
 Ami, sur notre front, d'un burin détestable,
 La Nature a gravé cet arrêt redoutable :
 « Vers la tombe, mortels, hâtez-vous de courir ;
 » Tremblez, mortels, tremblez, vous naîsez
 » pour mourir. »

Ainsi de l'Océan les ondes épurées,

B v

34 MERCURE DE FRANCE.

Par des conduits secrets goutte à goutte filtrées,
Donnent bientôt naissance à de foibles ruisseaux,
Qui sortant de la terre & grossissant leurs eaux,
Vont se précipiter d'une rapide course
Au sein des vastes mers dont ils tirent leur source.
Mais ces fleuves du moins ne trouvent pas toujours

Des digues, des rochers qui traversent leurs
cours :

S'ils baignent quelquefois des campagnes affreuses,

Ils arrosent bientôt des plaines plus heureuses,
Des champs délicieux placés sous un ciel pur
Dont jamais les brouillards n'obscurcissent l'azur,
Où la terre à leur gré servant Flore & Pomone,
De fleurs, de fruits naissans tour-à tour se couronne,

Et du dieu de la Mer ces fils majestueux

Paroissent s'applaudir de leurs cours fastueux.

Ces fleuves, tu le vois, ami, sont notre image ;

Et ces fleurs sont les arts que Dieu, d'une main sage,

Pour orner notre exil fit naître sous nos pas.

Malheur à qui les voit & ne les cueille pas !

Malheur à l'homme vil, à cet Asiatique,

Paresseux par orgueil plus que par politique,

Dont le cœur indolent, sans goûts & sans desirs,

Néglige l'art heureux de créer ses plaisirs !

Qui veut vaincre l'oubli travaille avec confiance ;

La Déesse des arts doublant mon existence,
Vient offrir à mes yeux qu'éblouit sa clarté,
Le fantôme brillant de l'immortalité.
Sur vingt plans tour-à-tour mon esprit se promène.
Tantôt, épris des jeux qu'inventa Melpomène,
Je trace dans mes vers, sous de sombres couleurs,

La Vertu malheureuse exhalant ses douleurs ;
Tantôt, pour m'égayer, j'appelle la Folie,
Je m'affuble d'un masque, & quittant chez Thalie

Le cothurne orgueilleux pour l'humble brodequin,

Je m'arme d'un bon mot pour railler un faquin.
Oui, je veux être, auj, poète à plus d'un titre :
Souvent, comme aujourd'hui, je t'adresse une épître,

Ou le verre à la main fredonnant quelques sons,
A la fin d'un soupé je rime des chansons.

*Heureux, disoit Boileau, qui d'une voix légère
Passe du grave au doux, du plaisant au sévère !
C'est ainsi que Rameau sut varier les chants.
Il formoit des accords si tendres, si touchans,
Qu'il sembloit qu'Erato soupirât sur sa lyre
Ces cris que la douleur arrache à Tellaïre,
Lorsqu'éclairant ses pas d'un funèbre flambeau ;*

B vj

36. MERCURE DE FRANCE.

Elle appelle Castor sourd au fond du tombeau ;
Mais employant soudain des accens plus terribles ,

Rameau nous retraçoit ces demeures horribles ,
Où le monarque affreux qui règne sur ces bords ,
De son sceptre de fer épouvante les morts.

Ami , j'ai cru souvent entendre au loin les ombres

D'un ton lugubre & lent gémir dans ces lieux
sombres.

A ces tristes accords , à ces sons odieux ,
Succédoient par degrés des airs mélodieux.
Ce n'est plus de l'enfer l'étendue embrasée ;
C'est le séjour riant de l'aimable Elysée.

Là , sous mille berceaux de guirlandes ornés ,
Reposent mollement des héros fortunés :
Là , c'est une ombre agile en habit de bergère ,
Dançant d'un pied léger , & rasant la fougère.

Le ton change : on croit voir l'Olympe radieux
Qui tremble sous le poids du plus grand de ses
dieux ,

Que d'autres , dans leurs vers dépourvus d'énergie ,

Pensent ressusciter l'Idylle & l'Elégie.

Je méprise un auteur , qui , prompt à soupirer ,

Se lamente sans cesse & ne fait que pleurer ,

Ou qui rimant toujours sonnet , rondeau , bal-
lade ,

Croit paroître galant , & n'est souvent que fade.

Ami , quand je voudrois célébrer la beauté :

Quand mes portraits heureux , & pleins de vérité ,
Peindroient l'amour , ses feux , ses plaisirs , ses
alarmes ,

Quand je parviendrois même à voir couler les
larmes ,

De tous mes vains travaux , hélas ! quel triste
prix !

Détournant ses regards fixés sur mes écrits ,

Théone... (daigne , Amour , détourner ce pré-
sage.)

Théone observeroit les traits de mon visage ,

Que du Ciel irrité l'inflexible rigueur

Marqua pour mon tourment du sceau de la lai-
deur ,

Et me diroit bientôt ces paroles cruelles :

« La Beauté seule a droit de célébrer les belles. »

Ah ! tu le possédois , ce don si précieux ,

Des transports de l'amour peintre voluptueux ,

Lorsqu'au sein des plaisirs qui couronnoient ta
vie ,

Tu t'écriois , Catulle : *aimons-nous , ma Lesbie.*

Catulle étoit heureux : je ne sais si Bernard :

Eut le droit de donner les leçons de son art ;

Sur un sujet si beau , trop malheureux poète ,

Mon cœur voudroit parler & ma bouche est
muette.

.

38 MERCURE DE FRANCE.

Je n'ai point tous ces dons ; mais les dieux , par
pitié ,
Me laissèrent deux lots , les arts & l'amitié.

Par M. André , du collège d'Harcourt.

*VERS pour mettre au bas de la Statue de
M. de Voltaire.*

MELPOMÈNE , Clio , Calliope , Uranie ;
De l'avoir inspiré se disputent l'honneur :
Poète , historien , philosophe , orateur ,
Il a tout embrassé dans son vaste génie.

Par le même.

LETTRE de M. de Voltaire à M. Pigal.

CHER PHIDIAS , votre Statue
Me fait mille fois trop d'honneur.
Mais quand votre main s'évertue
A sculpter votre Serviteur ,
Vous agacez l'esprit railleur
De certain peuple rimailleur ,
Qui depuis si long-tems me hue :

• • • • •
• • • • •

Attendez que le destructeur,
 Qui nous consume & qui nous tue,
 Le Temps, aidé de mon Pasteur,
 Ait, d'un bras exterminateur,
 Enterré ma tête chenue.
 Que ferez-vous d'un pauvre auteur
 Dont la taille & le cou de grue
 Et la mine très peu jouffue
 Feront rire le connaisseur ?

Sculptez-nous quelque Beauté nue,
 De qui la chair blanche & dodue
 Séduise l'œil du spectateur,
 Et qui dans son ame insinue
 Ces doux desirs & cette ardeur
 Dont Pigmalion le sculpteur,
 Votre digne prédécesseur,
 Brûla, si la fable en est crue.

Au marbre il fut donner un cœur
 Cinq cens, instrumens du bonheur,
 Une ame en ces sens répandue ;
 Et soudain fille devenue,
 Cette fille resta pourvue
 De doux appas que sa pudeur
 Ne dérobaît point à la vue :
 Même elle fut plus dissolue
 Que son père & son créateur.

Que cet exemple si flatteur
Par vos beaux soins se perpétue !

ESSAI de traduction de la péroration du discours de Cicéron pour Milon ; par M. l'Abbé Paul , professeur d'éloquence au collège d'Arles.

ON sait que Milon , l'intime ami de Cicéron , fut accusé d'avoir tué Clodius. Après avoir démontré par une suite de raisonnemens victorieux , qu'il nous est permis de tuer celui qui attente à notre vie , que Clodius avoit attenté à la vie de Milon , & que par conséquent il a été permis à Milon de tuer Clodius , l'Orateur termine ainsi le plus beau de ses discours par la plus belle de ses péroraisons.

Mais en voilà assez sur cette cause : peut-être même me suis-je trop étendu sur des objets qui lui sont étrangers. Que me reste t'il donc à faire , sinon de vous prier , de vous conjurer , Messieurs , d'avoir pour un cœur généreux des sentimens de commisération qu'il ne sollicite pas lui même , & que j'implore malgré lui ? Si Milon ne mêle pas une seule larme à celles que nous

A V R I L. 1773. 41

répandons tous sur son infortune ; s'il conserve encore un front tranquille & serein , si son langage est toujours ferme & intrépide , ne l'en jugez pas avec moins d'humanité : une telle constance ne seroit-elle pas même un nouveau droit à votre protection ? Si parmi les gladiateurs , qui sont les plus vils des hommes , nous regardons avec les yeux du mépris & même de la haine ces timides combattans , qui après avoir été terrassés , demandent lâchement la vie ; & nous intéressons , au contraire , à la conservation de ces braves athlètes qui affrontent la mort avec une mâle intrépidité ; si ceux d'entr'eux qui ne réclament pas notre pitié , en sont plus les objets , que ceux qui l'implorent ; combien plus devons-nous être affectés de la sorte à l'égard des citoyens courageux ?

Ah ! Messieurs , que les discours de Milon , que ses sentimens dont il me fait chaque jour le dépositaire , me percent , me déchirent l'ame ! « Que mes conci-
» toyens , dit-il , reçoivent mes derniers
» adieux : qu'ils coulent leurs jours dans
» la sécurité , dans la gloire & dans le
» bonheur ! que cette ville fameuse , que
» ma patrie , le plus tendre objet de mon
» amour , de quelque façon qu'elle me

42 MERCURE DE FRANCE.

» traite, subsiste à jamais. Puisque je ne
» peux jouir avec mes concitoyens de la
» tranquillité de la république, qu'ils en
» jouissent sans moi, quoique ce soit par
» moi qu'ils doivent en jouir : je quitte
» Rome, je pars. S'il ne m'est pas permis
» de rester dans une République vertueu-
» se, du moins ne vivrai-je pas dans une
» République corrompue ; & la première
» ville où je trouverai des mœurs & la
» liberté, sera désormais le lieu de mon
» repos. Inutiles travaux ! espérances trom-
» peuses ! vains projets ! lorsque, Tribun
» du peuple & la République opprimée,
» je me devois au Sénat dont l'autorité
» n'étoit plus, à l'ordre des Chevaliers
» dont les forces étoient affoiblies, aux
» gens de bien dont les violences de Clo-
» dius & de sa faction avoient anéanti le
» crédit : aurois-je pensé que les bons
» citoyens me refuseroient leurs appuis ?
» Lorsque je vous rendois à la patrie,
» ajoute-t'il en s'adressant à moi ; (car, je
» le répète, il m'ouvre très-souvent son
» cœur) aurois-je pû prévoir que je n'y
» aurois point une place ? Où est mainte-
» nant ce Sénat auquel je m'attachai ? Où
» sont ces Chevaliers, ces Chevaliers dont
» l'ordre & les sentimens sont les vôtres ?

» Où est ce zèle des villes municipales ?
 » Où est ce langage de l'Italie ? Où est
 » enfin , Cicéron , cette voix protectrice
 » que vous avez si souvent élevée en fa-
 » veur de tant d'accusés ? Sera-t'elle donc
 » sans force pour moi seul , pour moi ,
 » qui tant de fois pour vous ai bravé la
 » mort ? »

Ce n'est pas, Messieurs, en versant des pleurs, comme je le fais ici, que Milon parle de la sorte : c'est avec ce même air d'intrépidité que vous lui voyez. Il n'accuse point ses concitoyens d'ingratitude à l'égard des services qu'il leur a rendus ; il les regarde seulement comme des cœurs foibles & timides , pleins de défiance & voyant par-tout le danger. Il me rappelle que pour assurer vos vies, il a d'abord subjugué par son courage, & ensuite adouci par d'abondantes largesses, cette lie du peuple , cette multitude grossière & avide qui, sur les pas de Sextus-Clodius *, étoit prête à envahir vos biens. En rendant à la République un service aussi signalé, il est assuré de s'être attaché vos cœurs. Il dit que dans ces tems mêmes, le Sénat lui donne souvent les preuves les moins équi-

* Parent de P. Clodius.

44 MERCURE DE FRANCE.

voques de sa bienveillance ; qu'en quel-
que lieu de la terre que la fortune le con-
duise , il emportera le souvenir des pré-
venances affectueuses , du zèle empressé ,
des discours flatteurs dont vous l'hono-
rez , vous & vos différens ordres : qu'il a
été déclaré Consul par les suffrages una-
nimes du peuple, ce qu'il desiroit unique-
ment ; qu'il ne lui a manqué que la pro-
clamation , ce qu'il ne souhaitoit point ;
& qu'enfin si c'est contre lui qu'on a armé
ces satellites , * ce n'est pas qu'on le croie
criminel par le fait, c'est qu'on le soup-
çonne de l'être pas le droit.

Il ajoute , & ce sont des vérités incon-
testables , « que les ames vraiment coura-
» geuses & sages s'attachent moins à la
» récompense des belles actions , qu'aux
» belles actions elles-mêmes ; que dans
» le cours de sa vie il n'a jamais rien fait
» que de glorieux , puisqu'il n'est rien de
» plus beau , de plus digne d'un grand
» homme, que de sauver sa patrie ; qu'à la
» vérité , ceux-là sont heureux , auxquels
» un pareil service a valu l'estime & les
» éloges de leurs concitoyens , mais que

* Pompée avoit placé des soldats dans le Fo-
rum pour contenir les partisans de Clodius.

» ceux qui les ont vaincus en bienfaits
 » n'en sont pas pour cela malheureux.
 » Que s'il falloit cependant envisager les
 » récompenses, la gloire est le plus noble
 » prix de la vertu; qu'elle seule fait nous
 » consoler de la brièveté de la vie par l'i-
 » dée & le souvenir de la postérité : que
 » par elle, nous paroissions encore sur la
 » terre, après en avoir disparu, & exis-
 » tons encore après avoir été : que c'est
 » enfin par ces degrés que l'homme paroît
 » monter, s'élever jusqu'au ciel. Le Peuple
 » Romain, dit-il, toutes les Nations par-
 » leront à jamais de moi : je serai l'éternel
 » entretien des âges les plus reculés. Eh !
 » dans ces circonstances mêmes où mes
 » ennemis font briller à mes yeux les
 » flambeaux de l'envie & de la haine,
 » que d'actions de grâces, que de congrat-
 » tulations, que de discours flatteurs pour
 » ma vertu ! je ne dis rien des fêtes de
 » l'Etrurie, instituées & célébrées en mon
 » honneur. Il ne s'est encore écoulé que
 » trois mois & dix jours depuis la mort de
 » Clodius, & le bruit, que dis-je ? la joie
 » de cette mort a déjà, je crois, pénétré
 » jusqu'au-delà des bornes de l'Empire,
 » Il m'importe donc peu de savoir, ajout-
 » re-t'il, où ce corps mortel pourra trou-

46 MERCURE DE FRANCE.

» ver un asyle , puisque la gloire de mon
 » nom remplit dès - à présent l'Univers ,
 » & qu'elle y subsistera toujours. »

Ainsi m'avez-vous souvent parlé , Milon , dans de secrets entretiens : mais voici ce que j'ai à vous dire , moi , en présence de vos juges. Votre courage est sans doute au-dessus de mes éloges ; mais plus il est héroïque & divin , plus notre séparation me seroit douloureuse. Si vous m'êtes enlevé , je serai encore privé de la triste consolation de pouvoir me plaindre de ceux qui m'auront fait une si cruelle blessure. Ce ne seront point mes ennemis qui vous arracheront à moi , ce seront mes amis les plus intimes ; ce seront des citoyens qui ne m'ont jamais nui , & qui m'ont toujours rendu les plus importants services. Non , Messieurs , vous ne sauriez désormais percer mon cœur d'un trait aussi douloureux ; (il n'en est point de pareil) mais vous ne m'affligerez jamais assez pour me faire oublier l'estime dont vous m'avez toujours honoré. Si vous l'avez oubliée vous-même , cette estime , ou si j'ai pu vous déplaire , pourquoi votre ressentiment n'éclate-t'il pas sur moi plutôt que sur Milon ? Je serois heureux de mourir , si ma mort prévenoit une disgrâce aussi affreuse.

La seule consolation qui me reste , & qui me soutient encore , c'est , Milon , d'avoir servi vos intérêts avec toute la chaleur du zèle , de l'amitié , de la tendresse. Pour vous , j'ai affronté l'inimitié des plus puissans citoyens ; j'ai souvent exposé ma tête au fer de vos ennemis ; je me suis abaissé , humilié devant une infinité de personnes , mes biens , mes enfans , je vous ai tout dévoué : si aujourd'hui même il faut essuyer pour vous des violences ou soutenir pour vous des assauts , me voici , je me présente au combat.

Qu'exige encore de moi notre amitié ? Que dois - je dire ou faire en reconnoissance de vos services , sinon de regarder votre sort comme le mien , quel qu'il qu'il puisse être ? Non , je ne vous le refuse point , je vous fais volontiers ce dernier sacrifice. Et vous , Messieurs , je vous en conjure : couronnez vos bienfaits à mon égard par la conservation de Milon , ou croyez qu'ils périront avec lui. Milon n'est point ému de mes pleurs : la fermeté de son cœur est inflexible , inébranlable. Selon lui , le véritable lieu d'exil est celui où la vertu ne peut être : la mort n'est point une peine , elle est le terme naturel de notre course. Tel est le caractère de son ame,

48 MERCURE DE FRANCE.

tels sont les principes avec lesquels il est né. Mais vous, Messieurs, quels seront les vôtres? Conserverez-vous le souvenir de de Milon, en bannissant sa personne? Et sera-t'il dans l'Univers un lieu plus digne de posséder ce grand homme, que celui où il a vu le jour? O vous, cœurs intrépides & généreux, qui tant de fois avez versé votre sang pour la patrie: vous, centurions, & vous, soldats! ah! intéressez-vous au danger d'un homme & d'un citoyen dont rien ne peut abattre le courage. Quoi! non seulement en votre présence, mais tandis que vous êtes armés, tandis que vous présidez à ce jugement, un si grand homme sera chassé, sera banni, sera honteusement rejeté de cette ville!

Je suis bien malheureux! vous avez pû, Milon, engager ceux qui sont aujourd'hui vos juges à me rappeler à Rome, & je ne pourrai, moi, les persuader de vous y retenir! Que répondrai-je à mes enfans, qui voient dans vous un second père? que vous répondrai-je, à vous, Quintus mon frère, qui êtes maintenant absent, & qui alors partagiez tous nos malheurs? Sera-t'il donc vrai que je n'aie pu sauver Milon, par le moyen de ceux dont il s'est servi pour me sauver moi même! & dans quel-

le

de affaire? Dans une affaire dont le sujet excite la joie de tous les peuples; auprès de quels juges? auprès de ceux qui ont le plus applaudi à la mort de Clodius; par quelle intercession? par la mienne.

Quel crime atroce ai-je donc conçu, Messieurs, de quel horrible forfait me suis-je donc souillé, lorsque j'ai recherché, j'ai découvert, j'ai exposé au grand jour les preuves d'une conjuration * qui menaçoit l'Etat de sa ruine entière; lorsque j'en ai étouffé les premières étincelles? C'est là la source de toutes les sortes de malheurs que nous avons essayés, moi & les miens. Pourquoi avez-vous voulu mon rappel? Etoit-ce pour chasser sous mes yeux ceux qui m'avoient rendu à la République? Je vous en supplie, Messieurs, empêchez que mon retour ne me soit plus amer, que ma retraite ne me fut douloureuse. Eh! comment puis-je me croire véritablement rétabli, si l'on m'arrache les citoyens par qui je l'ai été? Plût aux dieux immortels! (pardonne, ô patrie! peut-être le langage que m'inspire ici ma tendresse pour Milon, est-il à son égard une impiété) plût

* Celle de Catilina,
II, Vol.

aux dieux immortels, que non-seulement Clodius vécût, mais qu'il fût Prêteur, Consul, Dictateur, si j'en m'épargnois à ce prix le spectacle désolant d'une pareille infortune !

Quel courage, grands dieux ! que celui de Milon ! qu'il mérite, Messieurs, que vous le conserviez à la République ! « Non, » non, dit ce héros ; que Clodius ait été » puni, il a dû l'être ; que je le sois, s'il » le faut, à mon tour, sans le mériter. » Quoi donc ! un tel homme, si visiblement né pour sa patrie, mourroit autre part que dans son sein ? Et l'Italie, en se réservant peut-être le souvenir de sa grandeur d'arme, lui refuseroit un tombeau chez elle ? Qui opinera à chasser de Rome un citoyen, qui, chassé par vous, sera appelé par tous les peuples ? Heutreuse la terre qui recevra ce grand homme ! Ingrate, cette ville, si elle le met hors de ses murs ! malheureuse, si elle le perd ! mais je finis ; mes larmes m'étouffent la voix, & Milon ne veut point être défendu par des larmes. Osez, Messieurs, je vous en conjure, osez régler vos avis sur vos vrais sentimens. Celui qui a choisi pour juges les meilleurs & les plus sages citoyens, approuvera, n'en doutez point, un jugement dicté par le courage & par l'équité.

*VERS envoyés à Madame Trial , qui ,
après une absence de six mois , a reparu
avec le plus grand applaudissement sur
le Théâtre Italien , samedi 6 Février.*

EST-CE ta voix , trop aimable Sylvie ;
Dont les sons pénètrent nos cœurs ?
Oui , c'est celle de Polymnie.
Je suis au temple de tes sœurs.
Toi , dont le lyrique génie
Combina cet accord charmant
De la plus douce mélodie
Et du plus naïf sentiment ,
Dis-moi par quel art enchanteur ,
D'une extrême délicatesse ,
D'amour tu nous peins la tendresse ;
Le dépit , la jalouse erreur ;
Ou , si tu le refuse , & si l'on me défie ;
Je vais le deviner , Sylvie.
Grace , esprit , naïve gaité ,
Tu reçus tout des mains de la Nature ;
Et qui pourroit t'accuser d'imposture ,
Quand tu peins sa simplicité ?
Pour nuancer un sentiment ,
Ton cœur délicat & sensible
Semble s'épanouir ; c'est ce charme invisible

C ij

52 MERCURE DE FRANCE.

Dont la vive saillie anime ton accent.

Delà te vient le charmant avantage
D'inspirer le plaisir : est-ce là ton secret ?
Tes yeux sont de l'amour une riante image ;
Mais , s'il s'agit d'aimer , que ton cœur est discret !

Un seul amant , que l'hymen & l'amour
Unit à toi , comble tous tes desirs.
Les beaux arts , les talens occupent tes loisirs ,
Tu plais à la ville , à la cour ;
Et si je vante peu cet élégant corsage ,
Ce sourire enfantin , cet air de volupté
Qu'emprunte Flore , assise en un bocage ,
Pour inspirer l'amour & la gaiété ,
C'est que tous ces appas sont des fleurs printan-
nières

Que voit éclore un beau matin ,
Qu'un souffle peut flétrir. Ces graces passagères
N'ont pas un plus heureux destin.
Eglé , dans son printemps , en est-elle embellie ?
Nous lui faisons l'aveu de tout ce qu'elle inspire ;
Est-elle déparée ? à la beauté flétrie

Nous ne trouvons plus rien à dire.
Mais un plus durable ornement
Mérite un moins frivole hommage ,
La vertu , l'esprit , l'enjouement
Sont un plus solide avantage.
Parmi les tiens je le trouve , Sylvie ;
Et c'est celui que je veux admirer.

Ravir les cœurs, être sage & jolie,
 C'est ta devise; &, s'il faut l'avouer,
 Puisqu'il faut, avec toi, faire taire l'amour,
 Je vais m'en venger à mon tour.
 J'aurai pour toi ces sentimens
 Qu'inspire la vertu, qui triomphent du temps.
 Cet aveu n'a rien qui te blesse:
 Daigne donc agréer mes vers;
 Relis-les, si je suis fidèle à ma promesse;
 Déchire-les, si je deviens pervers.

LA PIE & LE SOURICEAU.

*Fable à l'occasion d'une nouvelle brochure
 où l'auteur de cette Fable (M. Imbert)
 est loué, tandis que M. de Voltaire &
 plusieurs Gens de lettres distingués sont
 basoués & fustigés.*

DES animaux avoient un jour
 Porté les arts dans leur patrie;
 Ils avoient mainte académie.

Or une Pie
 Jeune, étourdie,
 Qui faisoit aux Muses sa cour,
 Loin de chercher les palmes du génie,

C iiij

54 MERCURE DE FRANCE.

Entreprit de juger ses juges à leur tour.

Fière de cet effort de goût & de courage ,

Elle alla voir un Souriceau ,

Qui logeoit dans son voisinage.

Ami, dit-elle ; du nouveau.

A tous nos beaux esprits je vais lire un ouvrage ,

Où chacun est tancé. . . Viens : j'y vais à présent.

Cet ouvrage d'ailleurs a de quoi satisfaire

Ton amour-propre. Il est, ma foi , plaisant ,

Et pourtant ,

Je crois fort qu'on n'en rira guère.

Au Sénat littéraire ils s'avancent tous deux :

A grands cris aussi-tôt la Pie

Lit cet ouvrage , où , cités & jugés ,

Maints beaux esprits , par un arrêt impie ,

Etoient honnis , & même fustigés ;

La scène étoit un peu hardie.

On cria beaucoup à ce trait ;

Deux lignes plus bas il couronne

Le Souriceau , bonne personne ;

Mais qui n'avoit encor rien fait ,

On presque rien. On rit un peu. Que faire ?

Ce n'étoit pas tout-à-fait sans raison.

Lecture faite : eh ! bien , cher compagnon ,

Dit la Pie ? ah ! ma foi , c'est te traiter en frère.

Hélas ! que t'ai-je fait pour me traiter ainsi ,

Répond le Souriceau tout honteux de la fête ?

Parbleu , de beaux lauriers j'ai couronné ta tête ,

Et tu te plains ! — Ah ! grand-merci.

A ce cadeau je ne m'attendois guères.
 Quand nos maîtres ici sont fustigés par toi,
 Ne vois-tu pas bien que c'est moi
 Qui reçois seul les étrivières.

Par M. Imbert.

L'auteur doit donner incessamment un recueil de fables qui auront du succès, si on en juge par le talent qu'il a déjà montré dans le *Jugement de Paris*, poëme très-agréable, & dans plusieurs autres poësies légères.

O D E A L A D I S C O R D E ,

*Traduite du hollandois de M. Guillaume
 Van - Haaren.*

ENNEMIE des dieux & des hommes,
 impure Discorde, qui nâquis dans les
 enfers, toujours opposée aux desirs des
 cœurs vertueux, tu es le fléau des Peu-
 ples & des Rois !

Par-tout où tu portes tes pas inégaux,
 la brillante lumière de la Liberté & du
 Repos s'enfuit avec indignation, & le
 trouble naît comme une tempête.

La sombre Nuit, assise sur un trône
 de nuages amoncelés, remplit l'air des

C iv

56 MERCURE DE FRANCE.

ombres qui l'accompagnent. Les Peuples sont plongés dans l'obscurité la plus épaisse. Le Courage fait place à l'Abattement, & la Joie à la Tristesse.

Chaos, le prince du Désordre, arrive aussi tôt, plein du fureur. L'Avarice, l'Envie, la Vengeance & la Haine, ces colonnes de son empire, confondent tout dans ce malheureux Etat.

La déesse de l'Aveuglement est assise sur le trône, & ordonne au Hasard. Bientôt le trésor public est épuisé; les loix & l'armée sont négligées. Insolente & cruelle envers ceux qui dépendent d'elle, elle est lâche devant ceux qui l'insultent.

Que cette insensée se laisse aisément séduire! Elle s'irrite avec plus de facilité contre ses amis que contre ses ennemis. D'où auroit-elle appris à connoître celui qui la hait de celui qui l'aime?

Sous sa direction on ne doit s'attendre qu'à des traités honteux ou à des fers insupportables. Que l'espoir de la Prospérité ne flatte pas son cœur. La Prospérité & l'Esclavage ne demeurent point sous le même toit.

Déjà elle entend le bruit des trompettes de l'ennemi qui s'avance, & les cris

de son armée victorieuse remplissent les airs. Son ame ne fera-t'elle émue que lorsqu'il aura investi sa capitale?

La Ruine approche avec toutes ses horreurs. La voilà qui paroît le glaive enflammé dans la main... Peuple infortuné! reviens de ton égarement. Renonce à la fausse sécurité qui t'enchanté, & qui dans peu d'instans va te devenir si funeste!

Si jamais l'inférieure Discorde paroît dans ces contrées, Ange tutélaire de notre République, Esprit de concorde qui inspires une ardeur invincible, je t'appelle au secours, & je te conjure de nous regarder du haut des Cieux!

D'un Peuple impuissant, & qui languissoit sous le joug de la Tyrannie, tu nous a faits devenir par ta sagesse un Peuple libre & respectable parmi les Nations: & par l'exemple de ta fermeté inébranlable, tu nous a faits des Héros.

Ne détruis donc pas ton propre ouvrage. O Ciel! verrois-tu ce monstre hideux assis sur ce même siège que tu as planté au milieu de nous, & où tu as placé les gages sacrés de notre Religion & de notre liberté?

C v

58 MERCURE DE FRANCE.

Non, non ! tu exauceras nos vœux, & quoique déchu de la valeur & de la prudence de nos ancêtres, tu descendras du haut de l'Olympe. Tu nous éclaireras des rayons de la clarté céleste, & tu nous inspireras une force indomptable !

Dès que ton soleil brillant se levera sur notre horison, ni Chaos, ni la déesse de l'Aveuglement ne soutiendront ses regards. L'Obscurité s'évanouira devant la Lumière : & la Sagesse, toujours accompagnée du Contentement, reviendra nous gouverner !

O D E A M É C È N E , 14 Epod.

Mollis inertia cur, &c.

MÉCÈNE, vous me désolez
 Quand votre indulgente tendresse
 Me dit : « Pourquoi cette paresse
 » Dont tes esprits sont accablés ?
 » Il semble qu'une main cruelle
 » T'enivre des eaux de l'Oubli ;
 » Est-ce ainsi qu'Horace a rempli
 » Une promesse solennelle ? »

Ah ! si j'abandonne imparfaits
 Les vers qu'un ami tendre exige,
 Croyez, croyez qu'un Dieu m'oblige
 De quitter les graves sujets.

Ainsi, trop charmé de Bathille,
 De Théos le vieillard heureux
 Consacroit aux chants amoureux
 Les sons de sa lyre facile.

Mais quoi ! vous-même êtes épris ;
 Et l'illustre objet qui vous blesse
 Egale celui que la Grèce
 Envia long-tems à Pâris.

Pour moi qu'une simple Affranchie
 Trahit & trompe chaque jour,
 Je joins aux tourmens de l'amour
 Les tourmens de la jalousie.

Par M. L. R.

AUTRE, A PIRRA, 3, liv. 1^{re}.

Quis multa gracilis, &c.

QUEL est ce beau garçon, qui, parfumé d'es-
 sence,

Sur des roses couché, t'embrâse de ses feux ?
 Pour qui tu fais si bien, simple avec élégance,
 Neutr négligemment l'or de tes blonds cheveux ?

C vj.

60 MERCURE DE FRANCE.

Crédule , il s'abandonne à l'amour qu'il t'inspire ;
A tes transports charmans , à ton cœur , à ta foi ;
Il croit que pour jamais soumise à son empire ,
Tu n'aimeras que lui comme il n'aime que toi.

Qu'il va se détromper ! qu'il va verser de larmes !
Quel orage imprévu fuit ce calme trompeur !
Malheur à qui se laisse éblouir par tes charmes ,
Et , dupe de tes yeux , ne connoît pas ton cœur !

Pour moi , je ne crains plus ces funestes orages ;
Devenu circonspect à mes propres dépens ,
Je porte le tableau de mes tristes naufrages ,
Qu'au temple de Neptune à jamais je suspens.

Par le même.

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du premier volume du mois d'Avril 1773 , est *Poisson d'Avril* ; celui de la seconde est *Sommeil* ; celui de la troisième est les *Oreilles*. Le mot du premier logogryphe est *Mariage* , où se trouvent *mari* , *âge* , *rage* , *rame* , *game* , *magie* , *mage* , *air* , *mire* , *ame* , *mer* , *aire* , *Marie* , *Mai* , *ami* , *mie* , *maire* , *arme* , *ramage* , *image* , *rime* ; celui du second est *Orgue* , où se trouve *orge* ; celui du troisième est *Religion* , où l'on trouve *loi* , *gloire* , *Lion* ,

A V R I L. 1773. 61
ile, loge, lie, Noël, Léon, Loire, Roi,
orgie, orge, or, role, rien, légion, oie,
noir, ne.

É N I G M E.

J'AI dans mon logement
Un certain nombre de fémelles ;
A leur devoir toujours fidelles,
Que je garde soigneusement.
On est content de leur silence ;
Mais, viennent-elles à jouer,
C'est un tapage, un train à perdre patience ;
Le plus court est se taire, & les laisser parler.
Ces vieilles ou jeunes poulettes
Ont un coq qui tient le haut bout.
Si quelquefois on les trouve muettes,
Ce n'est pas pour long-tems ; lui ne dit rien du
tout.
Les chansons sont du goût des belles ;
Tantôt c'est un pont-neuf ou refrain d'opéra :
Quoique captif, au palais des Tournelles,
N'entend-on pas chanter plus d'un forçat ?
Eh bien ! c'est à-peu-près le sort de mes donzelles.

Par M. . . . , de Paris.

A U T R E.

MON père , vil rebut , négligé dans un coin ,
Souvent jeté par la fenêtre ,
N'auroit jamais osé paroître
Où l'on me conserve avec soin.
Je suis utile à bien du monde ,
Le peuple se sert peu de moi.
Je voyage beaucoup dans la machine ronde ,
Et ne suis guères sans emploi.
J'annonce les ordres du Roi.
Je suis Juif , Chrétien , Protestant , Janséniste ,
Catholique , Mahométan ;
Je suis gai , libertin , sérieux , moraliste ,
Satyrique , ennuyeux , triste , tendre , galant ,
Selon le ton que l'on me donne ;
Si c'est un docteur de Sorbonne ,
N'en doutez pas , lecteur , je dois être sçavant.

*Par Madame de G * * * , de Montauban.*

A U T R E.

JE suis père de quatre enfans ,
Moins beaux que moi , beaucoup plus grands.
Chose difficile à comprendre ,

Dans le moment je les engendre.
 Ils en ont aussi chacun deux
 Plus grands que moi , plus petits qu'eux.
 Je vauz autant qu'eux tous ensemble,
 Par un côté je leur ressemble.
 Vous êtes gai quand vous m'avez :
 Devinez-moi si vous pouvez.

*Par M. Danzelle , Notaire royal
 à St Valery.*

A U T R E.

J'**A**t toujours une face unie.
 Du feu je tire ma vigueur.
 Ma vertu , par le froid bannie ,
 Se ranime par la chaleur.
 Enfant de la Délicatesse ,
 Je me plais au raffinement ;
 Et, quoique grossier instrument ,
 J'embellis ce que je caresse.

Par le même.

L O G O G R Y P H E.

Je vous présente ici , lecteurs ,
Des bois un habitant sauvage
Dont le chant est l'heureux présage
Du retour de ce mois qui fait naître les fleurs :
Dès que Borée a , dans ses plaines ,
Fait place aux folâtres zéphirs
De l'amour , sans soucis , sans peines ,
Il savoure , à longs traits , les douceurs , les plaisirs ;
Il a l'agrément d'être père
Sans être de soins agité ;
Sa compagne , en devenant mère ,
N'a pas les embarras de la maternité.
Avec cet avantage rare ,
On devroit envier son nom ;
Mais , par un préjugé bizarre ,
On le prend , quelquefois , pour un sanglant affront :
Il faut six lettres pour l'écrire ;
Si vous le séparez en deux ,
Dans chaque part vous devez lire

De mot de cet endroit où tombent nos cheveux :
 Mettez ces noms l'un devant l'autre ,
 Jamais le sens ne peut changer ;
 Dans leur tout , peut-être est le vôtre ,
 Ou celui qu'un beau jour on pourra vous donner.

Par M. de Lozières , fils , à Argentan.

LOGOGYPHE GRAMMAIRIEN.

Tu vois en moi, lecteur, un triste substantif.
 Le destin ne veut pas que je sois adjectif ;
 Masculin en naissant, ah ! j'ai cessé de l'être ;
 Et près du féminin si l'on me voit paraître,
 Je ne suis jamais là pour être possessif ;
 Mais c'est pour empêcher un larcin effectif.
 Tu ne devines pas ? Ce bizarre langage
 T'offre un infortuné qui reçut un outrage ,
 Et qu'un dur instrument , par trop expéditif ,
 Empêche , pour toujours , d'être un augmentatif.
 Quoi ! ton embarras dure ? A t'en tirer combine ,
 Sache qu'on me connoît très-souvent à la mine ,
 Et, pour mieux réussir, pense à mon collectif.
 Il a plus de six pieds : quant au distributif,
 Passe-le pour choisir du tout une partie

66 MERCURE DE FRANCE.

Qui présente à tes yeux ville de Normandie,
Voisine du pays dont l'habitant actif
A la tête, dit-on, chaude au superlatif:
En laissant cette part, prends-en une nouvelle,
Par le mot que tu vois, alors je te rappelle
Une mode qu'Adam mit au comparatif,
En-cédant au pouvoir du tendre impératif:
Unis à ce mot-là le reste de mon être.
Un endroit de ton corps aussi-tôt doit paraître;
Cøpe deux pieds, tu vois un pronom relatif
Qui peut, changeant de nom, être interrogatif:
Enfin, pour me trouver, songe à cette aventure
Funeste à deux amans qui suivoient la nature.

*Par M. Picoche, premier Commis de
la direction générale d'Alençon.*

A U T R E.

CHERCHEZ en moi, lecteur, dans un moment
d'ennui,
Le nom commun d'un fruit & d'une chose vile;
Retranchez une lettre, & vous aurez celui
D'un animal & d'une ville.

*Par Mlle Renotte, de l'Hermenault
en Poitou.*

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Lettres édifiantes & curieuses, écrites des Missions étrangères, par quelques Missionnaires de la C. de J. xxx^e. recueil in-12. A Paris, chez Ruault, libraire, rue de la Harpe, près la rue Serpente.

LORSQUE, dans le volume du *Mercur*e du mois de Mars dernier, nous fîmes l'extrait du xxx^e. recueil de ces lettres édifiantes & curieuses, nous annonçâmes que l'éditeur se promettoit de publier successivement plusieurs volumes de cette collection. Le trentième, qui vient de paroître, nous présente l'état actuel de la Religion Chrétienne dans les Indes, & un récit fidèle de ses diverses révolutions. Mais il faut voir ces détails dans l'ouvrage même. Nous détacherons seulement de ce recueil ce qui peut avoir rapport aux mœurs, coutumes & usages des différens peuples des Indes, & à leur histoire naturelle.

Le Père Horta, Jésuite Italien, a dans une de ses lettres insérée dans le xxx^e. recueil, parlé des formalités qu'observent

68 MERCURE DE FRANCE.

les Tonquinois dans leurs visites. Un autre Missionnaire nous entretient ici de l'histoire naturelle du Tonquin. On compte dans cette heureuse contrée plus de vingt mille villages, tous plus peuplés les uns que les autres. On diroit que le printems y règne toujours, & l'on n'y sent du froid que quand le vent du Nord y souffle avec violence. On n'a jamais vu ni glace, ni neige dans ce royaume; jamais les arbres n'y ont perdu leur verdure; jamais l'air n'y est infecté de vapeurs contagieuses; le ciel y est ordinairement si serein & si pur, qu'on ignore, dans ces contrées, ce que c'est que la peste. La goutte, la pierre, les fièvres malignes, & mille autres maladies, si communes en Europe, sont ici entièrement inconnues. Le riz est la nourriture ordinaire du pays; on en fait même un vin dont la force égale celle de l'eau-de-vie. Les meilleurs fruits du Tonquin sont les oranges, & une espèce de figue rouge qui feroit honneur aux tables les plus délicatement servies de Paris. Le Missionnaire en a vu d'une autre sorte qui ressembloit assez à celles de Provence, & pour la forme & pour le goût: mais ce qui lui a paru fort singulier, c'est que ce ne sont

point les branches qui les portent ; elles ne naissent qu'au pied de l'arbre , & quelquefois en si grande quantité , que vingt hommes affamés pourroient facilement s'y rassasier. On trouve aussi beaucoup de citrons ; mais ils sont mal sains , & les Tonquinois ne s'en servent guères que pour teindre leurs étoffes. On voit dans ce pays de grands arbres dont les branches ne portent ni feuilles , ni fruits ; ils ne produisent que des fleurs. Il y en a une autre espèce dont les branches se courbent jusqu'à la terre , où elles jettent des racines d'où naissent d'autres arbres ; les branches de ces derniers se courbent de même , poussent à leur tour de semblables racines ; & ces arbres , à la longue , occupent une espace de terrain si étendu , que trente mille hommes pourroient à l'aise se reposer à leurs ombres. Les chevaux du Tonquin sont d'une rare beauté & en très-grand nombre ; on en admire la vivacité , la légèreté & la vigueur. Cependant en général ils sont petits , & peu propres à l'attelage. Les éléphants n'y sont pas moins communs ; on en nourrit plus de cinq cens pour le service du Roi. On prétend que leur chair est bonne , & que le Prince en mange quelquefois par délices. On ne voit dans ce royaume ni

lions ni agneaux ; mais on y trouve une quantité prodigieuse de cerfs , d'ours , de tigres & de singes. Ces derniers sont remarquables par leur grosseur & leur hardiesse. Il n'est pas rare de les voir au nombre de deux ou trois mille entrer comme ennemis , dans les champs des laboureurs , s'y rassasier , se faire ensuite de larges ceintures de paille , qu'ils roulent autour de leurs corps , après les avoir remplies de riz , & s'en retourner chargés de butin , à la vue des payfans , sans que personne ose les attaquer. Parmi les oiseaux rares & curieux de ce pays , il en est un que le Missionnaire croit avoir vu dans l'isle de Saint-Vincent ; c'est une espèce de chardonneret dont le chant est si doux & si mélodieux , qu'on lui a donné le nom d'*Oiseau céleste* ; ses yeux ont l'éclat du rubis le plus étincelant ; son bec est rond & affilé ; un petit cordon d'azur règne au tour de son col ; & sur sa tête s'élève une petite aigrette de diverses couleurs qui lui donne une grace merveilleuse. Ses aîles , lorsqu'il est perché , offrent un mélange admirable de couleurs jaune , bleue & verte ; mais quand il vole , elles perdent tout leur éclat. Cet oiseau fait son nid dans les buissons les plus épais , & multiplie son espèce deux fois

par an ; il se tient caché pendant les pluies, & dès que les premiers rayons du soleil viennent à se faire jour à travers les nuages, il sort incontinent de sa retraite, va voltiger sur les haies, & par un ramage des plus agréables, il annonce aux laboureurs le retour du beau tems.

Le Missionnaire qui écrit tous ces détails, étonnera peut-être un peu plus ses lecteurs françois en leur apprenant qu'il y a dans le Tonquin des médecins aussi habiles qu'en France. Ce n'est pas que les Esculapes du Tonquin ne fassent entrer la superstition dans leur art, mais c'est pour plaire au peuple qui ne s'en servirait pas sans cela. Quand un médecin visite un malade, il ne l'accable pas, comme en Europe, de son jargon scientifique; il se contente seulement de lui tâter le pouls, après quoi il dit la nature & les effets de la maladie. En tâtant le pouls de la main droite, il touche le malade en trois endroits différens, dont le premier répond au poulmon, le second au ventricule, & le troisième aux reins, du côté droit. S'il tâte le pouls de la main gauche, il le touche également en trois endroits, dont le premier répond au cœur, le second au foie, & le troisième aux reins

72 MERCURE DE FRANCE.

du côté gauche. Le médecin fait attention sur-tout au nombre des battemens du poulx durant une respiration ; & selon les diverses pulsations , il prétend connoître la cause de la maladie , & voir si le cœur, le foie ou le poulmon est en mauvais état, ou si le mal vient de chaleur, de froid, de joie, de tristesse ou de colère, & combien de tems il doit durer. Si le poulx vient à s'affoiblir, ou à s'arrêter, après avoir battu quelque tems, la maladie est jugée mortelle ; si, au contraire, le poulx, après s'être arrêté au commencement, vient à battre de nouveau, c'est un signe que le mal doit durer long tems. Il ne faut pas croire cependant que les médecins Tonquinois, qui sont la plupart fort éclairés, ajoutent foi à ces superstitions ridicules. Notre Missionnaire en a connu un, homme de beaucoup de mérite, qui lui dit un jour en riant, que la crédulité du peuple étoit le gagne-pain de tous ses confrères. Ordinairement ces médecins ne se servent que d'herbes & de racines dans la composition de leurs remèdes. Cependant pour les migraines, les fièvres chaudes & les dysenteries, ils emploient communément le suc d'un fruit qu'on dit être d'une efficacité admirable dans ces sortes de maladies. Le pourpre
est

est une maladie fort dangereuse en Europe; mais dans le Tonquin peu de personnes en meurent. Voici la manière dont les Tonquinois s'en guérissent. Ils prennent une moelle de jonc, la trempent dans l'huile, l'allument & l'appliquent successivement sur toutes les marques du pourpre. La chair alors se fend avec un bruit pareil à celui d'une petite fusée; aussitôt on en exprime le sang corrompu, & l'on finit par frotter les plaies avec un peu de gingembre. Ce remède doit être fort douloureux, mais le Missionnaire en a vu des effets si singuliers, qu'il ne doute nullement de son efficacité. Les saignées ne sont guères en usage dans le Tonquin. Les Médecins François qui les recommandent avec tant de soin, seroient bien surpris si on leur disoit que c'est ici la dernière ressource des gens de l'art; encore avant d'y avoir recours, faut-il être bien assuré que les autres remèdes ne peuvent être au malade d'aucune utilité. Les Tonquinois, il est vrai, ne doivent pas avoir un besoin si fréquent de la saignée que les Européens; leur sang est naturellement plus pur, leurs exercices plus violens & plus multipliés; d'ailleurs, ils font un si grand usage des racines & des simples, qu'ils

74 MERCURE DE FRANCE.

sont beaucoup moins sujets aux maladies qu'occasionnent en Europe l'abondance & la corruption des humeurs.

Le P. Cibot, missionnaire à Peking, ville capitale de la Chine, nous fait, dans sa lettre datée du 3 Novembre 1771, le portrait du Monarque actuellement régnant. « C'est un Prince qui voit tout par » lui-même; plein de droiture & d'équité, il ne souffre pas qu'on commette la » moindre injustice. Doux & accessible, » il écoute avec plaisir l'innocent qui se » justifie; mais prompt & sévère, il humilie & punit l'oppresser. Il ne paroît » pas que l'adulation ait beaucoup d'em- » pire sur son esprit; il a des courtisans » comme tous les Princes de la terre, » mais sa modestie & son mérite le mettent au-dessus de leurs louanges intéressées, & de leur fade encens.» Le P. Cibot ajoute qu'il pourroit rapporter une infinité de traits qui annoncent dans ce Monarque l'ame la plus noble & la plus éclairée; mais qu'il laisse au Missionnaire qui travaille à son histoire, le soin de les transmettre à la postérité.

Un autre Missionnaire qui apprend la langue chinoise, avoue qu'il s'étoit d'abord imaginé que cette langue étoit la

plus féconde & la plus riche de l'Univers; mais à mesure qu'il y a fait des progrès, il s'est apperçu qu'il n'y en avoit peut-être pas dans le monde de plus pauvre en expressions. Les Chinois ont plus de soixante mille caractères, & cependant ils ne peuvent rendre tout ce qu'on exprime dans les langues de l'Europe, souvent même ils se trouvent dans la nécessité de se servir de l'écriture pour se faire entendre. Chaque mot a son caractère particulier, ou son signe hiéroglyphique. On peut s'imaginer dans quelle confusion tomberoit la langue françoise, si quelqu'un s'avisoit de désigner chaque mot, chaque nom, chaque tems par un caractère spécial. La confusion seroit bien plus grande, si l'on marquoit ainsi les termes d'arts & de sciences, par exemple, ceux de peinture, d'architecture, de géométrie, de philosophie. Quel horrible embarras ne seroit-ce pas pour les François, s'il leur falloit étudier tous ces divers caractères? Telle est la langue chinoise. Le son des caractères chinois ne varie que très-rarement, quoique la figure en soit fort différente, & qu'ils ne signifient pas la même chose. Cette langue est si pleine d'équivoques, qu'il est extrêmement dif-

D ij

facile d'écrire ce qu'on entend prononcer, & de comprendre le sens d'un livre dont on fait la lecture, si l'on n'a le livre même sous les yeux. Il arrive delà que souvent on n'entendra pas le discours d'un homme, parlât-il avec la plus grande exactitude ; de sorte que la plupart du tems il est obligé non-seulement de répéter ce qu'il a dit, mais encore de l'écrire. On est persuadé en Europe que la multiplicité des caractères est une preuve de la richesse de la langue chinoise ; mais avec plus de connoissance & de réflexion, on verroit que c'est plutôt une marque de la stérilité. Les soixante mille caractères, & plus, dont elle est composée, ne seroient pas comparables à la multiplicité des caractères dont la langue latine seroit enrichie, si l'on en réduisoit tous les termes à un signe particulier. La langue françoise même, qui est beaucoup plus bornée que la latine, l'emporteroit immanquablement sur la chinoise. Ajoutez à cela que les Européens expriment avec vingt-quatre lettres toutes les modifications de leur langue naturelle, au lieu que les Chinois, avec le nombre prodigieux de leurs hiéroglyphes, ne peuvent pas même fixer leur prononciation, encore moins le véritable sens des termes de leur langue.

La plûpart des voyageurs ne nous ont donné que des peintures imparfaites & peu fidèles des mœurs, du génie & du caractère des Persans. Voici les nouvelles observations sur ce sujet que nous présente la lettre d'un Missionnaire. Les Persans forment la nation la plus polie & la plus cultivée de l'Orient : ils sont doux, honnêtes, affables, sur tout à l'égard des étrangers, paisibles, ennemis des querelles & des contestations. Sobres & tempérans, ils fuient les excès. Aussi ne voit-on parmi eux, ni débauches scandaleuses, ni plaisirs tumultueux. Si quelqu'un transgresse la loi qui défend l'usage du vin, ou commet quelque autre excès, il se tient caché chez lui, & n'ose se montrer en public. Ce peuple est compatissant, & ne verse qu'avec peine le sang humain, lors même qu'il s'agit de punir les plus grands crimes. Pendant quatorze ans qu'un des Missionnaires de la C. de J. a demeuré à Ispahan, l'on n'y a fait, de sa connoissance, qu'une seule exécution. Les Persans ont un esprit pénétrant, vif & enjoué ; ils sont curieux des sciences & aiment la poésie, pour laquelle ils ont un génie particulier ; ce qui les rend naturellement éloquens & bons acteurs. Ils se

78 MERCURE DE FRANCE.

plaisent à représenter , à leur manière , des pièces publiques sur des théâtres qu'ils dressent dans leur *meydan* ; & quoique leurs représentations ne soient pas selon les règles du théâtre , les essais qu'ils en font démontrent assez leur capacité naturelle pour ce genre de travail ; il ne leur manque pour y exceller que le secours de l'étude & des livres. Les Persans , ainsi que toutes les autres Nations de l'Univers, ont en partage l'avarice & la passion d'accumuler des richesses ; mais il n'arrive presque jamais que ces vices deviennent , comme en Europe , des vices affreux & funestes aux fortunes des particuliers. Rarement on voit chez eux des vols , des concussions & des injustices ; ils donnent peu & aiment beaucoup à recevoir. On n'aborde guères les Grands qu'avec un présent à la main ; mais quelque léger que soit un don , la manière dont ils le reçoivent fait toujours sentir l'estime qu'ils en font.

La justice se rend parmi les Persans très-promptement & sans le ministère ni de procureurs ni d'avocats. Ils ignorent toutes ces formalités inutiles qui ne tendent qu'à éterniser les affaires , & à les faire durer des siècles entiers ; ils ne connoissent

point de délais, ils terminent un procès dans une ou deux séances. Le *Divan-Beghi*, c'est-à-dire le chef de la justice, se trouve une fois ou deux la semaine à son tribunal; là les parties exposent simplement leur grief de part & d'autre, & le *Divan-Beghi*, après les avoir entendues avec la dernière attention, prononce son jugement, & l'on s'en tient à sa décision sans pouvoir appeler à aucune cour supérieure. Dans les villes un peu considérables la police s'exerce de la même manière & sans aucun embarras. Dans chaque quartier il y a des commissaires qui font tous les jours la ronde, accompagnés de gens à cheval, pour examiner si tout est en ordre, si les denrées se vendent loyalement & au prix taxé par les magistrats. Voici un fait qu'on a raconté à ce sujet au Missionnaire. Un commissaire, étant un jour en fonction, rencontra un bourgeois qui venoit de la boucherie & s'en retournoit chez lui; il lui demanda ce qu'il portoit, « C'est, répon- » dit le bourgeois en colère, de la viande » que je viens d'acheter chez un tel bou- » cher. » Le commissaire, frappé de la réponse, voulut savoir le sujet de son mécontentement; il s'informa s'il avoit

Div

payé sa viande trop cher ? « Sans doute ,
 » repartit le bourgeois : vous avez beau
 » fixer le prix , les bouchers s'en moc-
 » quent ; ils exigent le triple de la taxe ,
 » encore n'en donnent-ils pas le poids ; il
 » manque à ce morceau au moins deux
 » ou trois onces. » *Mene - moi* , dit le
 commissaire , *à l'endroit où tu l'a pris*. Le
 commissaire y étant arrivé , ordonna au
 boucher de peser le morceau , & il s'y
 trouva effectivement quatre ou cinq onces
 de moins. Le commissaire alors adressa
 ces paroles au bourgeois : *Quelle justice*
demandes-tu de cet homme ? Que veux-tu
exiger de lui ? « Je demande , dit aussi-tôt
 » le bourgeois , autant d'onces de sa chair
 » qu'il m'en a retranché du morceau qu'il
 » m'a vendu. » *Tu les auras* , repartit le
 commissaire , *& tu les couperas toi-même ;*
mais si tu en coupes plus ou moins, tu seras
puni. Le bourgeois , étonné de la sagesse
 du jugement , disparut comme un éclair.

Le royaume de Perse est héréditaire ;
 il passe du père aux fils légitimes , & à
 leur défaut aux fils naturels , à l'exclusion
 des autres parens. Il n'y a point de no-
 blesse dans ce royaume ainsi qu'en Tur-
 quie. Les Grands n'y sont distingués ni
 par l'antiquité de leurs familles , ni par

A V R I L. 1773. 81

les armoiries, ni par l'éclat de la fortune. On n'y connoît point ces noms pompeux de Prince, de Duc, de Marquis, de Comte, de Baron, &c. La véritable noblesse ne consiste que dans les charges & les emplois dont le Roi honore ceux qu'il juge dignes de sa confiance.

Ce trentième *recueil de lettres édifiantes & curieuses* contient quelques autres détails d'autant plus intéressans qu'ils sont donnés par des hommes éclairés, résidens sur les lieux, ne parlant que d'après ce qu'ils ont eux-mêmes vérifié, & bien éloignés de cette manie qu'ont la plupart des voyageurs, de chercher à captiver la curiosité de leurs compatriotes par une relation exagérée ou remplie de faits puisés dans des mémoires infidèles.

Essai sur le Barreau Grec, Romain & François, & sur les moyens de donner du lustre à ce dernier ;

Oratorum ipsa vis ignota est, nota gloria.

CICER. de optimo gen. orat.

vol. in-8°. A Paris, chez Grangé, imprimeur-libraire, au Cabinet littéraire, pont Notre-Dame, près la pompe.

M. le Moine d'Orgival nous avoit

D v

82 MERCURE DE FRANCE.

donné en 1755, un discours sur le Barreau d'Athènes & sur celui de Rome. L'auteur de l'essai que nous venons d'annoncer a consulté cet écrit. Il en a profité pour caractériser les principaux Orateurs Grecs & Romains. Son ouvrage est une suite de portraits peints avec trop de rapidité pour que l'auteur ait songé à ajouter de nouveaux traits à ceux que M. le Moine d'Orgival avoit rassemblés. Il semble même n'avoir rappelé à notre souvenir la réputation des orateurs anciens & la considération dont ils jouissoient, que pour nous mieux faire sentir le cercle étroit dans lequel est renfermée la célébrité de nos orateurs les plus célèbres. On n'a pas encore oublié au Barreau que Cochin, de Gennes, le Normand, Gueau de Reverseau furent de grands avocats ; mais le Public ne s'en souvient déjà plus, & bientôt le Barreau ne s'en souviendra pas davantage. « Rarement, ajoute l'auteur, un avocat parmi nous se survit à lui-même. Un vers de Boileau fera plus, pour le nom du mordant Gautier, que ne feront pour celui de Doucet, des plaidoyers remplis de force, d'ordre & de clarté. »

L'auteur expose ici quelques moyens d'illustrer le Barreau François. Ces moyens

n'ont pu être dictés que par un avocat qui connoît la dignité & l'importance de ses fonctions, & qui fait tout ce que peut produire sur un orateur sensible & généreux un regard de son Prince ou de sa patrie.

Etrennes d'un Père à ses Enfans, première & seconde parties in-16. A Paris, à l'adresse ci-dessus.

Des dialogues écrits dans le style simple, facile & varié de la conversation, composent ces étrennes. Comme ces dialogues présentent différens objets d'instruction, un père peut les mettre utilement entre les mains de ses enfans. Ces dialogues exciteront leur curiosité & leur suggéreront des demandes dont un instituteur attentif ne manquera pas de profiter pour les instruire.

Observations sur le canon par rapport à l'Infanterie en général, & à la colonne en particulier : suivies de quelques extraits de l'essai sur l'usage de l'artillerie, avec les réponses; vol. in-4°. de 120 pages. Prix, 4 liv. 4 s. broché. A Amsterdam; & se trouve à Paris, chez Charles-Antoine Jombert, libraire du

D vj

84 MERCURE DE FRANCE.

Roi pour l'artillerie & le génie, rue Dauphine.

Ces observations doivent être mises à la suite du *Projet d'un Ordre françois en saâlique*, publié par le même auteur en 1755. Elles sont précédées d'un discours où l'auteur, après avoir remarqué que les Nations de l'Europe reviennent un peu de la confiance qu'elles avoient dans leur mousqueterie, s'élève contre cette espèce d'enthousiasme qui a fait exagérer à plusieurs auteurs de traités militaires les effets du canon, au point de regarder comme impossible que l'infanterie en approche, sur-tout dans un ordre solide. Les observations que nous venons d'annoncer présentent les raisons les plus propres à dissiper cette crainte excessive du canon, en général pour l'infanterie, & en particulier pour celle qui iroit à la charge en colonnes.

Aëdonologie, ou traité du Rossignol franc ou chanteur, contenant la manière de le prendre au filet, de le nourrir facilement en cage, & d'en avoir le chant pendant toute l'année. Ouvrage accompagné de remarques utiles & curieuses de cet oiseau, avec figures ; brochure

A V R I L. 1773. 85
in-12. Prix, 1 liv. 16 s. relié. A Paris,
chez de Bure, quai des Augustins, à
l'image St Paul.

La plûpart des Naturalistes ont regardé le Rossignol comme un oiseau de passage; mais l'auteur de ce traité prétend que cet oiseau ne quitte pas nos climats pour en aller chercher de plus tempérés; il croit qu'il se tient caché pendant l'hiver à l'abri du froid. Quoiqu'il en soit le Rossignol ne paroît dans nos bois que vers le commencement d'Avril, & on ne le voit plus à la fin de Septembre. Il est très-ami de la solitude. On a remarqué qu'il choisit par préférence les endroits où se trouvent des échos. C'est ordinairement lorsque les autres oiseaux se taisent, & dans le silence de la nuit, qu'il déploie le mieux l'étendue de sa voix dont les accens variés, vifs & harmonieux rendent le séjour de la campagne si agréable, du moins pour des oreilles un peu sensibles à la mélodie; car on a vu des personnes assez mal organisées pour préférer le croassement des grenouilles au chant du Rossignol. L'auteur de ce traité cite même, d'après Pétrarque, la bizarrerie d'un homme qui se levoit la nuit pour chasser à coups de pierres & de bâtons les Rossignols, dont le chant

86 MERCURE DE FRANCE.

lui déplaisoit tellement, que pour les éloigner plus sûrement de sa maison, il s'avisa de faire couper tous les arbres du voisinage.

Ce traité du Rossignol a été publié pour la première fois en 1751. La nouvelle édition que l'on en donne ne peut être qu'agréable aux amateurs de l'histoire naturelle, à ceux sur-tout qui veulent nourrir des Rossignols. Ils y trouveront les instructions les plus nécessaires pour les prendre au filet, les élever, les traiter lorsqu'ils sont malades, leur apprendre des airs sifflés ou de flageolet, distinguer les Rossignols mâles d'avec les femelles. Ce traité enseigne aussi les moyens de se procurer toute l'année le chant des vieux Rossignols, la manière de les aveugler pour les faire chanter plus long-tems, les ruses qu'il faut employer pour établir les Rossignols dans les endroits où il n'y en a point, &c.

Elémens de l'Histoire générale, première partie, histoire ancienne; par M. l'Abbé Milot, des académies de Lyon & de Nancy; 4 vol. in 12. Prix, 12 liv. A Paris, chez Prault, imprimeur, quai de Gêvres; il s'en trouve aussi des

A V R I L. 1773. 87
exemplaires chez Durand , neveu , rue
Galande.

Ces quatre volumes contiennent un abrégé clair & méthodique de l'histoire ancienne. Le titre d'*Elémens* que l'auteur a donné à cet abrégé fait assez connoître que l'on ne doit pas y chercher tous les détails de sièges , de batailles , de marches , &c. L'auteur a remplacé ces détails plus utilement pour la jeunesse , par des instructions & des faits relatifs aux mœurs , coutumes & usages des nations , aux progrès des sciences & des arts. Une critique sage , éclairée & dirigée particulièrement par les recherches de feu Goguet sur l'*Origine des Loix , des Gouvernemens , &c.* rend ces élémens très-propres à être consultés par ceux-mêmes qui son avancés dans l'étude de l'histoire. Nous louerons encore l'auteur , qui n'a jamais perdu de vue l'instruction de la jeunesse , d'avoir distribué son ouvrage de manière que chaque chapitre peut faire la matière d'une leçon. Les sommaires forment une espèce d'analyse propre à faciliter le travail de la mémoire. Deux tables ajoutées à ces élémens les rendront d'une utilité encore plus générale. La première est une table de géographie ancienne qui ne con-

38 MERCURE DE FRANCE.

zient que ce qui a paru nécessaire; la seconde est une table chronologique qui fixe les époques respectives des faits les plus mémorables.

La seconde partie de ces élémens, qui est actuellement sous presse, comprendra l'histoire moderne.

Avis aux Gens de la campagne, ou traité des maladies les plus communes, avec des observations sur les causes des maladies du peuple, sur l'abus des remèdes & des alimens dont il fait usage, & sur ceux qu'il doit employer pour se guérir des maladies auxquelles il est le plus exposé, quand il n'est pas à portée d'avoir le secours d'un médecin; ouvrage très-utile aux Pasteurs, chirurgiens & gens de la campagne. Par M. Didelot.

*In morbis enim curandis , magni semper
momenti est opportunitas.*

vol. in-12. A Paris, chez Merlin, libraire, rue de la Harpe.

Nous avons différens traités élémentaires & manuels de médecine où l'on s'est proposé, ainsi que dans celui-ci, de venir au secours des gens de la campagne & de

tous ceux qui ne sont point à portée de consulter un médecin prudent & éclairé. Nous croyons cependant qu'il n'est point d'ouvrage de médecine qui remplisse mieux les loix que l'on doit s'imposer lorsqu'on écrit pour le peuple dans une matière aussi grave, aussi compliquée, aussi importante que celle-ci. Les causes des maladies & leurs symptômes sont très-bien détaillés dans cet ouvrage, & sous une forme claire, précise & méthodique. Les remèdes indiqués à la suite de chaque maladie sont peu composés, faciles à préparer & de peu de dépense. Ce traité est d'ailleurs rempli d'excellentes maximes & de bons conseils que l'auteur doit aux médecins les plus expérimentés qu'il a consultés, & à ses propres observations. Aussi ce traité a mérité l'approbation des gens de l'art, entr'autres celle de l'auteur de l'*Avis au Peuple sur sa santé*.

Calendrier historique de l'Orléanois, à l'usage de toute la province. Dédié à M. de Cypierre, Baron de Chevilly, intendant de la généralité d'Orléans; pour l'année 1773; vol. in-16. A Orléans, chez Couret de Villeneuve; & se trouve à Paris, chez Saillant & Nyon, libraires, rue St Jean-de-Bauvais.

90 MERCURE DE FRANCE.

Ce Calendrier présente l'Etat Ecclésiastique de l'Orléanois, & l'Etat militaire, civil & politique de la province. Ces détails sont précédés d'une histoire des grands hommes de l'Orléanois. Mais il n'est encore fait mention dans cette histoire que d'Abbon, Abbé de Fleury, qui vivoit dans le dixième siècle, & dont il nous reste plusieurs écrits. L'auteur du calendrier promet de continuer cette histoire & de donner chaque année la notice de ceux de ses compatriotes, qui se sont distingués dans les lettres ou dans les arts.

Ordre général des jours & heures du départ des Couriers partant de Paris pour toutes les Villes de France, où l'on a joint ceux de leur arrivée à Paris, la taxe des lettres & le nombre des jours qu'elles sont en route, conformément à la déclaration du Roi du 8 Juillet 1769.

L'ouvrage que l'on présente cette année au public, & qui paroîtra tous les ans avec les changemens & augmentations dont il sera susceptible, a été composé dans la vue de mettre ceux qui écrivent en état de connoître non-seulement les jours & heures du départ des lettres

A V R I L. 1773. 91

pour toutes les Villes du Royaume de France & de l'Etranger, mais encore celui de leur retour & le tems qu'elles font en route.

On fera donc en état de sçavoir quel jour on pourra espérer les réponses aux lettres que l'on aura écrites, & si les avis que l'on veut donner ou recevoir arriveront assez à tems.

Les Banquiers & Négocians sentiront mieux que tous autres de quelle importance il est d'en être instruit, & tous les autres états y trouveront aussi leur avantage.

On a joint à cet ouvrage la taxe des lettres simples qui partent de Paris pour toutes les villes du Royaume, & celles de l'étranger pour Paris, & le prix de l'affranchissement de Paris aux autres villes du pays étranger, pour lesquels il est nécessaire d'affranchir, conformément à la déclaration du Roi du 8 Juillet 1759.

On a pris toutes les précautions nécessaires pour rendre cet ouvrage complet, beaucoup plus correct & plus simple que ce qui a paru jusqu'ici dans ce genre, & on sera satisfait, si l'on a mis le public en état de profiter de l'ordre & de la célérité établies pour le service des lettres.

92 MERCURE DE FRANCE.

On a cru qu'il seroit utile d'insérer ici les observations relatives au service des lettres.

On y a joint un Calendrier & on n'a rien négligé pour la propriété & l'exécution.

La Louiféide ou le Héros Chrétien, poëme épique en douze chants, accompagné de notes; 2 vol. in-8°. A Paris, chez Merlin, libraire, rue de la Harpe; 1773.

Cet ouvrage est recommandable surtout par la noblesse & la vivacité du sentiment, & par les connoissances & l'érudition de l'auteur. La poësie est celle d'un homme de beaucoup d'esprit, qui n'a pas toujours été à portée de consulter & de corriger. Il y a un grand nombre de vers heureux dans ce long poëme. On y remarque beaucoup d'invention, une riche abondance, une imagination brillante, des épisodes intéressans & des détails curieux qui décelent le génie & le talent. Nous citerons, comme un morceau de sentiment bien louable, bien rare & bien exprimé, l'épître dédicatoire.

Nous sommes persuadés qu'il n'y aura pas un seul de nos lecteurs qui ne retrouve

A V R I L. 1773. 95

ici cette épître avec plaisir, & qui ne la
lise avec une douce émotion.

A Monsieur PICQUET, Négociant.

« Mon beau-frère, mon bienfaiteur,
» mon ami, tu réunis tous les droits qu'un
» homme peut avoir sur le cœur d'un
» autre homme. Tu étois le choix de ma
» raison; tu l'étois de mon inclination,
» avant que la reconnoissance la plus vive
» & la mieux fondée m'eût imposé le
» devoir si facile, si agréable, de t'aimer
» à jamais. J'étois exposé au besoin: tu
» m'as fait part de ta fortune; je versois
» les larmes les plus amères que la passion
» ait jamais fait répandre; tu les a es-
» suyées. La sœur de ton épouse étoit
» nécessaire à mon bonheur; & (je le
» crois toujours) à ma vie même: je dé-
» sespérois de l'obtenir; au péril de ta
» vie, tu m'as rendu ton frère. Tu m'as
» mis dans l'impossibilité de m'acquitter
» jamais envers toi; & cette vérité hu-
» miliante pour l'ingratitude, plaît à mon
» cœur. J'aime à te sentir cet avantage
» sur moi; j'aimerai toujours à te recon-
» noître; j'en tire vanité peut-être. Ton
» attachement me relève à mes propres
» yeux.

94 MERCURE DE FRANCE.

» N'imagine donc pas que je t'offre
 » mon livre pour diminuer la quantité
 » de mes obligations. Mon ame seroit
 » bien indigne de la tienne, si elle con-
 » cevoit jamais qu'il y eût un autre tribut
 » à t'offrir qu'un sentiment aussi vrai, aussi
 » profond que celui qui t'attache à moi.
 » Seroit-ce un livre qui pourroit payer
 » ton cœur ? Je doute qu'il en puisse exis-
 » ter de cette valeur, & je suis du moins
 » certain de ne pouvoir faire ce livre-là.

» Pourquoi donc ai-je mis ton nom à
 » la tête de mon ouvrage ? Nul homme
 » ne s'occupe du Public moins que toi.
 » Tu ne veux d'estime que celle qu'ob-
 » tient la probité réunie au caractère le
 » plus modeste, aux mœurs les plus sim-
 » ples, aux vertus les plus douces & les
 » plus indulgentes. Un hommage public
 » te fera rougir, & je te le rends. Si je
 » suis l'objet des sarcasmes du bel esprit,
 » (& j'ai lieu de les redouter,) j'ai com-
 » promis celui que je voudrois voir esti-
 » mé du monde entier. Si j'obtenois quel-
 » que célébrité passagère, peut être rien
 » ne te seroit moins agréable que de la
 » partager. En un mot, je ne dois pas me
 » flatter de te faire connoître; & si j'y
 » parvenois, je ne te flatterois pas toi-
 » même.

» Ces raisons m'ont fait hésiter d'asso-
 » cier ton nom au mien ; mais, mon ami,
 » peuvent-ils désormais être séparés ? J'ai
 » fait taire la raison ; j'ai obéi au sentiment
 » qui m'entraînoit , au plaisir de parler de
 » ce que j'aime avec familiarité, & de ce
 » que j'estime jusqu'à la vénération. Tu
 » seras dans mon livre ce que j'offrirai au
 » Public de plus digne de son suffrage.

» D'ailleurs , mon ame est sous tes
 » yeux. En la possédant, tu la connois
 » intimement. Tu sais que l'éloge doit
 » être dans mon cœur avant qu'il soit sur
 » mes lèvres , & que ma raison doit être
 » forcée à l'estime avant que je la pro-
 » fesse. Tu sais que ma plume, qui ne
 » descendra jamais jusqu'à la satire, est
 » encore plus éloignée de se prostituer à
 » la flatterie : que l'être le plus méprisa-
 » ble à mes yeux, est celui qui force son
 » talent à changer en vertus, le rang, la
 » fortune, le crédit ou le pouvoir de per-
 » sécuter, & qui loue ce qu'il craint, ce
 » qu'il méprise ou même ce qu'il déteste.
 » Mon hommage obscur a le double mé-
 » rite d'être libre & d'être vrai.

» J'estime Horace. Quand il dédia ses
 » odes à un favori, il les dédioit à un
 » homme à qui il écrivoit : *Te, dulcis*

56 MERCURE DE FRANCE.

» *amice , revisam.* J'aimerois mieux ce-
» pendant qu'il les eût dédiées à Virgile:
» Je plains Corneille , sans le blâmer ; il
» échangea , à la tête de son chef-d'œu-
» vre , des louanges ridicules contre l'ar-
» gent dont il avoit besoin ; mais , mon
» ami , je sens que je ne pourrois pas
» écrire une ligne d'éloge , s'il pouvoit
» être suspect d'intérêt. Et tu fais bien ,
» pour te parler notre langue simple &
» gauloise , que je dis vrai , quand je pro-
» teste t'offrir de toute mon ame , ce que
» mon esprit croit avoir fait de meilleur.

» Mon amitié pour toi ne peut , ni croî-
» tre , ni finir qu'à la mort. »

Ton frère ,

LE JEUNE.

M. le Jeune prouve , dans une préface ingénieuse & savante , la nécessité & la convenance du merveilleux même dans un poëme Chrétien. Le Héros de la Louiféide est Saint Louis , combattant contre les Infidèles , & son but est de représenter la vertu triomphante dans l'avilissement & le malheur. Les bornes de ce Journal ne nous permettent pas d'analyser ce grand ouvrage , & de citer tout ce qu'il y

a

a d'intéressant dans le poëme & dans les notes. Nous ferons seulement connoître la manière de l'auteur par l'épisode de Célébin dans le second chant.

Par le Sultan d'Alep , chéri dès son enfance ;
 Il fut justifier son choix , son espérance ;
 Il fut plaire à son maître & bien servir l'Etat.
 Sa rapide faveur eut le plus grand éclat.
 Même de l'amitié la douceur familière ,
 Parut avoir détruit cette indigne barrière ,
 Qu'au plus doux sentiment oppose avec fierté ;
 Du trône d'un Soudan l'austère majesté ,

Le Sultan Ahmed avoit une sœur d'une rare beauté , d'un caractère heureux ; il en fit l'éloge à son ami , & celui de son ami à sa sœur.

Il excitoit deux cœurs , l'un à l'autre inconnus ;
 A juger si ses yeux n'étoient pas prévenus.
 Ils se virent enfin ; & sa bonté nuisible
 Leva , pour leur malheur , ce voile si terrible ;
 Qui de tous les attrait suspendant le pouvoir ,
 Séparoit... deux amans , s'ils venoient à se voir.

Célébin dissimula son amour ; mais la foible Abbassah ne put le cacher. Le Sultan , maître de leur secret , les invite à un festin ; il annonce à sa sœur qu'il lui a

II. Vol.

E

98 MERCURE DE FRANCE.

fait choix d'un époux; il ne lui permit que d'attendre & se taire. Il dit ensuite à Célébin qu'il le destine à un objet digne de son amour.

Le respect d'un esclave interdit la réplique.
Ce coup inattendu foudroya Célébin.
Dans un profond silence, & s'inclinant soudain,
Il cache le désordre écrit sur son visage,
Et dérobe sa crainte à l'abri d'un hommage.
D'esclaves entourée, au milieu du festin,
Au signal convenu, l'épouse arrive enfin.
Un voile répandu sur toute sa parure,
Cachoit le double éclat de l'art, de la nature.
Les yeux de Célébin craignoient de le percer.
Leur foible & tendre voix sembloit de prononcer
Les sermens de l'hymen, que leur dictoit un
maître;

Chaque main se touchoit, mais n'osoit confirmer
Ce comble de leurs vœux, le pouvoir de s'aimer,
D'un œil superbe & froid, la fierté souveraine
Prolongeoit leur erreur, jouissoit de leur gêne.
Quand, d'un air plus serein, le Sultan satisfait,
Invite Célébin à juger en effet,
Si cédant librement à l'amour qu'il ordonne,
Son cœur n'accepte pas l'épouse qu'il lui donne.
Le favori confus soulève en palpitant
Ce voile redouté, ce voile inquiétant, . . .

Un trait de feu l'embrase ; il voit ce qu'il adore ,
 Mais pâle , mais sans voir , & plus aimable en-
 core,

Il s'écrie , il soutient avec ravissement
 Ce corps voluptueux qu'il serre tendrement.
 Ils renaissent bientôt ; leur flamme mutuelle
 Colore leurs attraits , dans leurs yeux étincelle ,
 Tous deux les précipite aux genoux du Sultan.

Célebin , en comblant les vœux de ces
 deux amans , eut le caprice cruel de faire
 leur supplice par cet ordre inhumain.

J'ai fait votre bonheur ; je veux qu'il soit dura-
 ble :

Mais n'en oubliez point la clause irrévocable.
 Célebin , c'est ma sœur qu'en tes mains je remets...
 Possède ce trésor , & n'en use jamais.
 D'un bienfait excessif , j'ai résolu , j'exige
 Qu'il ne puisse exister ni suite ni vestige.
 Ne deviens jamais père , ou j'immole à ma loi
 Et l'enfant , & la mère ; & ta famille , & toi.

Aveuglé par l'amour , le jeune couple à peine
 Conçut la dureté de l'ordre qui l'enchaîne.
 Libres de s'adorer , innocens , vertueux ,
 Se possédant enfin , ils se croyoient heureux.
 Le bonheur de l'amour , d'abord est l'amour mê-
 me,

E ij

Ah, que n'est-il durable ainsi qu'il est suprême!

Ingénieux tyran ! ta barbare injustice
Changeoit des nœuds d'hymen en chaînes de sup-
plice.

Tu semblois de la haine avoir pris le flambeau ;
Sous le lit nuptial tu creusas un tombeau.

La nature & l'amour exercèrent leur empire sur ces deux époux amans ; ils cédèrent à leur passion. La fuite put seule les soustraire à la fureur de Célébin. Ils errèrent long-tems de déserts en déserts. Enfin , parvenus dans les campagnes du Nil , Célébin eut le commandement d'un vaisseau. Sa fidèle épouse ne l'abandonnoit point. Son amour & ses malheurs avoient élevé son courage. Elle combattoit à côté de son mari ; elle le voit périr ; elle adresse cette imprécation au meurtrier de son époux :

Voilà ton crime,
Ah monstre d'Occident ! quel infernal abîme ,
Quels tourmens éternels te puniront assez !
Ciel ! que mes derniers vœux soient du moins
exaucés !

Je meurs désespérée : accorde-moi vengeance.
Tu me la dois , tu fais quelle est mon innocence.

Que ce tigre, s'il aime, errant, expatrié,
 Proscrit en tout climat, sans trouver de pitié,
 Voie égorger un jour la beauté qu'il adore;
 Que ses derniers regards lui jurent qu'elle l'ab-
 horre.

A ces mots, du poignard, dont l'usage adopté
 Arme dans ces climats le sein de la beauté,
 Elle perce son cœur; son ame s'évapore
 Sur le sein de l'époux qu'elle embrassoit encore.

M. le Jeune avertit dans une note que
 cette aventure est celle de Giassar le Bar-
 mécide & du Sultan Haroun; qu'il n'a
 fait que changer les noms, l'époque &
 le lieu de la scène.

*LETTRE à M. de la Harpe, en réponse
 à la Lettre de M. Linguet sur l'Inscri-
 ption de la Statue de Louis XV, à la
 place des Tuileries.*

MONSIEUR,

Je ne suis d'aucune Académie: ainsi je
 ne me crois point provoqué par le défi
 qu'adresse M. Linguet à toutes les Aca-
 démies du monde. Mais j'ai lu mon Ru-

E iij

diment comme lui , & quelques Auteurs Latins. C'en est assez peut-être pour décider la grave & importante question de la particule *quod* & de son régime ; & dans la petite discussion que j'ai l'honneur de vous envoyer , je me contente de prendre pour arbitres tous les bons Troisièmes de toutes les Universités.

M. Linguet prétend que dans cette inscription : *Ludovico XV, optimo Principi, quod ad Scaldim, Mosam, Rhenum victor, pacem armis, pace & suorum, & Europæ felicitatem quæsit* : Inscription composée sous les yeux de l'Académie des Belles-Lettres, par un de ses Membres les plus distingués ; ce mot *quæsit* est une *faute énorme, un solécisme*. Il en apporte pour preuve cette phrase de Cicéron. *Reperio quatuor causas tui senectus misera videatur, unam quod avocet à rebus gerendis, alteram quod corpus faciat infirmius, tertiam quod privet omnibus ferè voluptatibus, quartam quod haud procul absit à morte*. Il conclut de cet exemple que dans l'inscription rapportée ci-dessus il falloit *quæsit* & non pas *quæsit*. Il y a plus d'une erreur dans ce raisonnement. Premièrement la place du *quod* n'est pas , quoiqu'on en dise , la même dans les deux phrases. Dans celle de Cicéron , il est

évidemment entre deux verbes , il est particule rationelle conjonctive. *Reperio quatuor causas , &c. unam quòd , &c. Je trouve quatre raisons , &c ; la premiere , c'est que &c. quòd* dans cette place est suivi communément du subjonctif. Dans l'inscription il n'est point entre deux verbes ; il commence la phrase. Il signifie littéralement *parce que*. Parce que *Louis vainqueur a donné la paix , &c. ou , pour avoir donné la paix après des victoires , on a élevé à Louis , &c.* Voilà la construction Latine , & dans ce cas on trouvera cent exemples du *quòd* suivi de l'indicatif. Voyez Martial :

Quòd clamas semper , quòd agentibus obstrepis ,
Heli , &c.

Quòd bene te jactas & fortia facta recenset , &c.

Quòd scribis Musis & Apolline nullo , &c.

Dans tous ces exemples *quòd* signifie , *parceque*. Parce que vous criez toujours & que vous interrompez ceux qui parlent mieux que vous , &c. parce que vous vous vantez à tout propos & racontez vos prouesses , &c. parce que vous écrivez sans l'aveu des Muses & d'Apollon , &c , vous croyez donc , &c. Voilà le sens des épi-

grammes de Martial , & vous voyez toujours l'indicatif.

Je vais plus loin , & je trouve une autre erreur de M. Linguet ; c'est que quand même le *quod* seroit entre deux verbes , il est faux qu'il régisse toujours le subjonctif. C'est une particule causale qui se construit également avec l'indicatif & le subjonctif , dit Robert Etienne dans son trésor de la langue Latine. Il dépend du goût & d'une connoissance plus ou moins délicate de la langue , de savoir quand il faut préférer l'un des deux modes à l'autre. En général quand la phrase est positive , on préfère l'indicatif , & l'on met le subjonctif , quand la phrase est conditionnelle : *Non tibi objicio quod hominem omni argento spoliasti. Cic. fecisti mihi pergratum quod Serapionis librum ad me misisti. Cic.* Donnons pour dernier exemple trois vers d'Horace , d'autant mieux placés ici qu'ils ont le même objet que la phrase de Cicéron citée par M. Linguet , celui de tracer les inconvéniens de la vieillesse. Il y verra le *quod* absolument dans la même place suivi de l'indicatif.

Multa senem circumveniunt incommoda , vel
quod

Quærit & inventis miser abstinet ac timet uti ,

Vel quòd res omnes timidè gelideque ministrat.

Après des exemples si formels & si décisifs, on est un peu surpris que M. Linguet ait été *surpris de découvrir cette faute un peu frappante*. Car on ne découvre guères ce qui n'est pas ; & quand une faute est *un peu frappante*, on ne doit pas être si *surpris* de la *découvrir*. La *surprise* est mal placée là dans tous les cas. *Il est bien surprenant*, ajoute M. Linguet, *qu'une pareille faute se soit glissée sur ce monument sans qu'on s'en soit aperçu, il ne l'est pas moins que personne n'ait réclamé contre la hardiesse avec laquelle elle s'y soutient*. Le génie anime tout, Monsieur. Que dites-vous de la *hardiesse* de ce *quæsit* qui se *soutient* insolemment sur le marbre où on l'a gravé, en dépit de M. Linguet & de l'année Littéraire ? Que faire pour en consoler M. Linguet ? Pour moi je lui conseillerai ce que Trissotin conseilloit contre une fièvre aussi *insolente* que le *quæsit* :

Sans le marchander davantage,
Noyez-le de vos propres mains.

MOL. Femmes savantes.

Puisque chacun a le droit d'être *surpris*,
je l'ai été un peu, je l'avouerai, non pas

E v

qu'on se trompât si lourdement , non pas qu'on ignorât des règles si communes , prouvées par tant d'autorités , mais qu'étant si mal instruit, on défiât avec tant d'assurance tous les hommes instruits ; que n'apportant pour raisons que des bévues , on reprochât des *solécismes & des fautes énormes* à ceux dont on devoit prendre des leçons. Cette confiance m'a paru au moins aussi *surprenante* que la hardiesse du *quæsit* a paru l'être pour M. Linguet. Cependant je suis un peu revenu de mon étonnement , lorsque je me suis rappelé toutes les découvertes qu'il a faites dans les matières d'érudition ; lorsque je me suis souvenu qu'il avoit traduit cette phrase de Grotius , *Regia potestas sub se habet patriam & dominicam potestatem. La puissance Royale a sous elle la puissance de la Patrie & celle de la Souveraineté* , phrase que tous les commentaires du monde ne pourroient jamais rendre intelligible , au lieu que Grotius dit , la puissance Royale a au-dessous d'elle le pouvoir du pere sur ses enfans & du maître sur ses esclaves ; je me suis souvenu qu'il avoit traduit *lata sententiæ* , ce qui veut dire les sentences portées , par *les sentences larges*. Je me suis souvenu que le dôme mobile du palais de Néron , qui , selon Sué-

tone tournoit jour & nuit, *diebus ac noctibus circumagebatur*, selon M. Linguet, *était tourné par les jours & par les nuits*. Je me suis souvenu que, selon M. Linguet, M. d'Alembert *avoit commis en géométrie des fautes qu'un Ecolier ne commettrait pas*. Tous ces traits d'érudition m'ont fait concevoir que M. Linguet avoit des notions particulières qui lui inspiroient quelquefois une confiance dangereuse. Il me restoit encore un scrupule. J'avois peine à comprendre comment l'Auteur de l'Année Littéraire, le savant le plus universel de l'Europe, avoit inséré dans ses feuilles une lettre si erronée, sans en relever les méprises. Mais on m'a fait appercevoir que cet homme qui fait tant de choses, & qui nous en a tant apprises depuis vingt ans, tomboit lui-même quelquefois dans des fautes légères qui consolent un peu de sa prodigieuse supériorité sur les autres hommes, comme par exemple, lorsqu'il nous assure que M. Térentius Varro qui perdit la bataille de Cannes l'an de Rome 537, est précisément le même que le savant Marcus Varron, qui vivoit sous Auguste, cent cinquante ans après, ce qui fait un petit anacronisme de peu de conséquence. Il ajoute même que *ce savant Varron battu*

à Cannes, étoit contemporain de Cicéron ; enforte que voilà Cicéron qui vivoit du tems de la bataille de Cannes , plus d'un siècle avant qu'il fût né. Il faut avouer que les savans d'aujourd'hui , tels que M. Fréron & Linguet , sont un peu comme Pradon , qui n'entendoit rien , disoit-il , à la Chronologie.

J'oubliois de vous dire que cette Lettre de M. Linguet où toutes les Académies sont si lestement traitées , a été portée à celle des Inscriptions & Belles-Lettres. Elle y a fait un très grand plaisir, & jamais séance n'a été plus gaye depuis la fondation de l'Académie.

J'ai l'honneur d'être , &c.

MONBOSQUET.

RÉPONSE de M. de la Harpe.

MONSIEUR,

Je ne vois qu'un reproche à vous faire : c'est d'avoir trop raison ; & c'est le seul danger qu'il y ait à courir avec de certains adversaires. Il est étrange sans doute qu'il faille souvent discuter ce qui est clair & prouver ce qui est connu , & c'est

pourtant à quoi l'on est réduit lorsque l'on veut répondre à des Auteurs qui se soucient fort peu d'être confondus , pourvu qu'ils écrivent. Les exemples que vous citez contre M. Linguet sont concluans. Vous auriez pu en ajouter un qui l'est peut-être plus que tous , parce qu'il s'agit ici d'une inscription , & que l'exemple en est une. C'est une médaille frappée du tems d'Auguste pour la réparation des chemins , sur laquelle on lit ces mots , *quod viæ munitæ sunt*. Ce témoignage est frappant , mais il reste une ressource : c'est de nier l'existence de la médaille.

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser , m'a engagé à voir celle de M. Linguet à laquelle vous répondiez , & il a bien fallu la chercher dans l'Année Littéraire que je ne lis pas souvent. Mais, en vérité, je m'en suis fait un reproche de ma négligence , quand j'ai parcouru la feuille. On n'imagine pas combien il s'y trouve de choses curieuses , & je ne conçois pas pourquoi tant d'honnêtes gens , à ce que dit l'Auteur , se sont condamnés à ne jamais le lire. Je serois bien fâché ne n'avoir pas lu cette feuille. J'y trouve que M. Fréron est , de l'aveu de M. de Voltaire , *le seul homme qui ait du goût aujourd'hui*. Je ne fais pas si

110 MERCURE DE FRANCE.

M. de Voltaire lui-même est compris dans la proscription générale. Ce qui pourroit le faire croire , c'est que M. de Voltaire est un *Orang-outang* ; du moins c'est ainsi que M. Fréron l'appelle. M. Fréron prétend encore qu'un *moyen sûr pour faire fortune , c'est de dire du mal de lui*. Il me semble pourtant qu'aujourd'hui les fortunes sont assez rares. Il nous parle d'une brochure, *ou Dieu & moi*, (dit-il) *nous sommes joliment arrangés*. On a remarqué dans cette phrase un défaut de convenance. Il falloit dire *moi & Dieu*.

J'ai trouvé pour moi-même dans cette feuille un objet particulier d'instruction. Il y a un fort long article sur l'Eloge de Racine dont on cite cinq ou six phrases tronquées & en lettres italiques , ce qui est un arrêt de réprobation dont on ne peut pas appeler. Avec des lettres italiques on est dispensé de rien motiver ; & c'est l'effort du génie de la critique d'instruire ainsi un Auteur de ses fautes, sans lui en rien dire. Il faut qu'il devine lui-même de quoi il est coupable , & rien ne ressemble plus à l'Inquisition. Mais si l'on dit peu de chose de l'Eloge , en récompense on parle beaucoup des notes ; & quoiqu'il faille s'attendre à tout , voici pourtant un trait qui m'a étonné , même

dans l'Année Littéraire. Dans la seconde note je rappelle les propos ridicules que j'ai entendu tenir par des ennemis de Racine & de M. de Voltaire , & voici comme je m'exprime. « Ces discours étoient
 » édifiants , quoiqu'ils ne m'aient pas con-
 » verti. C'étoit une aversion singulière
 » pour ce qu'on appelle l'art d'écrire ,
 » art subalterne dont le génie peut se
 » passer & qui n'est nécessaire qu'aux
 » hommes médiocres ; un mépris pro-
 » fond pour le goût , maître scrupuleux
 » & pusillanime qui étouffe les grandes
 » beautés & fait valoir les petites , qui
 » s'occupe d'élégance , de justesse , d'har-
 » monie & autres misères semblables ,
 » tandis qu'il néglige la force , la force
 » qui , comme on fait , ne peut jamais se
 » trouver qu'avec l'incorrection & l'as-
 » périté d'un style hardi & inégal , la
 » force enfin à laquelle il faut sacrifier
 » la raison, parce que la raison est toujours
 » foible ».

Vous viendrait il en pensée , Monsieur , qu'il fût possible de m'attribuer sérieusement , de donner comme mon avis ces ridicules assertions que je mets dans la bouche de mes adversaires ? Je ne demande pas si l'on peut s'y tromper ; le plus stupide des lecteurs ne s'y mépren-

droit pas. Mais concevez-vous un moyen de me faire tenir à moi même les propos que je trouve si méprisables, que je ne daigne pas même les réfuter, & que je me contente de les exposer à la risée du lecteur ? Eh ! bien , Monsieur , apprenez les grands secrets du genre polémique, & connoissez les nobles armes dont la haine fait se servir. On retranche toute la première partie de la phrase , & l'on imprime avec assurance : « M. de la Harpe » n'entend pas même la signification des » mots. Il dit que *la force ne peut jamais* » *se trouver qu'avec l'aspérité & l'incorrec-* » *tion d'un style hardi & inégal , que la* » *force demande qu'on lui sacrifie la rai-* » *son , parce que la raison est toujours* » *foible* ■

Que dites vous , Monsieur , de ce tour d'adresse ? Ainsi c'est le Panégyriste de Racine qui soutient que *la force ne peut se trouver qu'avec l'incorrection* , & qui par conséquent avoueroit que Racine , le plus correct de tous les écrivains , manque absolument de force ! C'est le Panégyriste de Racine qui soutient que *la raison ne peut jamais s'allier avec la force , que la raison est toujours foible* , & qui par conséquent avoueroit que Racine , le plus raisonnable & le plus judicieux des

Ecrivains, *est toujours foible* ! Pensez-vous , Monsieur , que l'on puisse attribuer de bonne foi à l'homme qui fait l'Eloge de Racine ces absurdités, non-seulement insoutenables ; mais directement opposées à ce qu'il veut & doit établir ? Ce qui est encore plus curieux dans M. Fréron , c'est qu'il me réfute gravement. Il daigne m'apprendre qu'il y a de la force dans le rôle de Phèdre , dans Hermione , dans Oreste , &c. Je vous le demande encore , Monsieur , croyez-vous qu'il s'y soit trompé ? Croyez-vous , parce que je n'ai pas mis en parenthèse , (*ce sont mes adversaires qui parlent* ,) qu'il ait cru que c'étoit moi qui parlois ? Comme vous êtes indulgent , peut-être aimerez - vous mieux encore supposer cet étrange défaut d'intelligence , qu'une infidélité si odieuse & un artifice si méprisable ; mais je ne veux vous laisser aucun doute. Dans une note suivante (& vous croirez aisément pour toutes sortes de raisons que le Critique qui emploie la moitié de sa feuille à combattre ces notes , les a lues toutes) dans une note suivante , à-propos de Bajazet , je cite les quatre vers fameux sur Ibrahim & j'ajoute : « Je ne peux pas en » citant ces vers me refuser à l'occasion » qu'ils me présentent de réfuter un peu

114 MERCURE DE FRANCE.

» plus sérieusement ce ridicule préjugé dont
 » j'ai parlé ci-dessus , (remarquez ces
 » paroles , Monsieur ,) qui ne veut ja-
 » mais voir la force du style qu'accompa-
 » gnée de la dureté & de l'incorrection , &
 » qui n'imagine pas qu'elle puisse jamais
 » se trouver avec l'élégance & l'harmoni-
 » e. Je crois qu'il seroit difficile de
 » citer beaucoup de vers , qui égalassent
 » pour la force de l'expression les quatre
 » vers sur Ibrahim , & il y en a dans
 » Brucannicus une foule de ce même genre.
 » Ce sont-là les vrais modèles du style.
 » C'est en les étudiant que l'on concevra
 » ce que c'est que la véritable énergie.
 » On verra qu'elle consiste dans une com-
 » binaison de termes heureuse & neuve ,
 » & dans l'art de joindre la plus grande
 » étendue d'idées à la plus grande préci-
 » sion de mots ».

Ce passage est-il assez positif, Mon-
 sieur ? Cela n'empêche pas que M. Fréron
 n'affirme qu'il seroit inutile de me donner
 une idée juste & précise de la force , que
 mon esprit ne pourroit guères en saisir la
 théorie dès que mon ame n'en a pas le senti-
 ment. Et voilà ce qu'on vouloit dire à
 quelque prix que ce fût ; il a fallu des
 mensonges pour amener des injures.
 Quel métier , Monsieur ? Vous deman-

derez peut-être comment on s'expose à être convaincu devant le public d'une pareille manœuvre ; c'est qu'il a cru ne pas l'être. Il s'est dit à lui-même : on ne me répond jamais : je puis tout risquer : qui me relèvera ? Vous voyez , Monsieur , qu'on peut être trompé quelquefois par l'habitude de l'impunité.

J'ai l'honneur d'être , &c.

P. S. La crainte de rendre cette lettre trop longue m'a empêché de relever d'autres suppositions tout aussi gratuites. Par exemple , on me fait dire que la *chaleur n'est qu'un amas d'apostrophes , d'exclamations , d'expressions violentes*, &c. Oui, ce qu'on appelle aujourd'hui *de la chaleur* ; oui, la fausse *chaleur*, celle contre laquelle je me suis élevé ; ce mot parasite qu'on répète sans cesse , à-propos des plus mauvais ouvrages , mais non pas celle que Boileau loue dans Homère , lorsqu'il dit :

Une douce *chaleur* anime ses discours.

Art poët.

Mais non pas celle que j'admirois moi-même dans Fénelon , dans Massillon , dans Racine , lorsque j'ai dit en parlant d'eux ;

116 MERCURE DE FRANCE.

Voilà les écrivains dont la douce *chaleur*
N'étourdit point la tête & pénètre le cœur.

Fragment inséré dans le Mercure.

Je vous demande pardon, Monsieur, de me citer ; mais rien ne prouve mieux que ces deux vers, que je fais distinguer la vraie *chaleur*, & que je n'ai combattu que l'abus de ce mot dont il est si facile & si commun de faire une mauvaise application. Il falloit bien une fois répondre sur cet article à tous les étourdis qui vous font déraisonner comme eux, quand vous ne vous êtes pas expliqué avec la plus rigoureuse précision. On me fait dire encore dans la même feuille *que M. Colardeau fait mal des vers*, quoique j'aye dit en propres termes qu'il étoit *né avec le talent le plus heureux pour les vers*. Il est vrai que j'en ai critiqué plusieurs des siens, mais j'en ai loué un bien plus grand nombre, & les critiques de détail ne sont pas des énonciations générales. Il est donc faux que j'aye dit *que M. Colardeau faisait mal des vers*. Le mensonge est une arme familière à mes illustres ennemis. En dernier lieu l'on m'accuse dans la belle compilation *des trois âges*, d'avoir rabaisé Rousseau pour élever la

Motte. Voici comme je parlais de la Motte dans le fragment sur la Poësie Lyrique. « Il faut bien parler de la Motte , » puisqu'il a fait des Odes ; mais la Motte » était-il Poëte ? _étoit-il né pour faire » des vers ou pour les sentir ? Il y a de » lui quelques strophes élégantes , pas » une vraiment Poëtique. Son style est » de la plus rebutante sécheresse & ses » vers d'une odieuse dureté ».

Voilà comme j'ai *élevé* la Motte. Il est au moins consolant de n'avoir que des ennemis qui vous donnent tant de droits de les mépriser.

* *Fables* par M. Boifard , de l'Académie des belles - lettres de Caën , secrétaire du Conseil de Mgr le Comte de Provence. A Paris , chez Lacombe , libraire , rue Christine , *in* 8°. orné de gravures ; prix , 2 liv. 10 s. broché.

On se plaint depuis long-tems que le genre de la fable est trop négligé parmi nous. On regrette ce genre d'instruction si ingénieux & si aimable qui repose si doucement l'esprit en l'éclairant , & qui , pour me servir des expressions heureuses

* *Article de M. de la Harpe.*

118 MERCURE DE FRANCE.

que M. de Voltaire emploie pour un autre objet ,

Dans notre cœur pénétre pas-à-pas ,

Comme un jour doux dans des yeux délicats.

On ne se lasse point de lire , de citer , d'admirer ce charmant & sublime fabuliste , conteur si plein de graces , & grand poëte sans jamais l'être trop , qui peut être de tous les poëtes du siècle dernier , est celui dont on a retenu le plus de vers , & qui de tous les écrivains était le plus heureusement né pour dire la vérité aux hommes , parce qu'il avait reçu de la nature cette simplicité , cette bonhommie qui semble demander grace à l'amour-propre & ne lui laisse pas la force de se révolter. Voilà le caractère particulier de la Fontaine , caractère qu'on ne peut emprunter , qui dans l'apologue est certainement le premier de tous , parce qu'il est le plus analogue au but de la fable , qui est de faire pardonner la vérité.

Mais plus on aime la Fontaine , plus il nous fait aimer la fable , & plus sa perfection nous a rendus sévères pour tous ceux qui se sont essayés dans le même genre. Qu'est-il resté des fables de Richer , de Pesselier , de Regnier , &c. ? Une

douzaine de celles de la Motte est encore ce qu'on a publié de meilleur depuis la Fontaine. Les fables de M. l'Abbé Aubert, vantées dans plusieurs journaux, & sur-tout dans le sien, sont d'une insupportable sécheresse de style, ce qui est le plus grand de tous les défauts dans un genre qui demande sur-tout de la grace & de la douceur. Elles roulent d'ailleurs presque toutes sur le même objet. C'est toujours l'amour maternel ou le danger de la philosophie. C'est ce qui me persuade que ce jugement est celui du Public, c'est que de ma vie je n'ai entendu citer un vers des fables de M. l'Abbé Aubert. Malheur à tout écrivain que personne n'a jamais ni cité ni critiqué!

On en a remarqué plusieurs de jolies dans les ouvrages de M. Dorat & de M. Imbert. Mais on a désiré plus de naturel dans l'un, & plus de poésie dans l'autre. Ces deux écrivains pleins de mérite préparent une nouvelle édition de leurs fables & les auront sans doute perfectionnées.

Plusieurs des fables de M. Boifard peuvent figurer à côté des meilleures qu'on ait faites depuis la Fontaine. On y trouve du naturel, de la précision, un très grand sens, & jamais d'affectation; mais le dé-

120 MERCURE DE FRANCE.

faut du plus grand nombre est une moralité vague & trop commune. Nous allons citer les meilleures. Le lecteur jugera, & des talens de l'auteur & de la justice de nos éloges.

LE LION & LE SINGE.

Un Roi des animaux , fameux par mille exploits ,
Ami de la vertu , mais sur-tout de la gloire ,
Alexandre de nom & d'effet , dit l'histoire ,

Permit que du plus grand des Rois ,
Gille-Appelle transmît les traits à la mémoire.

L'Alexandre des animaux

N'inspira point le peintre , ainsi qu'il est d'usage ;
Car bien qu'il eût du goût , il croyait , en Roi
sage ,

Que les artistes , ses vassaux ,
Quand il s'agissoit d'arts , en avaient davantage.

Gille , dans cette occasion ,
Consulta les sujets , en peintre de génie. ¶
Quelle était de leur Roi la plus belle action ,
La plus belle , à leurs yeux , ou la plus applaudie ?

Tous les avis considérés ,
Gille représenta le Roi donnant la vie
Au Rat , qui de son trou sortant à l'étourdie ,
Se trouvoit par malheur sous les ongles sacrés.
Ce chef-d'œuvre enchantait les juges éclairés ,
Le peuple l'admira ; la cour en fut émue,

Le

Le Roi ne le fut point ; il détourna la vue ;
Et comme Gille était habile observateur ,

Il comprit , non pas sans frayeur ,
Qu'Alexandre Lion jugeait que pour sa gloire ,
On aurait pu choisir un autre trait d'histoire.

Il se remet à l'atelier ,
Fait un nouveau portrait différent du premier :
Ici , le Roi Lion , hérissant sa crinière ,
Au Tigre rugissant fait mordre la poussière.
Le monarque sourit : j'ignore si c'est moi ;
Mais , à ces traits , dit-il , on reconnaît un Roi.

Inspira n'est point le mot propre ; mais
j'avoue qu'à cette faute près , cette fable
me paraît fort belle. En voici une d'un
autre genre , dont la morale n'est pas
moins bonne.

LE CHAT DES INDES.

Miaou , chat de l'Inde , avait les yeux si doux ,
Était si tourmenté d'une petite toux ,
Qu'il passait pour un saint , même chez son es-

pece ;
On ne lui connaissait ni vice , ni faiblesse ;
Ses vertus étaient charité ,
Tempérance & fidélité.

Sur-tout : sa conscience était si délicate ,
Que jamais dans le sac on ne lui prit la patte.

II. Vol.

F

122 MERCURE DE FRANCE.

Miaou cependant , comme les autres Chats ;
Poursuivait sans quartier les Souris & les Rats ;
Peste maudite , race immonde ,
Qu'il mangeait , disait-il , pour en purger le monde.

Or un soir , on ne sait par où ,
Pour quelque bon dessein , le doucereux Indou
S'étant glissé dans une office ,
Y surprit un gros Rat , mangeant un pain d'épice.
Or ça , je t'y prends donc , dit-il , maître fripon ,
Vivant sur le commun ! tu m'en feras raison.
Le Rat déconcerté répondit : le scrupule ,
En lieu pareil , me semble & neuf & ridicule :
Nous sommes seuls : crois-moi , saisis l'occasion ;
Mange & pille , & sois sûr de ma discrétion.
Vraiment je suis d'avis , reprit la bonne bête ,
De faire mon profit de son discours moral ;
Pour se justifier , il veut m'induire à mal ;
La proposition est douce & fort honnête !
Pour plaire au friponneau , l'on sera comme lui
Sans honneur & sans foi , friand du bien d'autrui ;

Au lieu d'être son juge , on sera son complice :
De sa déloyauté faisons plutôt justice.
Il l'étrangle à ces mots , se tapit dans un coin ,
Et mange sans scrupule ainsi que sans témoin.
Un valet vient ; mon Chat saisissant sa victime ;
Vous allez voir ici bien du dégât , dit-il ,

Et vous voyez l'auteur du crime :
 Il faut en convenir , le drôle était subtil ;
 Mais ma prudence a su mettre en défaut la sienne ;

Je veux payer pour lui , s'il faut qu'il y revienne.
 Le valet souriant laisse aller Miaou ,
 Mais le jugea dès-lors un dangereux Marou.

La fable suivante est pleine de douceur
 & d'intérêt.

LA FAUVETTE EN CAGE.

Une Fauvette , à peine au sortir du berceau ,
 Fut condamnée à l'esclavage.
 On emprisonne hélas ! à la fleur de son âge ,
 On encage le pauvre oiseau ,
 Dont le cœur fut formé pour une autre aventure !
 Mainte caresse & maint bonbon
 Lui firent oublier les champs & la verdure.
 Elle allait quelquefois voltiger au salon ,
 Rentrail sans peine en sa prison ,
 Passant ainsi les jours sans joie & sans murmure ;
 Elle ignorait encor qu'il fût dans la nature
 D'autres plaisirs pour les oiseaux ;
 Qu'en d'autres lieux les agiles Fauvettes
 S'ébattaient dans les airs , ou faisaient leurs retraites
 Sous des ombrages verts , fréquentés des moineaux.

F ij

124 MERCURE DE FRANCE.

Jamais du Rossignol la voix plaintive & tendre
A son tranquille cœur ne s'était fait entendre.
Un moment perdit tout. Au retour du printemps,

Du côté d'un riant bocage,
Au soleil un beau jour on exposa sa cage.
Ce spectacle inconnu développa ses sens ;
De Philomèle elle entend les accens ;
Elle aperçoit Progné qui se donnait carrière,
L'infortunée alors pousse un premier soupir ;
Elle veut s'envoler & se sent retenir :

Elle comprit enfin qu'elle était prisonnière,
Hélas, dit-elle, qu'ai-je vu ?
Voilà donc ce que j'ai perdu !

Cruels humains ! pour combler ma misère,
Fallait-il m'étaler un spectacle si beau ?
Tyrans, vous vous jouez de ma douleur amère !
Tandis qu'elle soupire, elle voit un Moineau
Caressant sous l'ombrage une jeune Fauvette.

Ah ! c'en est trop, s'écria la pauvrete,
De mon destin j'ignorais la rigueur ;
Et le bonheur d'autrui manquait à mon malheur !

En voici une qui donne aux critiques
une leçon bien juste & bien ingénieuse.

LA COLOMBE & LA PIE.

Un jour la Colombe & la Pie
S'en allèrent de compagnie
Rendre visite au Paon, visite de devoir :

Et de pure cérémonie.

Quand l'Agasse à jaser eut montré son savoir,
Elle leva le siège, ainsi que son amie.

A grand'peine elle était sortie:

Que pensez-vous de Monseigneur,
Lui dit-elle? Avez-vous admiré sa prestance;
Sa fausse politesse & son air d'importance?
Mais j'ai su le réduire à sa juste valeur.
Quoiqu'il ait de lui-même opinion fort bonne,
Je l'ai jugé d'abord tel qu'on me l'avait dit,
Assez épais de corps & fort mince d'esprit.
C'est dommage; à tout prendre, il est bonne per-
sonne;

Mais comme il est maussade!... Et ses pieds?
quelle horreur!...

Avez-vous remarqué que sa voix m'a fait peur?
Mes yeux apparemment sont différens des vôtres;
Répondit la Colombe: il m'a paru civil;

Et j'ai l'esprit si peu subtil,
Que je juge toujours en bien celui des autres.
Par son aigrette d'or mes regards fascinés
N'ont point vu si ses pieds sont bien ou mal tour-
nés;

Et j'ai tant remarqué l'éclat de son plumage,
Que je n'ai point prêté l'oreille à son ramage.

Le bonheur de la médiocrité n'est-il
pas présenté très-heureusement dans la
fable de la Linotte?

F iij

LA LINOTTE.

De ses demeures maternelles
 Dédaignant l'humble obscurité,
 Une Linotte un jour fit l'essai de ses aîles.
 Après avoir bien volé,
 Elle aperçut un Pin dont la cime touffue
 Allait se perdre dans la nue.
 La hauteur de cet arbre aisément la séduit ;
 Elle vole au sommet, elle y pose son nid.
 Sur ce trône, des airs elle se croit la reine,
 Et d'un œil satisfait contemple son domaine.
 Un orage survient ; la pauvrete à l'effor
 Dans les champs s'ébatait encor,
 Quand son petit palais fut frappé de la foudre...
 De retour, plus de nid ! .. le pin réduit en pou-
 dre ! ..
 Ah ! dit-elle, y pensais-je ? en m'approchant des
 cieux,
 J'allais au-devant du tonnerre !
 Renfermons-nous plutôt dans le sein de la terre ;
 La foudre rarement tombe sur les bas lieux.
 Un autre nid sur l'herbe est commencé sur l'heu-
 re.

L'humidité, les vermissaux

Lui font abandonner sa nouvelle demeure...

Toute position, hélas ! a ses fléaux,

Et le bonheur n'est point encore dans la fange ;

Voyons un peu plus haut. . instruit par le malheur,

Dans un buisson épais, de moyenne hauteur,

Que bien que mal enfin le bestion s'arrange ;

Il y trouva le calme... & c'est là le bonheur.

On connaît ces vers de M. de Voltaire
contre la satire.

On peut à Despréaux pardonner la satire.

Il joignit l'art de plaire au malheur de médire !

Le miel que cette abeille avait tiré des fleurs

Pouvait de sa piqure adoucir les douleurs.

M. Boissard a composé sur cette idée la
fable suivante.

L'ABEILLE & LE FRÉLON.

Poussée aveuglément par un instinct fatal,

L'Abeille piqua l'homme, au danger de sa vie :

Va, méchante, dit-il, mais utile ennemie ;

Pour le bien que tu fais je souffrirai le mal.

Aussi-tôt le Frélon vint rouvrir sa blessure :

F iv

128 MERCURE DE FRANCE.

Oh ! pour toi , reprit-il , ta récompense est sûre ;
Etre inutile & malfaisant ,
C'est trop de moitié , meurs : il l'écrase à l'instant.

Il est difficile de faire une critique des mœurs plus fine & plus heureuse que dans la fable que nous croyons devoir encore citer.

LE CHEVAL , LE BŒUF , LE MOUTON , & L'ÂNE.

Quatre animaux divers & distinct & de nom ,
Dom Courfier , à l'humeur altière ,
Robin Mouton , le débonnaire ,
Tête-froide le Bœuf & maître Aliboron ,
Mourant de faim parmi les joncs d'un marécage ,

Convoitoient un gras pâturage
Qu'envain ils coroyaient de près ,
Et dont Martin Bâton leur défendait l'accès.
Tous quatre dévoraient des yeux l'herbe fleurie ;
Mais Martin d'engôuter faisait passer l'envie.
Robin , tremblant comme un mouton ,
En longeant au danger oubliait la disette ;
Dom Courfier , pour les faits proné dans la gazette ,

Perdait tout son courage à l'aspect du bâton.
Le Bœuf , après mûre réflexion ,

Abandonnait ses projets de conquête.
 Tandis qu'ils rûminaient , l'intrépide Grifon ;
 Sans tant travailler de la tête ,
 Du *gardien* terrible affronta le courroux ;
 On a beau le frapper , on ne peut s'en défaire ;
 Le ladre , sans pudeur , avance sous les coups ;
 D'un saut victorieux il franchit la barrière ;
 Et le voilà dans l'herbe enfin jusqu'aux genoux ,
 Se vautrant , gambadant & brouttant , sans rancune.
 Ses discrets compagnons le poursuivaient en vain
 De leurs regards jaloux : amis , dit le Rouffin ,
 Voilà comme l'on fait fortune.

L'auteur a fait *gardien* de trois syllabes, c'est une faute ; mais d'ailleurs tout le monde applaudira sans doute à l'idée de cette fable , & même aux détails dont plusieurs sont très-analogues au genre , tels que ces vers.

Et le voilà dans l'herbe enfin jusqu'aux genoux ,
 Se vautrant , gambadant & brouttant sans rancune , &c.

L'auteur a très-bien senti la difficulté de travailler après la Fontaine , & il sollicite l'indulgence du lecteur dans la dernière des ses fables, qui n'est pas la moins jolie.

LE PINÇON.

Quand la sublime Philomèle,
 Fuyant la rigueur des hivers,
 Eut privé nos climats de ses divins concerts,
 Le doux Pinçon, formé sur ce brillant modèle,
 Voulut encore essayer quelques airs.
 Que nous veut, dit le Geai, ce chancre à la voix
 grêle ?

Quel ennuyeux, s'écriaient mille oiseaux !
 Quel ennuyeux, répétaient mille échos !..

Oles-tu, chétive pécore,
 Du Rossignol imiter les éclats ?

Il te manque une voix sonore :

Pauvre fausset, tu n'en approches pas !

Y pensons-nous, dit la Fauvette ?

Est-ce le tems d'être si délicats,

Quand nous sommes dans la disette ?

Soyons moins durs que la saison,

Ou bien nous n'aurons plus la moindre chanson-
 nette ::

Le Rossignol nous manque, ch ! vive le Pinçon !.

Il faudrait être bien sévère & même
 bien injuste pour ne pas reconnaître beau-
 coup d'esprit & de talent dans ces fables
 que nous venons de rapporter. Celui qui
 les a faites est certainement très-capable
 de composer en ce genre un recueil très-

estimable, en revoyant ce qui peut être corrigé & supprimant ce qui n'est pas digne du reste. On doit l'exhorter sur-tout à donner beaucoup de soin à la fin de ses apologues. C'est par-là qu'il pêche le plus communément, & c'est pourtant le travail le plus essentiel.

Les malheurs de l'Inconstance ou Lettres de la Marquise de Syrcé & du Comte de Mirbelle; deux parties grand in 8°. édition ornée de deux gravures. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez Delalain, Libraire, rue de la Comédie Française 1773.

Ce Roman est en Lettres : son objet est de faire voir que les foiblesses d'un cœur honnête attirent des malheurs, mais ne détruisent point toujours la vertu ; il en résulte encore, que les jeunes gens se perdent souvent par les conseils d'un homme frivole qui se fait un jeu de l'inconstance & de la perfidie.

Lady Sidley, Angloise, avoit quitté sa patrie par un ressentiment de sa famille ; elle étoit venue avec sa mere s'établir en France près de Poitiers. Le Comte de Mirbelle eut occasion de la voir. « Une

Fvj

132 MERCURE DE FRANCE.

» modestie noble, une décence naturelle,
 » cette fierté intéressante dont peu de fem-
 » mes ont le secret, un esprit sage & pé-
 » nétrant, susceptible à la fois, & des
 » finesses du goût & de la sévérité des
 » réflexions; voilà Sidley ». Tels sont les
 charmes qui captivent le Comte de Mir-
 belle. Lady s'aperçut bientôt du sou-
 verain empire qu'elle exerçoit, & sentit
 elle-même quelques étincelles du feu
 qu'elle avoit allumé. Le Comte lui dé-
 clara un jour sa passion, & jura par l'hon-
 neur, & par sa mere qui étoit présente, de
 contracter avec elle des engagemens que
 rien ne pourroit rompre.

« Cet élan d'une ame pénétrée, la flam-
 » me qui étinceloit dans ses yeux, la vé-
 » rité de son émotion, la candeur de ses
 » discours, & plus que tout cela, les dis-
 » positions favorables de Sidley, tourne-
 » rent à son avantage, l'indiscrétion d'un
 » sentiment qui n'avoit pu se comman-
 » der. Elle soupira, rougit, accepta son
 » serment. Sa mere même y consentit ».

Le Comte, rappelé à Paris par sa famil-
 le, obtint de Lady & de sa mere qu'el-
 les viendroient s'y établir; il leur chercha
 un logement près de la capitale. Il em-
 bellit ce séjour de tout ce qui leur étoit
 agréable. Il enrichit le jardin des fleurs

les plus rares. Elles arriverent. « Sid-
 » ley parut entrer avec une joie bien vraie
 » dans le temple champêtre dont son
 » amant étoit l'architecte. Sans être en
 » bute aux regards ni aux propos, il
 » voyoit tous les jours sa belle maîtresse.
 » La mere de Ladi devint malade ;
 & prête de mourir : « ma Sidley, dit-
 » elle à sa fille », ma chere Sidley, le
 sort nous sépare, « mais si ton amant est
 » vertueux, il peut réparer ma perte.
 » Il n'oubliera point la voix mourante
 » d'une mere qui les lui rappelle. Le Ciel
 » en fut témoin : son honnêteté m'en est
 » le garant. Il t'aimera toujours ; tu seras
 » heureuse, tu le seras pour lui & sans
 » moi. O mes enfans, venez que je vous
 » unisse ! que ce lit de mort soit pour
 » vous l'autel de l'hymen ! mon cher Mic-
 » belle... Jurez-moi !.. je meurs..»

Cependant le Comte de Mirbelle fait
 connoissance du Duc de... homme léger,
 qui s'est fait un système de libertinage,
 qui met sa gloire à séduire, & qui ne
 compte ses plaisirs que par ses conquêtes.
 Le Comte ne put se défier de ses pièges ;
 ses visites devinrent moins fréquentes
 chez Lady. Elle s'inquiète de son absence
 & lui fait de tendres reproches. Le Duc
 de... avoit des vues sur la belle Angloise ;

134 MERCURE DE FRANCE.

& pour détourner le Comte de son premier attachement, il veut l'engager avec la jeune Marquise de Syrcé. Il avoit lui-même fait des tentatives auprès d'elle, mais sans succès. Il lui avoit déclaré son amour & son amitié. La Marquise lui répondit avec une ironie propre à le déconcerter. Le Duc se sert d'un intrigant pour avoir accès chez la belle Angloise, & n'est pas plus heureux dans cette nouvelle tentative. Il presse le Comte de Mirbelle d'abréger les préliminaires de son amour avec la Marquise. Il fait l'histoire de sa vie au Vicomte de... voyageant en Italie : il lui donne le conseil de se livrer à ses plaisirs & de ne rien ménager pour les satisfaire. Il lui peint son caractère qui est celui d'un homme à bonnes fortunes, & d'un scélérat galant. Il lui fait le portrait le plus agréable de la Marquise de Syrcé, dont il ne desiré la défaite que pour augmenter le nombre de ses victimes. Il trace le plan qu'il a dressé pour vaincre la Marquise, & il veut engager le Comte de Mirbelle avec une femme qu'il n'avoit pas dessein d'aimer, pour se faciliter les moyens de lui enlever la femme qu'il aime. Le Vicomte digne de son ami, lui raconte ses bonnes fortunes ; sur-tout celle d'une Napolitaine, qui avec un air

de nonchalance dans son extérieur, est fort déliée en amour. Envain le Comte de Mirbelle veut résister à une inclination qui lui fait trahir ses sermens ; la Marquise elle-même ne peut se défendre d'être sensible. Le Comte de Mirbelle prend conseil du Chevalier de Gerac, son ami, qui le conjure de ne pas s'engager dans des liens qui feroient son malheur, & qui le rendroient ingrat & perfide. Mais le Duc est toujours attentif à allumer la passion du Comte & de la Marquise en excitant leur jalousie, & ne parvient que trop heureusement à ses fins. La Marquise a de l'amour & ne peut échapper aux remords de ses devoirs trahis. Le Duc... répand par-tout la défaite de la Marquise. Il donne de la jalousie à la belle Angloise : cette femme aimable, qui ne respiroit que pour son amant, ne peut apprendre son infidélité sans s'abandonner au désespoir. Elle lui marque toute son indignation, & se retire dans un cloître. La Marquise apprenant aussi qu'elle a une rivale se livre à la douleur ; elle éprouve une révolution qui la réduit au tombeau. Le Comte de Mirbelle, après avoir fait le malheur de deux femmes estimables, n'envisageant qu'avec horreur le piège où le Duc l'a conduit, s'en ven-

136 MERCURE DE FRANCE.

ge & le tue ; entraîné lui-même par son désespoir , il ne consent de vivre que pour se soumettre aux ordres d'un pere tendre qu'il aime.

La lecture de ce Roman doit attacher , émouvoir , instruire. Le vice & la vertu y sont peints avec les couleurs qui leur conviennent. Tous les personnages ont leurs traits & leurs caractères ; ils sont dessinés avec beaucoup de vérité , & sont tous parfaitement mis en scène & en action.

Dictionnaire raisonné - universel des Arts & Métiers , contenant l'Histoire , la Description , la Police des Fabriques & Manufactures de France & des Pays Etrangers ; ouvrage utile à tous les citoyens. Nouvelle édition , revue , corrigée & considérablement augmentée , dédiée à M. de Sartine ; 5 vol. in-8°. proposés par souscription. A Paris , Chez P. Fr. Didot jeune , libraire de la Faculté de Médecine de Paris , quai des Augustins, 1773 ; avec approbation & privilège du Roi.

Ce n'est que dans ce derniers tems qu'on a senti combien il seroit utile au progrès des arts de consigner dans les écrits publics les moyens que l'industrie em-

ploie pour satisfaire nos goûts & nos besoins. L'Académie royale des Sciences ne fut pas plutôt établie, qu'elle s'occupa sérieusement de ce projet; & depuis ce tems elle l'a toujours suivi, comme on le voit dans les Mémoires de cette illustre Compagnie, & dans les ouvrages que plusieurs de ses Membres ont composés. Enfin elle a entrepris depuis quelques années de publier des descriptions complètes de tous les Arts; celles qui sont déjà imprimées font la preuve des utilités sans nombre qu'on pourra retirer d'un ouvrage où la pratique la plus détaillée & la plus étendue est éclairée par les lumières d'une théorie savante, & où des planches exactes & précises mettent sous les yeux tous les instrumens & la manière de les employer.

Les auteurs de l'Encyclopédie ont cru devoir faire, de la description des Arts & Métiers, un des principaux objets de leur travail : la manière savante dont ils ont traité cette partie mérite certainement les plus grands éloges.

Dès le commencement de ce siècle, & même dès la fin du siècle dernier, plusieurs écrivains particuliers nous avoient donné aussi des notions utiles sur les Arts

138 MERCURE DE FRANCE.

& Métiers. On peut nommer entre autres la Marre, dans son excellent *Traité de la Police*, & Savari, dans son *Dictionnaire du Commerce*..

Mais ces ouvrages sont très-volumineux, & ne sont pas à la portée de tout le monde. Ils renferment d'ailleurs une multitude de choses absolument étrangères aux Arts & Métiers; & toutes ces différentes parties ne peuvent avoir le même degré de perfection, parce que l'éditeur ne peut donner tous ses soins à tant d'objets différens. Il est vrai que les descriptions de l'Académie le bornent uniquement à cet objet; mais elles exigent un si grand travail & le concours d'un si grand nombre de Savans & d'Artistes, qu'elles ne peuvent être remplies que par la suite des tems, comme le porte l'avertissement de ce magnifique ouvrage.

Ces considérations ont fait penser que le Public pourroit recevoir avec plaisir un ouvrage moins étendu, dans lequel il trouveroit des notions exactes sur les Arts & Métiers qui font la gloire & la richesse de la Nation.

Tel a été le but que l'on s'étoit proposé en donnant la première édition de ce Dictionnaire en deux volumes *in-8°*.

L'empressement du Public à se procurer un ouvrage aussi utile nous a bientôt engagés à en préparer une nouvelle édition.

Plusieurs particuliers nous avoient remis des mémoires; beaucoup d'artistes vouloient bien nous aider de leurs conseils, nous procurer des éclaircissemens, des corrections & des augmentations absolument nécessaires : mais il falloit trouver une personne en état de rédiger & de mettre en ordre tous les matériaux que nous avions, qui, aussi laborieuse que capable de faire de bonnes observations, voulût se donner la peine de voir travailler les ouvriers dans leurs ateliers, leur demander des mémoires, les questionner sur les usages des machines & des outils, rectifier ce qu'ils auroient mal expliqué; qui pût saisir le mécanisme & l'esprit de chaque invention, leur apprendre même quelquefois une manière plus avantageuse de procéder, leur donner enfin des moyens pour épargner la main-d'œuvre sans rien diminuer de la qualité, de la solidité & de l'agrément de leurs ouvrages.

M. l'Abbé Jaubert, de l'Académie des Sciences de Bordeaux, connu par plusieurs ouvrages, a bien voulu se charger du soin de cette nouvelle édition; c'est donc à son zèle infatigable, & aux recherches aussi

140 MERCURE DE FRANCE.

pénibles qu'exactes qu'il a faites, que l'on doit le degré de perfection auquel cet ouvrage est parvenu.

M. Beaumé, célèbre apothicaire de Paris, dont nous avons plusieurs mémoires imprimés parmi ceux des Savans Etrangers, & différens ouvrages de Chymie, de Pharmacie, qui lui assurent pour toujours une réputation si bien méritée, a revu les arts qui dépendent de la chymie & de la Physique dont il avoit traité la plus grande partie dans la première édition. Nous croirions manquer à cet habile chymiste si nous ne lui témoignions publiquement notre reconnoissance.

Les ouvrages savans de MM. de Réaumur, Macquer, Hellor, Duhamel, Geoffroy, Bourgelat, la Guérinière, & d'une infinité d'autres, nous ont été du plus grand secours.

Nous nous ferions un vrai plaisir de nommer plusieurs artistes célèbres auxquels nous avons les obligations les plus essentielles, mais le silence qu'ils nous ont imposé nous fait respecter leur modestie.

Plusieurs Arts ont été traités *ex professo*. Nous croyons que l'article *Imprimerie* satisfera ceux qui voudront avoir une idée de ses opérations, & qu'ils saisiront faci-

lement par le secours des figures le mécanisme de cet art si utile.

Les ouvrages techniques étant ordinairement plus propres à instruire qu'à amuser, on a eu grand soin de joindre l'utile à l'agréable, en donnant l'historique de chaque art, son origine, son inventeur, ses degrés de perfection, les matières qui lui sont propres, & en quels lieux elles se trouvent; leur préparation, les moyens de distinguer les bonnes ou mauvaises qualités de chacune, quels sont les principaux ouvrages que l'on en fait, & comment on y procède. On y a joint la description des outils & des machines les plus nécessaires; la notice des réglemens auxquels les différens Arts sont soumis dans le royaume, & enfin la description de plusieurs Arts étrangers dont le travail roule sur des productions que la nature a refusées à notre climat.

Pour ne rien négliger dans un ouvrage aussi intéressant, l'éditeur y a ajouté un nombre considérable d'Arts qui manquoient dans la première édition, y a joint les Arts & les procédés nouveaux que l'on a inventés, & a corrigé & augmenté plusieurs articles dont il paroissoit que l'on n'avoit pas été assez instruit. C'est ainsi qu'il a refondu entièrement l'article

142 MERCURE DE FRANCE.

Agriculture, d'après ce que les diverses sociétés d'agriculture ont donné de mieux au Public, & les manuscrits que plusieurs artistes ont bien voulu lui communiquer. Enfin il n'y a rien de curieux & d'intéressant dans tous les Arts, dont il n'ait fait mention.

Comme plusieurs outils & machines, dont la figure & l'usage sont totalement différens, ont souvent les mêmes noms, on a cru faire plaisir au Public en lui donnant une nomenclature de tous les mots techniques avec leur explication, & l'on a eu soin à chaque mot technique de renvoyer à l'Art auquel il appartient. Cette nomenclature générale, qui manquoit absolument dans notre langue, étoit désirée depuis très-longtems; elle ne pouvoit mieux convenir qu'à la suite de ce Dictionnaire, puisqu'en renvoyant à l'Art même qui en donne la description, elle fera éviter bien des erreurs dans lesquelles on étoit tombé jusqu'à présent.

On délivre actuellement 4 volumes. Le tome cinquième & dernier, contenant la nomenclature des termes des différens Arts, paroîtra au mois d'Avril; il sera fourni *gratis* aux Souscripteurs.

La souscription, qui n'aura lieu que jusques à la fin du mois d'Avril, est de

A V R I L. 1773. 143

20 liv. pour les cinq volumes en feuilles.
Ceux qui n'auront pas souscrit alors paieront l'ouvrage 24 liv. en feuilles.

La brochure & relieure se paient séparément.

Le même libraire vient de recevoir *Aëtius Cappadocis*, &c. in - 8°. faisant le tome 5^e. des Princes de la Médecine, publié par M. de Haller,

La Galerie des Combinateurs, ouvrage dédié aux Actionnaires de la Loterie de l'Ecole Royale Militaire. Par M. Gräff. Avec 4 planches en taille-douce. Prix, 6 liv. broché. A Paris, chez Couturier fils, Libraire, Quai des Augustins, au Coq; & Merigot le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée; & chez l'Auteur, rue des Lavandieres Sainte - Opportune, vis-à-vis la rue des Mauvaises Paroles. 1773. Avec Approbation & Privilège du Roi.

Cet ouvrage, fait avec beaucoup de soin & de sagacité, enseigne les moyens les plus probables de jouer utilement par extrait, par ambe, & par terne à la Loterie de l'Ecole Royale Militaire. L'Auteur combine les retours du hasard & l'assu-

144 MERCURE DE FRANCE.

jetit en quelque sorte aux loix d'un calcul raisonné & suivi.

Histoire générale des Philosophes modernes; contenant la vie & les découvertes des plus célèbres Métaphysiciens, Moralistes, Législateurs, Restaurateurs de la Philosophie, Mathématiciens, Physiciens, Chymistes, Cosmologistes & Naturalistes qui ont fleuri depuis la renaissance des lettres jusqu'à nos jours; avec leurs portraits. Par M. Savérien. Huit volumes in 4°. & in 12. enrichis du portrait de l'auteur, de frontispices, de titres & de culs-de lampes gravés en taille-douce. A Paris, de l'imprimerie de Didot l'aîné; libraire & imprimeur, rue Pavée, quai des Augustins; & se distribue chez la Dame François, veuve de M. François, graveur des dessins du cabinet du Roi, & pensionnaire de Sa Majesté, rue Saint-Jacques, à la vieille Poste; & chez les libraires ordinaires; 1773.

Nous ne pouvons mieux faire connoître l'importance & le mérite de cet ouvrage qu'en citant le *prospectus* même qui l'annonce. « Les éditions multipliées qu'on a faites des différens volumes qui ont

ont paru séparément, sont un sûr garant de la faveur du Public. Il manquoit pour terminer cette histoire le huitième & dernier volume qu'on attendoit depuis long-tems, & qui vient d'être publié. A cette occasion nous croyons devoir donner une idée sommaire de toute cette composition, afin de la faire connoître aux personnes qui désireroient se la procurer.

On fait que les Philosophes modernes ont rappelé & éclairci dans leurs ouvrages tout ce que les Anciens ont écrit de solide; qu'aux découvertes de ces sages, ils ont ajouté les leurs. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a paru plus d'hommes de génie dans l'espace de trois siècles qu'il n'en a vécu depuis le déluge jusqu'à la renaissance des lettres.

Aussi les grands coups sont frappés. On a fait l'anatomie de l'entendement humain, & l'analyse de ses passions. On a fixé les limites des sciences exactes, & reculé celles de la physique & de l'histoire naturelle.

Il faut donc s'attendre à trouver dans cette histoire générale des Philosophes modernes les vérités les plus piquantes & les plus sublimes. Tout ce que la métaphysique renferme de plus subtil & de plus

146 MERCURE DE FRANCE.

transcendant ; la morale , de plus sensé & de plus vertueux ; les mathématiques , de plus intéressant & de plus utile ; la physique , de plus curieux & de plus important ; enfin l'histoire naturelle , de plus rare & de plus merveilleux , en forme le riche tableau. En ajoutant à cette production l'*Histoire des Philosophes anciens* , 5 vol. in-12. , * par le même auteur , on pourra regarder cette histoire générale des Philosophes comme le sanctuaire de la philosophie , où les actions , les découvertes , les connoissances , & même les écarts des plus grands génies sont enregistrés , pour éterniser leur mémoire , & servir à l'instruction véritable des hommes présents & à venir.

Voici les noms des Philosophes qui composent les huit volumes de l'histoire générale des Philosophes modernes ; sçavoir :

Dans l'histoire des Métaphysiciens , tome I. Erasme , Hobbes , Nicole , Loke , Spinoza , Malbranche , Bayle , Abbadie , Clarke , Collins.

Dans l'histoire des Moralistes & des Législateurs , tome II. Montagne , Charron , Grotius , la Rochefoucault , Pufendorff ,

* Chez Didot l'aîné , rue Payée , au coin de la rue des Augustins ,

A V R I L. 1773. 147

Cumberland, la Bruyere, Duguet, Wollaston, Shaftesbury.

Dans l'histoire des Restaurateurs de la Philosophie, première partie, tome III. Ramus, Bacon, Gassendi, Descartes, Pascal.

Dans l'histoire des Restaurateurs de la Philosophie, seconde partie, tome IV. Newton, Léibnitz, Halley, Bernoulli, Wolf.

Dans l'histoire des Mathématiciens, tome IV. Copernic, Viète, Ticho Brahé, Galilée, Kepler, Fermat, Cassini, Huguens, la Hire, Varignon.

Dans l'histoire des Physiciens, tome VI. Rohault, Bayle, Hartsoeker, Polinière, Molières, Desaguliers, s'Gravesande, Muschenbroek.

Dans l'histoire des Chymistes & des Cosmologistes, tome VII. Paracelse, Lefèvre, Kunckel, Burnet, Lemery, Homberg, Maillet, Woodward, Boerhaave.

Dans l'Histoire des Naturalistes, tome VIII. Agricola, Gesner, Aldrovande, Belon, Jonston, Lister, Plumier, Tournefort, Hales, Réaumur.

A la tête de chaque volume est un discours historique sur la matière qui en est l'objet.

G ij

148 MERCURE DE FRANCE.

Le Luxe , poëme en six chants , orné de gravures avec des notes historiques & critiques , suivi de poësies diverses.
Prix , 4 liv. 4 s. br. A Paris , chez Monory , libraire de S. A. S. Mgr le Prince de Condé , rue de la Comédie Française , 1773.

M. le Chevalier du Coudray , Seigneur des Fossés , gouverneur pour le Roi des villes & châteaux d'Andely , ci-devant Mousquetaire du Roi en sa première compagnie , &c. adresse ainsi son livre à Messieurs de l'Académie Française.

MM.

La Croix de St Louis est le prix militaire ;
J'en serai décoré par le Roi dans sept ans.
Le fauteuil , parmi vous , est le prix littéraire ;
Dois-je le demander ? non : Messieurs, je l'attends.

Une citation suffira pour faire connoître l'esprit de cet ouvrage & pour faire juger du talent poétique de l'auteur.

Je dois en convenir en honnête rimeur ,
Aux sottises du jour j'attache mon humeur :
Dans mes malins accès je n'épargne personne ;
Aux pervers toutefois je la leur garde bonne
Et respecte les bons. Le luxe très-souvent

Me cause ce chagrin dont je suis mécontent.
En moi je te répons du meilleur caractère
Qui puisse se trouver, comme on dit, sur la
terre.

J'ai le cœur trop sensible ; ici j'en fais l'aveu ,
Lorsque je réfléchis je me mets tout en feu.

Voici ce que M. le Chev. du Coudray
appelle une ode.

Que la trompette résonne ;
Que nos bachiques concerts
Portent au plus haut des airs
Le nom du dieu de la tonne.

Voici ce qu'il nomme une épigramme.

Vous prétendez , Orgon , dans Paris & dans Ro-
me ,

Etre connu bientôt pour vraiment habile homme :
Sans doute , je prévois qu'un jour vous irez loin ,
Car vous êtes déjà chez l'épicier du coin.

*LETTRE de M. de Voltaire à M. le
Chevalier du Coudray.*

Pardonnez , Monsieur , à un Vieillard décrépité
& malade , si du fond de ces abîmes de neiges , il
ne vous a pas remercié plutôt de l'honneur que
vous lui avez fait. J'ai de bien plus grandes gra-

G-iiij

170 MERCURE DE FRANCE.

ces à vous rendre ; c'est de mon plaisir. Tout ce que vous dites est naturel & vrai. Je suis de l'avis de Boileau ; le vrai seul est aimable. Peut-être quelques gens d'un goût difficile vous reprocheront quelquefois de ne vous être pas assez servi de la lime ; mais je trouve que cette aisance sied très-bien à un Mousquetaire.

Quant au luxe dont vous parlez , vous faites très-bien de déclamer contre lui , & d'en avoir un peu chez vous ; le luxe est une fort bonne chose quand il ne va pas jusqu'au ridicule. Il est comme tous les autres plaisirs , il faut les goûter avec quelque sobriété pour en bien jouir. Vous savez tout cela mieux que moi , & vous en faites un bien meilleur usage. Je suis sur le bord de mon tombeau ; c'est delà que je vous souhaite des jours remplis de gaieté.

Tai l'honneur d'être , &c.

LE VIEUX MALADE-DE FERNEY.

RÉPONSE au Vieux Malade de Ferney.

O Vicillard agréable ! ô plume bienfaisante !
Je lis , avec transport , ton épître charmante ,
Récitant à mes fils tes vers mélodieux ,
Cultivant , labourant le champ de mes ayeux ;
Sous mon rustique toit couvert d'un humble chaume ,
La gloire d'ici-bas n'est pour moi qu'un phantôme ;

Je l'avouerai pourtant, mon orgueil est flatté
De recevoir l'écrit que le cœur t'a dicté ;
A mes fiers ennemis j'arrache la victoire ,
Paix , ne nous flattons point d'une stérile gloire !
Si le Luxe est connu dans ce vaste Univers ,
Je le dois à ta prose & non pas à mes vers.

*Addition à l'ouvrage intitulé : les Trois
Siècles de notre Littérature , ou Lettre
critique adressée à M. l'Abbé Sabatier
de Castres , soi-disant auteur de ce
Dictionnaire.*

Pour prononcer sur les ouvrages d'esprit , il
faut être connaisseur & impartial.

Les Trois Siècles Littéraires , au mot Goujet.

A Amsterdam. Et se trouve à Paris ,
chez J. F. Bastien , libraire , rue du
Petit-Lyon , fauxbourg S. Germain ,
1773.

L'ouvrage des *Trois Siècles* a été jugé
comme une production conçue par la
haine du mérite , & exécutée par l'igno-
rance & la foiblesse. Il suffisoit de citer au
hasard quelques morceaux des jugemens
& du style des auteurs ou de l'auteur de
ces trois siècles , pour faire connoître la
ridicule & l'impuissance de ces prétendus
Aristarques. L'auteur de cette addition

152 MERCURE DE FRANCE.

(M. Laus de Boissi) relève avec succès dans une brochure de 67 pag. quelques - unes des erreurs, des omissions, des critiques, & des louanges de ce Dictionnaire. Il eût falu un ouvrage plus long que les trois volumes des trois siècles, pour citer tout ce qu'il y a de reprehensible, & c'eût été une peine bien inutile. On rira des louanges que M. l'abbé S. se donne sans mesure, ainsi qu'à MM. l'a... A. Cl. &c., & qu'il refuse à MM. de Voltaire, de la H. d'A. St L., &c. Que répondre à des critiques qui ont fait le système de louer sans examen tout ce qui vient de la médiocrité, & de blâmer sans raison tout ce qui est produit par le génie?

LETTRE de M. Fleury à M. l'Abbé Sabatier de Castres, auteur du livre des Trois Siècles de notre Littérature.

J'emprunte, Monsieur, le secours du Mercure, pour vous communiquer quelques observations sur un article de votre *Dictionnaire* qui me concerne.

Vous y avez placé à la lettre F. Jacques Fleury, Avocat au Parlement de Paris, mort en 17.., en qualité d'Auteur de Poësies diverses; l'énoncé est vrai en partie; même surnom, même profession, & les Poësies sont effectivement de moi.

mais mon nom propre n'est pas *Jacques* ; mes Parrain & Marraine m'ont imposé ceux de *François-Thomas* , que j'ai portés religieusement jusqu'aujourd'hui ; d'où il résulte , qu'en deux traits de plume , vous m'avez débaîsé d'abord , pour m'enterrer ensuite tout vivant.

Ma succession littéraire ainsi ouverte , vous n'avez apperçu dans un inventaire fait trop à la hâte , qu'une collection de Fables , Epîtres , Chansons , Madrigaux , Epigrammes , &c. tous effets , selon vous , sans valeur , puisque vous les rangez parmi les ouvrages qui ne se lisent point ; la décision est tranchante , & c'est parler en maître ; convenez pourtant , Monsieur , que vous avez pris la peine de les lire , ou il s'en suivroit que vous les avez déprisés sans les connoître ; en tout cas , bien d'autres que vous ont été attrapés à cette lecture ; une première édition de deux mille exemplaires , & une seconde qui l'a suivie d'assez près , augmentée de quantité de pièces , font foi que mon livre n'a pas manqué de Lecteurs ; & ce qui doit vous mortifier le plus , c'est que de tous les gens de lettres , journalistes & autres , qui en ont parlé avant vous , les plus rigides l'ont fait avec plus de ménagement , se renfermant dans les bornes d'une critique circospecte , sans se croire dispensés de louer ce qu'ils ont vu de bon ou d'agréable dans ce livre. J'en pourrois même citer jusqu'à six , dont les jugemens sont sous les yeux du Public , & qui m'ont honoré d'éloges fort au dessus de mes espérances ; c'en est assez , je pense , pour m'autoriser à soutenir qu'il y a du moins six à parier contre un , que votre censure n'est pas équitable.

Vous auriez souhaité , je le vois , plus de force & d'élévation dans la poésie des Fables ;

songez vous bien, Monsieur, que le caractère propre de ces petits Poèmes, est le familier, le simple, le naïf, qui loin d'en exclure le sel & l'agrément, servent à les augmenter; caractère que notre la Fontaine, ce Peintre de la nature, a si bien saisi, qu'il semble que tous ses récits partent de l'abondance du cœur: voilà le modèle que ceux qui courent la même carrière doivent s'efforcer de suivre, quoique sans espérance de l'atteindre, car il n'y a qu'un la Fontaine au monde; ainsi notre position étant à peu près semblable, & nous mettant conséquemment à portée de traiter but à but, souffrez que je vous propose un arrangement qui nous satisfasse l'un & l'autre: malgré toute mon attention à me rapprocher le plus qu'il m'a été possible du ton riant ou moral des personnages de mes Fables, mon style vous paroît trop simple & sans vigueur, parce qu'il n'a ni affectation ni enflure; hé bien! Monsieur, pardonnez-moi cette faute, si c'en est une, & je vous réponds d'une indulgence réciproque de ma part, pour tout ce qui se rencontre de foible, de défectueux, ou de faux dans votre Dictionnaire, sauf néanmoins le jugement du Public, qui seul a le droit d'en décider.

La fin de l'article est une espèce d'éloge de mon talent pour les Chançons; & dans la crainte que trop de louange ne me gâte, vous avez grand soin de la tempérer par des réserves & des modifications, qui, si elles étoient justes, ne laisseroient guères de ressources à mon amour propre; forcé, comme vous l'êtes, d'avouer que cette partie de mes Poësies a eu de la vogue, n'est-ce pas une affectation trop marquée de citer pour preuve les Sociétés bourgeoises, privativement à toutes les autres, comme pour insinuer à vos

Lecteurs, que mon vol ne s'est pas étendu au de-là? Lorsqu'il est constant, & que personne n'ignore, que mes Chançons, ces petites productions du plaisir & de la liberté, ont amusé successivement la Cour, la Ville, les Provinces, qu'on les a chantées par-tout, que la Cour *du Maine*, l'une des plus spirituelles & des plus polies, se plaisoit à les entendre, que plusieurs sont connues de l'étranger, & même ont pénétré jusques dans l'Inde, en sorte qu'un Chançonniér moins modeste pourroit se vanter qu'elles ont couru de l'un à l'autre pôle.

La Musique, m'allez-vous dire, a été sans doute le principe de cette petite fortune; je demeure d'accord que le choix des airs y a contribué; mais, outre que le mérite de ce choix, m'est réversible, que répondre quand vous apprendrez que j'ai composé la Musique & les paroles d'une partie de celles de mes Chançons qui ont le plus réussi?

Ne croyez pas, toutefois, que la petite fortune m'ait ébloui: une réputation éphémère dont les fondemens sont si légers, n'est pas de nature à m'inspirer trop d'orgueil; j'ai plutôt à me reprocher de vous avoir entretenu si longuement de ces bagatelles; & je ne puis mieux terminer ma lettre que par une remarque à l'avantage des Sociétés bourgeoises dont nous sommes membres, & dont il paroît que vous ne faites point assez de cas; que l'esprit, le goût, les talens, la vraie gaité s'y rencontrent aussi fréquemment que dans les classes supérieures; on a dit il y a long-temps, que la bonne & la mauvaise compagnie sont par-tout, sans distinction des rangs & des conditions.

Quelque plausibles que soient mes raisons, je

G vj

n'oserois me flatter qu'elles fassent sur vous assez d'impression , pour vous déterminer à réformer votre jugement ; les gens d'esprit , comme d'autres , reviennent difficilement de leurs préventions ; mais refuserez-vous de me restituer au moins , dans votre errata , mes noms propres & mon existence ? Vous pourriez me traiter plus généreusement encore , si vous courez les risques d'une seconde édition , en m'effaçant tout-à-fait de vos chroniques , où je ne me sens pas digne de figurer.

Un homme d'esprit , plus au fait que moi du courant de la littérature moderne , en m'envoyant une copie de votre article , car c'est plus le vôtre que le mien , m'a félicité de n'avoir point été loué par l'Auteur des trois siècles , qui n'applaudit qu'à ce que nous avons de plus mauvais & de plus misérable ; ce sont ses termes , qui me semblent un peu outrés , n'étant guères possible d'imaginer que la distribution d'un encens précieux soit à si bas prix.

J'ai l'honneur d'être , &c.

FLEURY.

Ce 23 Mars 1773.

A C A D É M I E S.

I.

*Assemblée publique de l'Académie royale
des sciences & belles-lettres de Bésiers.*

L'ACADÉMIE tint sa séance publique le
Jeudi 15 Octobre 1772. M. de Boussa-

nelle , Brigadier des Armées du Roi , en fit l'ouverture , en qualité de Directeur , par un compliment qu'il adressa à M. de Nicolai , Evêque & Seigneur de Bésiers , déjà élu , avec l'agrément du Roi , Président perpétuel , à la place vacante par la mort de M. de Beauffet de Roquefort , son prédécesseur. Et après la réponse obligeante que lui fit M. l'Evêque , & son compliment à la Compagnie , M. de Bouffanelle lut un discours sur l'envie , & la traduction littérale en vers françois du chapitre XII , du second Livre de l'Imitation de Jesus-Christ. *De regîa viâ sanctæ crucis.*

Dans son discours M. de Bouffanelle remarque d'abord , que quoiqu'on confonde assez ordinairement la jalousie & l'envie , ce sont néanmoins deux passions bien différentes , dont l'une est souvent une vertu , & l'autre est toujours un vice honteux & détestable. La jalousie , dit-il , ne fait la guerre qu'à ceux qui veulent lui ravir son bien : l'envie en veut également à tous les hommes : elle ne peut souffrir en qui que ce soit aucun avantage : elle s'en afflige : elle ne se repaît & ne se réjouit que de malheurs.

L'Académicien trace ensuite fort au long les caractères de la jalousie , de l'en-

vie, de la critique, de l'esprit, qu'on confond quelquefois mal-a-propos. En voici quelques lambeaux.

Le caractère de la jalousie, dit-il, n'est point de rabaisser, mais d'atteindre, d'égaliser ce qui la touche : celui de l'envie, est de chercher des défauts dans ce qu'elle est forcée d'estimer. La jalousie peut donner une sorte d'émulation, & par-là ranimer les talents : l'envie, la noire envie ne s'occupe qu'à les étouffer, à les éteindre, &c. Le vrai critique, est celui que la raison & la probité guident en tout, qui blâme l'action & respecte la personne : l'envie ne garde aucune mesure. On se tromperoit, ajoute-t-il, en appelant esprit la noire malice. L'homme d'esprit n'a en vue que l'exercice de ses talents, le bien public, l'honneur : il respecte la religion, l'humanité : bien différent de ces frondeurs inexorables, il ne critique ni les actions des hommes en général, ni rien de ce qui regarde ceux avec qui il vit.

Nous omettrons pour abrégé, bien des traits d'érudition & de morale, dont M. de B. a enrichi son Discours. Nous nous contenterons d'en rapporter la fin. Je laisse, dit-il, à la chaire, à montrer les horreurs, le danger, & les suites de

l'affreuse médifance, & tout ce qu'a d'odieux, & de funefte, la coupable & déteftable mère, l'Envie. Il réduit la manière de vivre avec les hommes, & furtout avec ceux qui font nés parmi nous à rendre fervice à fes femblables, ne leur jamais nuire, publier leurs bonnes qualités, leurs actions louables, taire fcrupuleufement leurs défauts, excufer autant qu'on le peut, leurs vraies ou prétendues fautes, donner des confeils à qui en demande, employer fon crédit pour quiconque en a befoin : en un mot, faire le bien & dire le bien : cette vertu fi précieufe aux yeux de l'Etre fuprême, fi néceffaire aux liens de l'humanité, eft du reffort de tout le monde ; d'où il conclud qu'avec de très-petites facultés on peut faire du bien.

Le Secrétaire annonça enfuite les ouvrages qui nous avoient été communiqués depuis la dernière féance publique, fçavoir, 1°. Une nouvelle Table de la parallaxe du foleil, pour tous les degrés de hauteur, & pour tous les temps de l'année, en fupposant la moyenne de 8" 5, réfultante du calcul de notre Af-focié Mde *le Paute*. 2°. Un mémoire fur les effets du garou, (*Thymelæa*) par

160 MERCURE DE FRANCE.

M. *Bouniol*, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier: 3°. L'art du Coutelier, première partie, en un gros volume in-fol. avec un grand nombre de planches, & la *Pogonotomie*, petit volume in-12, par le sieur Perret, natif de Besiers, & Maître Coutelier à Paris.

Après quoi M. Bouillet le fils, Médecin, lut l'éloge de M. Massip, l'un des fondateurs de l'Académie, en 1723, & vétérant depuis 1767. Il étoit né à Besiers en 1688, & il mourut au commencement de 1772. Ses Parents qui étoient de très-bonne famille, n'avoient rien négligé pour son éducation; il passa Licencié en droit; mais son inclination le décida en faveur des Belles - Lettres. A la première de nos séances, à laquelle présida M. de Mairan, il prononça un discours fort éloquent, dont M. Bouillet ne manqua pas de rapporter quelques traits; & après avoir loué son assiduité à nos conférences, & son exactitude à remplir les devoirs de chrétien & d'académicien, il finit en dépeignant son caractère; qui étoit la probité & la candeur même.

M. l'Abbé Decugis Professeur au Col-

lège royal de cette Ville, lut son remerciement pour la place vacante par la mort de M. Pradines, qu'on lui avoit accordée.

M. l'Abbé Bouillet, après avoir donné une idée succinte des progrès de la nouvelle géométrie, lut l'extrait d'un mémoire dans lequel, à l'occasion de certaines équations de tous les degrés, dont le cas irréductible admet une solution algébrique, assez facile; il fait voir 1°. Que la rectification de la circonférence du cercle, n'est qu'un cas particulier de la solution générale de ce cas irréductible. 2°. Qu'il est contre la nature du problème général, que le cas particulier dont il s'agit puisse être résolu par le moyen d'une expression finie & réelle en même temps. Dans ce même mémoire, M. l'Abbé Bouillet donne une nouvelle manière d'exprimer les arcs de cercle, les sinus, les logarithmes, &c. (ainsi que tous les facteurs d'un Binome, Trinome de degré quelconque,) au moyen de laquelle toutes ces quantités se différencient & s'intègrent comme les quantités purement algébriques.

M. l'Abbé de Bastard termina la séance par un discours sur la légèreté qu'on reproche aux françois. Pour en donner

une idée, il suffira d'en transcrire quelques morceaux. Il avance, d'abord, que c'est une chose reçue de toute l'Europe, que le François l'emporte pour l'agrément sur toutes les nations. Une physionomie ouverte, un air libre, une marche assurée, le ton décidé, l'élégance de sa parure, & ce certain je ne sçais quoi, qu'on ne peut ni peindre ni imiter, joints à sa vivacité, son enjouement, sa façon de rendre ses idées, & à l'harmonie de sa langue, lui ont fait unanimement décerner la pomme. Mais nul tableau, s'objecte-t-il, sans ombre : on lui reproche la légèreté ; de là l'inconstance, l'étourderie. Ces nuances paroissent trop fortes à M. l'Abbé Bastard : il est tenté d'appeler la légèreté du françois sagesse, son inconstance, prudence, son étourderie, agrément ; car il croit qu'on nous a mal jugés, & il le prouve dans un assez long détail.

Il tire ses preuves du caractère & du courage de nos ayeux, des premiers Franks, qui n'étoient que soldats, & qui parvinrent à former un glorieux établissement, malgré tant d'obstacles ; de la constante application de nos prédécesseurs & de nos contemporains, à l'étude des loix, des mathématiques, de la

A V R I L. 1773. 169

physique, de la médecine, & des progrès qu'ils ont faits dans les sciences, dans les arts, dans la guerre, &c. Et il se croit en droit de s'écrier : François ! heureuse Nation, vous sçavez vivre & badiner ! Les noirs & inutiles soucis ne troublent ni ne tourmentent point votre ame : les événemens, quels qu'ils soient, ne sauroient vous affecter long-tems : vous réfléchissez, vous combinez, mais une force majeure détruit vos spéculations : soumis à sa loi, vous cherchez sans hésiter une autre plage pour revenir sur l'eau ; c'est en cela, conclut l'auteur, que consiste la sagesse.

I L.

Académie Royale des Sciences & Beaux-Arts, de Pau.

L'Académie ayant réservé les prix qu'elle avoit à distribuer cette année, en donnera deux en 1774, le premier à un Ouvrage en Prose, qui aura pour sujet : *Seroit-il avantageux au Béarn, d'y établir les différentes espèces de Prairies artificielles.*

Le second à un ouvrage en Vers, qui aura pour sujet : *Les avantages & les maux qui ont résulté de la découverte du nouveau Monde.*

164 MERCURE DE FRANCE.

Les Ouvrages seront d'une demi-heure de lecture au plus ; il en sera adressé deux exemplaires à M. de Crouseilles, Secrétaire de l'Académie. On n'en recevra aucun après le mois de Novembre & s'ils ne sont affranchis des frais du port.

Chaque Auteur mettra à la fin de son ouvrage une Sentence, & la répétera au-dessus d'un billet cacheté, dans lequel il écrira son nom.

S P E C T A C L E S.

CONCERT SPIRITUEL.

Nous avons à rendre compte de cinq Concerts, depuis le Dimanche de la Passion qu'au Jeudi-Saint, jour où nous écrivons. Cet article deviendrait trop étendu si nous nous attachions à tous les détails de ces Concerts ; il suffira d'en indiquer les parties les plus intéressantes.

Le public paroît en général applaudir aux efforts que les Directeurs font pour lui plaire. On fait que pour faire une collection de morceaux nouveaux & intéressans, le tems leur a manqué ; d'ailleurs on leur fait gré peut-être de ne pas vouloir

A V R I L. 1773. 165.

asservir le goût du public au leur. Leur plan est, en effet, de donner des morceaux de genres différens, & de préférer le genre qui réussira le mieux. Les Concerts sont toujours divisés en deux parties. Celui du Dimanche de la Passion commença par une symphonie de Toeschi, on remarqua que l'orchestre, plus exhaussé qu'il ne l'étoit le Jeudi d'auparavant, rendoit l'effet des instrumens plus saillant, La distribution de l'orchestre étoit meilleure aussi. Dans le motet de M. le Grand, qui termina la première partie, le chant fut trouvé facile & naturel, & l'on y applaudit sur-tout un petit chœur à voix basse, dont le caractère est simple & touchant. La seconde partie commença par une symphonie concertante de M. Davaux, Amateur; cette symphonie fut exécutée par MM. Capron & Guesnin avec beaucoup de justesse, de précision & d'ensemble. Cette symphonie est du meilleur genre, ainsi que tout ce que compose M. Davaux; sa musique réunit tous les avantages; elle prête au talent de ceux qui l'exécutent, & flatte également les oreilles savantes & celles qui ne le sont pas. Madame Biglioni, dans un air Italien, fit applaudir la légèreté de sa voix, la flexibilité de son gosier, & la manière

166 MERCURE DE FRANCE.

facile avec laquelle elle chanre. M. Duport joua une sonate de violoncelle, & il s'y montra digne de sa réputation, c'est la façon la plus courte & la meilleure de louer cet artiste aussi célèbre que digne de l'être. Le Concert fut terminé par le *Confitebor Domino* d'*Aurisschio*, motet d'un genre excellent, & dans lequel le public distingua sur-tout un chœur fort touchant, entre-coupé de récits, à deux voix. Les deux Coryphées étoient Madame Larrivé & M. Platel; tous deux y réussirent complètement.

DIMANCHE DES RAMEAUX.

M. l'Abbé Giroût fit exécuter à ce Concert un petit motet; on y reconnut le talent que l'auteur annonça dès son coup d'essai, par les deux motets couronnés au concours il y a quelques années: après le sonate de M. Duport, MM. le Gros & Platel chantèrent avec beaucoup de précision & de goût un petit motet à deux voix, dont l'auteur ne s'étoit point nommé. Le public charmé de ce motet, crut y reconnoître la manière de M. Gosséc: il ne se trompoit pas; l'auteur qui avoit d'abord joui de son succès sans être connu, eut bientôt après le plaisir de recueillir les applau-

dissemens qui lui étoient directement adressés. Les paroles du petit motet sont *Christe Redemptor*. MM. le Duc freres, ouvrirent la seconde partie par un concertante de bach chantant & bien coupé. M. le Duc l'aîné, avoit cédé le premier dessus à son frere, qui est son élève. L'élève & le maître ont fait briller leur goût, leur adresse, & leur intelligence dans l'exécution de ce morceau. Nous ne répéterons point ici les éloges dûs au talent de Madame Biglioni. M. Jarnovich joua un concerto de violon : ce virtuose tire de son instrument un son tout-à-fait distingué, la qualité en est pure & brillante ; sa manière est gaie, vive & animée ; son exécution rapide, la difficulté par-tout y disparoît & s'y montre toujours aimable. Le Concert finit par *Eripe me* de M. Mathieu, Maître de Musique de la Chapelle du Roi. La facture de ce Motet est excellente, & marque une main habile ; nous ne doutons pas que M. Mathieu ne gagnât beaucoup en appliquant son talent aux choses d'effet & d'expression.

LUNDI-SAINT.

Après la symphonie, M. Nihoul chanta un air Italien. La voix de cet artiste, dans

168 MERCURE DE FRANCE.

le haut sur-tout, a des sous enchanteurs; il chante en grand Musicien; on paroît desirer qu'il articule davantage sa prononciation dans les paroles latines. M. Bezozzi joua avec toute la perfection possible un concerto très-agréable dont M. Mathieu est l'auteur. La première partie fut terminée par le *Miserere de Hasse*. Le commencement de ce Motet est d'un très-bon effet; mais le premier morceau dure trop, & n'est pas assez varié; les autres morceaux n'ont pas fait non plus une grande impression sur le public; la musique en est essentiellement bonne & très-bien faite, mais le chant & les effets n'en sont ni assez neufs ni assez distingués. MM. Capron & Guesnin exécutèrent un concertante. M. Capron, si parfait & si fini dans les choses même les plus difficile, ne peut manquer de l'être dans des *solo* d'une moindre exécution. M. Guesnin le seconde avec tant de grace & d'ensemble, qu'il inspire l'envie de l'entendre dans un *concerto joué seul*. On peut reprocher de même à M. le Duc l'aîné, de se réduire au simple concertante; son talent pourroit se montrer encore avec plus d'éclat, en entreprenant davantage. Madame Lattrivée, toujours agréable au public, a chanté avec succès un petit

Motet.

Motet. M. Traversa a joué un concerto de violon. Ce virtuose tire une qualité de son finie, douce & intéressante. Sa *manière* est tout à fait aimable ; le public y auroit rendu plus de justice encore , si l'artiste eût fait choix d'une musique plus chantante & plus convenable au lieu où il se faisoit entendre. Le Concert a fini par le *Dies iræ* de M. Gossec ; ce Motet a soutenu toute la réputation qu'il s'étoit acquise lorsqu'on l'entendit dans l'Eglise des Feuillans. La musique en est pleine de simplicité , de noblesse & d'expression. Le public a paru distinguer principalement le chœur *Mors stupebit & natura*. On a trouvé quelques longueurs dans le Motet, & l'auteur est convenu d'y faire des retranchemens.

M A R D I - S A I N T.

Après une symphonie de diton , qui est d'un très-bon effet , Mademoiselle Duval chanta un petit Motet de M. Ifo ; c'est la première fois qu'on ait entendu en public Mademoiselle Duval ; on a fort applaudi à la beauté de son organe. M. Lachnit, Musicien de S. A. M. le Duc des Deux-Ponts , exécuta très-bien un concerto de cor-de-chasse. Ce virtuose a poussé très-loin cet instrument ; ensuite

II. Vol.

H

170 MERCURE DE FRANCE.

on entendit le *Venite* de M. Davesne ; M. le Gros se distingua dans le verset du *Venite*, qu'il chanta de la façon la plus sage & la plus finie. M. Jarnovich joua toujours avec le même succès ; & le Concert finit par la seconde partie de la Messe de M. Gossec, qui est aussi d'un effet excellent. Madame Charpentier, MM. Richer, Le Gros & Platel, y partagèrent avec l'Auteur les justes applaudissemens du public.

MERCREDI-SAINT.

Il y eut ce jour-là deux symphonies au Concert, l'une au commencement, (elle est de Toeschi,) l'autre dans la seconde partie, (celle-ci est de Hayden.) Toutes deux ont été extrêmement applaudies, mais entr'autres l'andante de la seconde dans lequel M. Rault exécuta un *solo* sur la flûte. Le public s'étonne que ce virtuose n'ait pas rejoué au Concert depuis l'*Annonciation* ; l'accueil qu'on lui fit ce jour-là doit lui faire connoître combien son talent est agréable à tout le monde. Personne en effet n'a jamais tiré de la flûte des sons plus intéressans, & n'a joint à cette partie de l'art si difficile, celle d'une exécution plus vive & plus rapide ; d'ailleurs la *manière* de cet Artiste,

son style en musique sont excellens; il a toujours été reçu avec applaudissement; & doit toujours l'être de même.

Pour éviter toute espèce de répétition, nous ne parlerons ici que des deux cors de chasse de M. le Prince de Monaco, & du *Stabat* qui a terminé le Concert. Les deux cors adoucissent infiniment leur instrument, & jouent leurs duos avec beaucoup d'ensemble; le *Stabat* a été très-bien exécuté de la part de l'orchestre, très bien chanté par MM. Richer & Nihoul; & ce morceau a produit tout l'effet qu'il a coutume de produire.

MADemoiselle de Raucourt a joué sur le théâtre de la Ville de Versailles, dans la première semaine de la vacance des spectacles de Paris, *Alzire*, *Iphigénie en Aulide*, *Emilie* dans *Cinna*, *Hermione* dans *Andromaque*, *Euphémie* dans *Gaston* & *Bayard*, *Palmire* dans *Mahomet*.

Cette Actrice y a été applaudie & suivie comme dans son début. Voici des vers qu'un Militaire lui a adressés, pour lui marquer son admiration.

*A Mademoiselle de Raucourt, à la suite
des Tragédies d'Andromaque & de Cin-
na, à Versailles.*

Sous le nom d'Emilie & celui d'Hermione
Je te vois sur la scène attendrir tous les cœurs,
Tout, jusqu'à l'âpreté des enfans de Bellone,
Goûte ici le plaisir de répandre des pleurs.
Je ne viens pas de l'art emprunter l'entremise
Pour peindre des momens dont je suis enchanté.
En faveur du mérite, aujourd'hui la franchise
Fait, sans autre intérêt, parler la vérité.
Mille François frappés d'un moderne prodige,
A tes attraits sans doute ont dressé mille autels.
Peut-être croiront-ils avoir droit au prestige,
En te faisant asseoir auprès des Immortels.
Des sentimens du jour c'est la route ordinaire :
Sans un vain préjugé je puis penser comme eux ;
Si le mérite avoit quelque rang sur la terre,
Ton sort est de régner en vivant près des dieux ;
Mais de l'opinion je brise le fantôme :
Tes talens ont, Raucourt, de quoi m'en conso-
ler.

Je te vois, je jouis, & suis ravi d'être homme
Pour l'unique agrément de t'entendre parler.

Par M. de B... Chev. de St Louis.

*LETTRE de M. de Voltaire à M. de la
Croix, avocat.*

A Ferney, ce 22 Mars 1773.

J'ai reçu, Monsieur, votre lettre, lorsque je
téchappais à peine, & pour très-peu de tems, d'une
maladie qui n'épargne guères les gens de mon
âge. Ainsi votre confrère M. Marchant est plus
en droit que jamais de faire mon testament. Mais
vous êtes bien plus en droit de réfuter la calom-
nie qui vous a imputé un libelle contre M. de
Morangiés & contre moi. Je connais trop votre
style, Monsieur, pour m'y être mépris un mo-
ment. Il est vrai qu'on a voulu l'imiter, mais on
n'en est pas venu à bout. Je vous ai toujours
rendu justice, & quoique nous soyons d'avis très-
différent sur le singulier procès de M. de Moran-
giés, mon estime pour vous n'en a jamais été
altérée. Je me hâte de vous témoigner mes véri-
tables sentimens, malgré la faiblesse extrême où
je suis; je serais trop fâché de mourir sans com-
pter sur votre amitié, & sans vous assurer de la
mienne. C'est avec ces sentimens, Monsieur, que
j'ai l'honneur d'être votre très-humble & très-
obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

A R T S.

G R A V U R E S.

I.

LE Jour & la Nuit. Deux estampes en pendans de 15 pouces de large sur 12 de haut. Prix 24 fols chaque. Le Jour est symbolisé par Clitie abandonnée du Soleil, & la Nuit par Diane qui vient trouver Endimyon sur le mont Latmus. Ces deux Sujets tirés de la fable, quoique déjà traités, sont d'une composition neuve & agréable. Ils ont été gravés avec soin par Mag. Theo. Roussel, d'après les desseins de Jac. Desève. Ils se vendent chez l'Auteur, rue S. Pierre au Bœuf, au coin du cul de sac sainte Marine, & chez Bulder, rue de Gesvres.

I I.

Vue des restes du pont qui conduit à la maison de Mécénas à Tivoli.

Vue d'une Cascade sur les bords du Tibre, près de Rome.

Ces deux estampes, qui sont pendans, largeur environ 15 pouces, hauteur 12

A V R I L. 1773. 179

pouces, font gravées d'après les tableaux de M. Barbier l'aîné, par M. Cl. Duflos. La composition en est agréable & gravée avec goût & avec esprit. Elles se vendent chacune 2 livres. A Paris, chez M. Duflos, rue Galande, dans la maison de M. Fauchereau, Chapellier.

I I I.

Le Réveil, d'après le Tableau de M. Boucher, premier Peintre du Roi, gravé par M. P. Car. Levêque.

Cette estampe, d'une composition galante, est gravée avec soin; prix 1 livre 16 sols. A Paris, chez Bligny, cour du Manège, aux Tuileries.

On trouve à la même adresse le portrait du Roi, Louis le Bien-Aimé, en grand médaillon, gravé d'après Vanloo, par Gaucher; prix 2 liv.

Le portrait de Monseigneur Charles-Antoine de la Roche Aimon, Cardinal, Archevêque, Duc de Rheims, Grand-Aumônier de France, Commandeur de l'Ordre du S. Esprit, &c. très-ressemblant, d'après Roslin; prix 2 liv.

Le portrait de Henri-Louis Lekain, Comédien ordinaire du Roi dans le rôle de Gengiskan en médaillon; prix 1 l. 4 s.

H iv

I V.

Portrait de la femme de Gaspard Netscher.

Portrait de Gaspard Netscher. Deux estampes d'environ 13 pouces de hauteur, & de 11 de largeur, gravées par Antoine Hemery, d'après les tableaux de même grandeur de Netscher, tirés du Cabinet de M. le Comte de Baudouin, Brigadier des Armées du Roi, Capitaine aux Gardes Françaises. A Paris, chez la veuve Jardinier, maison de feu M. Cars, rue S. Jacques, vis-à-vis le Collège du Plessis.

V.

Tableau chronologique de l'histoire de France. Prix 1 liv. 4 sols.

Ce tableau gravé présente sous la division de plusieurs colonnes les trois Races, & la suite chronologique des Rois de France.

V I.

Tableau des Affinités chymiques par M. Fourcy; apothicaire; ouvrage utile, gravé en une feuille; prix, 4 liv. A Paris, chez Collard, graveur, quai de la Mégisserie.

M U S I Q U E.

I.

Six Sonates pour la harpe, avec accompagnement de violon *ad libitum*, composées par Jacques-Philippe Meyer, Op. VII; prix 6 liv. A Pris, au Bureau d'Abonnement musical, cour de l'ancien Grand-Cerf, rues Saint Denis & des Deux-Portes S. Sauveur; & aux adresses ordinaires de Musique. A Lyon, chez Castaud, place de la Comédie.

I I.

Premier Recueil d'Ariettes, avec accompagnement de clavecin, ou de piano forté obligé, & de violon, par M. Audiffren, Organiste de l'Abbaye Royale de Saint-Victor de Marseille; prix 7 liv. 4 sols. A Paris, aux adresses ordinaires de Musique.

I I I.

Œuvres VI, VII & VIII de IV Sonates par Œuvre pour la Harpe, dont deux avec un accompagnement chantant pour

H v

178 MERCURE DE FRANCE.

le clavecin ou le forté piano , & deux avec un accompagnement de violon *ad libitum* , composées par M. Baur père ; prix 7 liv. 14 sols chaque Œuvre , chez l'Auteur , rue sainte Anne , au coin de celle de Clos Georgeot , chez Madame Baur , Marchande Bourfiere , rue sainte Marguerite , Fauxbourg S. Germain ; & aux adresses ordinaires. A Lyon , chez Castaud.

I V.

Avis concernant la nouvelle methode de musique , connue sous le nom de Solfèges Italiens.

Cet ouvrage a été annoncé par un prospectus inséré dans le second volume du mercure d'Avril 1772 , dans lequel les Editeurs exposoient , qu'en cherchant à se procurer les solfèges ou leçons de musique des plus célèbres maîtres d'Italie ; ils n'avoient d'abord eu en vue que l'avancement des Pages de la musique du Roi dont l'éducation leur est confiée , & que les progrès rapides que ces jeunes Elèves ont fait dans la musique , depuis qu'ils sont enseignés avec ces sçavantes leçons , leur avoient fait naître l'idée de les donner au public.

L'ordre & la gradation qu'il est indispensable de suivre dans un ouvrage de ce genre , joints à l'étendue des leçons qui ont toutes des basses chiffrées , n'ont pas laissé la liberté de réduire cette méthode a aussi peu de pages que toutes celles qui l'ont précédé.

Le Livre étant plus volumineux, exige plus de frais , & par conséquent n'a pu se donner au prix des autres.

Mais sur les représentations faites par les Editeurs , que la plupart de ceux qui se destinent à la musique , regrettoient que le prix de 24 liv. les mît hors d'état de se procurer un Livre aussi utile ; on a bien voulu par le dédommagement d'une partie des frais , mettre lesdits Editeurs à portée de donner les solfèges Italiens , pendant tout le cours de cette année 1773 au prix de 12 liv. ; passé lequel tems il ne sera plus donné à un prix aussi médiocre.

Plusieurs maîtres de musique attachés à des Cathédrales , ont jugé ce Livre très-nécessaire pour enseigner les enfans de chœur ; n'ayant pas toujours le tems de faire des leçons avec accompagnement , vû les ouvrages qu'ils sont obligés de composer pour leurs Eglises.

H vj

Ceux qui apprennent l'accompagnement sur le clavecin & qui s'adonnent à la composition , ne doivent pas négliger de se procurer ces sçavantes leçons.

Elles ont été composées par Durante , Scarlatti , Leo , Porpora , Haffé , David Perez , &c , &c. tous grands Maîtres dont la célébrité est généralement reconnue.

On en trouve des exemplaires , à Paris , chez les sieurs Cousineau , Marchand Luthier , rue des Poulies , vis-à-vis la colonnade du Louvre ; de la Chevardiere , Marchande de musique , rue du Roule , à la Croix d'or.

Les personnes de Province qui desireront avoir cette méthode , peuvent écrire à Versailles à M. Levesque , ordinaire de la musique du Roi ; il leur fera parvenir les Exemplaires qu'elles demanderont , ayant soin d'affranchir le port de l'argent.

De Constantinople , le 18 Janvier 1773.

SUR LE TOMBEAU D'HOMÈRE.

MONSIEUR ,

LA découverte du tombeau d'Homere , paroît-
soit devoir décider la question si souvent agitée

sur la véritable patrie de ce Poëte. Mais l'événement n'a point confirmé les espérances. Le tombeau de ce grand homme vient d'être découvert ; une inscription trouvée sur un marbre détaché, a beaucoup fait raisonner , mais rien encore n'a dissipé les doutes. La vérité se trouve toujours en butte aux chocs de l'opinion & des préjugés.

Je prends la liberté de vous adresser la relation Italienne , telle qu'elle m'a été envoyée. Comme cet écrit est confus , quoiqu'il paroisse exact , plusieurs n'osent encore rien prononcer sur ce monument : j'y joins mes réflexions.

*Réflexions sur le Tombeau d'Homère , par
M. Paris , docteur en médecine de l'U-
niversité de Montpellier.*

La destruction de l'Empire des Grecs ayant suivi de près le départ des sciences , les peuples qui restèrent sous le nouveau gouvernement , ne pensèrent plus & n'agirent plus qu'en esclaves. Ce germe de génie, que leurs pères leur avoient transmis , fut enfoncé ; & par le défaut de culture il ne produisit plus rien.

Malgré le joug de la servitude , cette nation a toujours conservé un sentiment d'orgueil qui la distingue des autres. Dans les premiers temps elle se ressouvenoit de son ancienne splendeur , & ce défaut pouvoit être excusé. Mais aujourd'hui ce peuple est tombé dans l'ignorance la plus profonde. Le temps lui a fait perdre de vue ce qu'il étoit ; & l'orgueil , l'ignorance & la servitude sont devenus les seuls caractères.

Presque tous les anciens monumens ont été renversés par le vainqueur , & les Grecs ont perdu

182 MERCURE DE FRANCE.

avec eux , le souvenir de leur ancienne gloire. Si la terre en renferme encore quelques-uns dans son sein , ceux qui l'habitent ignorent même qu'ils foulent aux pieds les cendres de leurs ayeux.

Les Savans qui ont fait des recherches sur les lieux , n'ont jamais été assez heureux pour y trouver des secours. Nul homme éclairé , nulle tradition sur laquelle on pût établir quelque certitude , n'a secondé le zèle du voyageur. De-là les sentimens n'ont souvent été que les effets de l'opinion. La vérité est malheureusement restée dans les ténèbres , & nous ignorons encore bien des choses qui satisferoient notre curiosité , & qui pourroient nous instruire.

Pendant les derniers temps de la Grèce , trois Villes se disputoient encore la gloire d'être la patrie du célèbre Homere. La découverte de son tombeau auroit dû , ce me semble , nous instruire sur ce point , mais il ne paroît pas qu'elle nous ait apporté des lumières satisfaisantes.

Suivant la relation , l'inscription n'étoit point sur le tombeau comme elle devoit l'être suivant l'usage de tous les temps ; mais dans le Sarcophage , sur un marbre détaché , ce qui paroît hors de toute vraisemblance. M. de Peyssonet , Consul de France à Smyrne , connu dans la République des lettres , & qui joint à une vaste érudition , un discernement sûr & un jugement toujours exempt de préjugé , me fit l'honneur de m'écrire qu'il pensoit , *que ce marbre n'est qu'une inscription honorable à Homere , placée à Nio , lieu de sa mort , après son décès , par ordre du Sénat de Smyrne , qui a voulu poser un monument de vénération pour la mémoire de ce Prince des Poëtes , enterre dans cette isle.*

A V R I L. 1773. 183

Plusieurs personnes ont traduit l'inscription. Ceux qui veulent qu'Homere soit né à Smyrne, prétendent que le mot ΣΜΥΡΝΕΟΥ se rapporte à Homere, & non pas à Boulos: & voici quelle est leur traduction;

Le Poëte Boulos a fait ces vers
pour Homere de Smirne.

La terre couvre ici la tête sacrée du divin Homere
qui est l'ornement des hommes héros.

Le poëte Boulos fait ces vers pour Homere qui est né
près du fleuve Mélicre.

Si le mot ΣΜΥΡΝΕΟΥ se rapportoit à Homere,
ne seroit-il point dans le nombre des mots qui
composent les deux vers de l'épigramme?

ΒΟΥΛΟΣ ΕΠΟΙΕΙ.

ΣΜΥΡΝΕ, ΟΥ

ΕΝΘΑΔΕ ΤΗΝ ΙΕΡΑΝ ΚΕΦΑΛΗΝ

ΚΑΤΑΤΑΙΑ ΚΑΛΥΠΤΕΙ ΑΝΔΡΩΝ

ΗΡΩΩΝ ΚΟΣΜΗΤΟΡΑ, ΘΕΙΟΝ

ΟΜΗΡΟΝ

ΒΟΥΛΟΣ ΕΠΟΙΕΙ

ΜΕΛΙΤΑΣ.

Ces deux vers sont dans le même genre que ceux de ce célèbre Poëte. La mesure est la même. Peut-être que l'Auteur en rendant un hommage à Homere, a voulu sauver son nom du naufrage de l'oubli; ou peut-être qu'en chantant ce Poëte immortel, il a voulu transmettre à la postérité son zèle & la vénération.

Mais quelque motif que Boulos ait eû pour mettre son nom au commencement & à la fin des deux vers, il paroît évident que la mesure & la construction s'opposent à aucune application du mot Smyrne à Homere.

Un Grec de mes amis, fort versé dans le Grec littéral, & qui par ses voyages a acquis de grandes connoissances, a fait la construction & la traduction de l'Épithaphe ainsi que moi. Peut-être n'est-ce point la meilleure manière de traduire, mais il est probable qu'elle paroît satisfaisante & dans l'ordre.

L'opinion assez vraisemblable où l'on est que Smyrne soit la patrie d'Homere, a d'abord fait regarder le mot *Smyrney*, comme désignant le lieu de la naissance; mais le sens complet, la mesure exacte qui se trouvent dans les deux vers, ne permettent point que le nom de Smyrne ait aucune connexion avec le nom d'Homere.

Voici quelle est l'autre traduction.

Ces vers sont écrits par Boulos de Smyrne.

La terre couvre ici la tête sacrée.

Le divin Homere qui a illustré les hommes héros.

Boulos Melite a écrit ces vers.

Il n'est point question ici de Smyrne comme de la patrie du chantre de la Grèce, ni du fleuve Mélite. Mélite est un nom propre de Boulos, & c'est à la fin qu'il l'a mis comme sa signature.

Si le tombeau découvert est véritablement celui d'Homere, notre siècle doit par sentiment de reconnaissance, placer ses cendres honorablement. Quelle qu'ait été sa patrie, elle étoit sans contredit l'asyle des arts & des sciences.

L'Europe peut donc s'approprier ce monument, & placer dans son sein les précieux restes du plus grand des Poètes.

B I E N F A I S A N C E.

Moyen mis en usage par le Curé d'une petite Paroisse en Gascogne, pour y encourager l'agriculture.

LA misère dans laquelle la plupart des laboureurs languissent, est sans doute un grand obstacle au progrès de l'agriculture; elle cause un préjudice infini aux Rentiers, & sur-tout à l'état. Ce Curé qui par ses économies étoit parvenu à se procurer jusqu'à six cent pistoles en argent, ayant fait attention que la misère augmentoit chaque année dans sa paroisse, en chercha les causes, & en trouva deux des plus essentielles.

L'une venoit, de ce que les Laboureurs n'ayant pas dequoi payer en argent chaque année les impositions, les Collecteurs leur faisoient saisir, en hiver, les meubles, & vendre à l'encan; le produit n'en étant pas suffisant, la récolte étoit pareillement saisie, & vendue à l'enchère à un taux au-dessous de sa juste

186 MERCURE DE FRANCE.

valeur ; d'ailleurs les frais qui en résul-
toient , retomboient encore sur ces pau-
vres Laboureurs. De tout cela il devoit
nécessairement émaner un décourage-
ment difficile à vaincre.

Seconde cause. Ces Laboureurs qui
avoient besoin indispensablement d'une
paire de bœufs pour leurs travaux , n'é-
tant pas en état d'en acheter pour leur
compte , & les Propriétaires des biens
ne voulant , ou ne pouvant leur en four-
nir , étoient obligés de recourir à des
gens qui font une espèce de commerce à
prêter des bœufs (c'est ce qu'on appelle
en Gascogne , mettre des bœufs à la
grière) : ils payoient par an , pour cha-
que paire , cinq sacs de grain pour le
le moins (ce qui fait vingt mesures). On
sent combien un pareil expédient devoit
être onéreux au Laboureur , puisqu'il étoit
entièrement à sa charge. Ce commerce
paroît d'abord usuraire , mais comme le
Payisan ne répond point de la mort des
bœufs , & qu'il peut , si les premiers
viennent à périr dans le courant de l'an-
née , en exiger d'autres pour continuer
son travail ; cela fait qu'on le tolère.

Le Curé proposa à ses Paroissiens que
s'ils vouloient souscrire & se conformer
à ce qu'il exigeroit d'eux , il les mettroit

chaque année dans le cas de payer les subsides. Tous le lui ayant promis , il leur dit de lui remettre tous les rôles des impositions , à mesure qu'ils seroient vérifiés & portés dans la Paroisse , & qu'il les acquitteroit tout de suite , sous condition qu'à la récolte , chacun d'eux porteroit dans son grenier , du bled au prix courant, jusqu'à la concurrence de ce qu'il devoit. En effet après la moisson , les Payfans remplirent leurs engagements , & le Curé en rayant les articles , mettoit vis-à-vis , le nombre des mesures de bled qu'il avoit reçues , & leur prix ; le mois de Mai étant ordinairement dans ce pays-là , le tems le plus favorable à la vente , il ne vendoit ses denrées que pour lors , & y joignoit le grain pris en paiement des Payfans ; en sorte que si , à la récolte , il avoit reçu d'un Payfan vingt mesures à vingt sols chaque , & qu'il les vendît au mois de Mai suivant à raison de quarante sols , il remettoit au Laboureur les vingt livres de profit. Par cet arrangement , ce dernier avoit le bénéfice de son bled , sans aucuns frais.

Ceux qui vouloient des bœufs à l'emprunt , comme il est dit ci-dessus , en prenoient chez le Curé & le payoient

exactement à la récolte. Quand le produit annuel de ces prêts accumulés s'élevait à la valeur du capital des bœufs, & que le Laboureur revenoit pour lui porter un nouveau paiement, il le renvoyoit avec son argent, & lui disoit que les bœufs lui appartenoient. Insensiblement tous les Paroissiens se trouvèrent à leur aise, redoublèrent d'activité pour la culture, doublerent leurs productions, les rentes de leurs maîtres, & par conséquent la dîme; en sorte que le Curé en les enrichissant s'enrichit lui-même. Il mit sa paroisse en état de supporter de plus grandes taxes.

A N E C D O T E S.

I.

*Anecdote littéraire en l'honneur de
M. de Rozoy.*

LA ville de Toulouse, toujours attentive à conserver le titre de *Palladienne* qu'elle a mérité depuis si long temps, vient de donner une preuve bien frappante de son amour pour les arts. M. de Rozoy ayant déjà donné trois volumes des *Annales de Toulouse*, le Conseil de Ville s'étant assemblé le 22 Janvier de cette année, délibéra

par un suffrage unanime de lui accorder le droit de Citoyen, afin que cette adoption rendit en quelque sorte propre à la ville de Toulouse un Auteur distingué par son génie & par ses talens littéraires. Tel est l'énoncé du Brevet qui lui en fut expédié le douze Février suivant.

Outre cela, le 30 Janvier, l'Académie Royale de Peinture-Sculpture & Architecture, le nomma par acclamation, son associé correspondant historiographe. Le nouvel Académicien ayant lu le jour de sa réception un discours sur l'origine, l'établissement, & les artistes célèbres de cette Académie, Messieurs les Capitouls qui présidoient à cette assemblée, demandèrent à l'Auteur que ce discours leur fût donné pour être imprimé aux dépens de la Ville, & il vint de l'être

M. de Roxoi crut ne pouvoir mieux témoigner sa reconnoissance à la ville de Toulouse, qu'en lui faisant hommage d'une tragédie à laquelle il venoit de mettre la dernière main: elle est intitulée *Richard III*. Le succès de cette pièce fut aussi brillant que peu contesté. Une anecdote, peut-être unique en ce genre, y mit un nouveau prix. Messieurs les Etudiens en l'Université de Toulouse, avoient député une douzaine des leurs vers la Demoiselle Valville, première actrice de Toulouse. Ils lui avoient remis une couronne de laurier pour la donner à l'auteur, en supposant que la pièce eût un succès décidé. Aussi lorsque le parterre cria l'auteur avec enthousiasme, on cria la *Couronne*, & ce mot qui étoit une énigme pour l'auteur lui-même, devint le sujet d'une scène intéressante. A peine M. de Roxoi eut reçu la couronne qu'il la plaça sur la tête de la Demoiselle Valville: aussi cette actrice avoit-elle joué d'une manière vraiment énergique. Peu

190 MERCURE DE FRANCE.

de talens sont aussi réfléchis , aussi variés , aussi intéressans que les siens. *Richard III* a été joué depuis , & l'Auteur encore redemandé.

Enfin le jeudi 18 de ce mois , l'Académie des sciences , inscriptions , & belles lettres , a donné à M. de Rozoi le titre de son correspondant. Toute l'Europe littéraire sait que ce corps , est un de ceux dont les membres réunissent le plus tous les genres de mérite & de connoissances qui conduisent à l'immortalité.

Ces détails sur la manière dont la ville de Toulouse a récompensé les travaux d'un littérateur estimable , m'ont paru Messieurs , dignes d'être insérés dans votre journal.

J'écris au nom de mes Concitoyens ; & il n'est pas indifférent pour les ames sensibles de prouver aux détracteurs de ce siècle , que l'on y honore encore les lettres & ceux qui les cultivent , surtout lorsqu'ils joignent , comme M. de Rozoi , les talens de l'esprit aux qualités du cœur.

Je suis , &c.

P A V A N E , Greffier.

I L.

C'est par la frugalité & par l'éloignement du luxe que la République de Hollande s'est accrue & s'est rendue puissante. Le Chevalier Temple dit dans ses Remarques sur la Hollande , que de son tems un Bourguemestre d'Amsterdam invita à un festin trente-six Magistrats de la ville avec leurs femmes & leurs enfans. Le

premier service n'étoit que de beure, de stockfisch & de harengs; quand on le leva, les convives trouvèrent sous la première nape un billet qui marquoit que c'étoit en usant de ces mêts que leurs pères s'étoient enrichis: le second service étoit de viandes grossières, & lorsqu'il fut levé, on trouva encore un billet qui marquoit que c'étoit par cette sorte de nourriture que leurs ancêtres avoient su conserver ce qu'ils avoient acquis. Enfin le troisième service fut très-délicat, ce n'étoient que volailles, gibier & ragouts recherchés; mais voici un billet bien différent: on y lisoit que cette nouvelle nourriture, introduite depuis peu dans la République, ruineroit infailliblement la santé & la fortune des particuliers,

I I I.

Ceux qui ne vouloient pas se marier étoient odieux chez les Lacédémoniens. Darcillidas, un des plus vaillants Capitaines de son tems, étant entré en une compagnie, il y eut jeune homme qui ne daigna pas se lever pour lui faire honneur, parce que, lui dit-il, tu n'a pas fait d'enfans qui me puissent faire cet honneur dans la suite,

I V.

Charles V avoit excepté quelques particuliers de l'amnistie qu'il avoit accordée aux Villes de Castille qui s'étoient révoltées. Un homme lui donna avis du lieu où s'étoit retiré un Gentilhomme excepté de cette amnistie. Charles fit une belle réponse à ce donneur d'avis : *vous feriez mieux , lui dit-il , d'avertir ce gentilhomme que je suis ici , que de m'apprendre où il est.*

V.

Après la mort de Paul II les Cardinaux avoient élu Pape le Cardinal Bessarion, Trois d'entre-eux étant allés chez lui pour lui en porter la nouvelle , Nicolas Perrot , son Camérier , ne voulut jamais leur ouvrir la porte du cabinet où il travailloit : piqués de ce refus , ils se retirèrent & élurent Sixte IV. Le Cardinal Bessarion ayant appris depuis ce qui s'étoit passé dit , à Perrot : *Nicolas, ton incivilité me coûte la Thiare & te fait perdre un chapeau de Cardinal.*

V I.

Lorsque la Reine d'Angleterre se retira
en

A V R I L. 1773. : 193
en France , le Roi Louis XIV alla au-
devant d'Elle & lui dit en l'abordant :
je suis fâché , Madame , de vous rendre
de si tristes offices ; mais j'espère vous en
rendre un jour de plus agréables. Cette
Princesse , après avoir remercié Sa Ma-
jesté , lui présenta le Prince de Galles son
fils , encore enfant , en lui disant : *Je l'es-
timerois heureux de ne pas connoître ses
malheurs ; mais à présent je l'estime bien
moins heureux de ne pas connoître vos
bontés.*

A V I S.

I.

Cartes de la Marine.

Les Cartes de la Marine qui se trouvoient chez
feu M. Bellin , se trouvent actuellement chez M.
Merigot l'ainé , Libraire , quai de Conti , seul
chargé de l'entreprise & du débit desdites Cartes ,
tant pour Paris que pour toutes les Provinces du
Royaume , ainsi que pour les pays étrangers.

Ces cartes , plans & journaux de la Marine ,
rassemblent toutes les connoissances qu'il est pos-
sible de se procurer sur la navigation dans les
différentes parties de la terre , & les observations
astronomiques & nécessaires aux navigateurs.

II. Vol.

I

I I.

Prospectus du Clavecin accoustique & céleste du sieur de Virbés.

Ce n'est point ici un projet qui n'existe que dans la tête d'un Machiniste qu'on propose aux amateurs, c'est une découverte précieuse & unique, c'est un instrument, qui même avant qu'il fût au point de perfection, où l'auteur l'a poussé depuis 3. mois, a mérité les éloges de l'Académie Royale des Sciences, les suffrages des connoisseurs & l'admiration des amateurs. On ne s'arrêtera pas à détailler les avantages qu'a ce Clavecin sur tous les instrumens de quelle que nature qu'ils soient en Europe. Ils sont généralement reconnus des personnes qui ont fait au sieur de Virbés l'honneur de l'entendre depuis peu. Quant à ceux qui ne le connoissent point, de même que ceux qui l'ont entendu précédemment, ne pouvant pas en juger, il nous suffira de leur dire que ce Clavecin avec ses simples & mêmes cordes, imite 18 sortes d'instrumens différens, entr'autres, plusieurs instrumens à bouche, & notamment le son d'une belle voix; qu'il rend toujours dans toutes les productions des différens instrumens, les effets du Piano forté crescendo: enfin tout ce qu'exige la belle peinture en musique; & cela, sans les secours communs & ordinaires, comme tuyaux, soufflets, archets & marteaux.

Les Princes & une partie des principaux du concert des amateurs, ayant remarqué que le Clavecin n'avoit rien quant à l'extérieur qui le distinguât des autres, demandèrent à l'auteur s'il étoit possible d'adapter la même mécanique à

de l'autre Clavecin, & sur la réponse qu'il leur fit, que cela se pouvoit parfaitement, ils sollicitèrent l'auteur de faire une souscription, pour rendre un service important aux amateurs, en leur procurant un instrument aussi extraordinaire. Ce sont ces motifs qui ont déterminé le sieur de Virbés à faire faire une souscription sous les conditions suivantes.

Conditions de la Souscription.

Le sieur Virbés s'engage de faire placer le secret de la mécanique sur chaque Clavecin qui lui sera fourni par les souscripteurs, qu'il fera rendre pour le moins, aussi parfait & aussi varié dans ses effets que le sien, qui n'est qu'un modèle d'épreuve.

Pour faciliter les personnes qui se décideront à souscrire, l'auteur attendra jusqu'à la fin de Mai, pendant lequel tems, les curieux connoisseurs pourront venir l'entendre chez l'auteur, (pourvu qu'ils aient la bonté de le faire prévenir la veille) afin qu'ils sçachent en quoi consiste les avantages de jouir d'un semblable instrument, & la facilité de s'en servir au bout de 24 heures, même avec un talent ordinaire.

Ce n'est pas seulement la qualité de la musique qui fait paroître cet instrument, c'est au contraire l'instrument qui donne des beautés à la musique la plus simple, relativement à ses effets.

L'auteur prendra les précautions nécessaires pour que personne ne puisse copier le secret avec lequel sont préparées les matières qui produisent les sons les plus rares, pas même ceux qui pourroient le voir chez les personnes qui auroient

196 MERCURE DE FRANCE.

souscrit, afin qu'il n'y ait que les souscripteurs qui jouissent de cet avantage. Les ouvriers qui y travailleront ignoreront le secret.

Il est bon de faire part aux amateurs curieux, que cette même mécanique rend un Clavecin beaucoup plus fort d'harmonie & plus agréable, au moins du double, qui ne sçauroit être sans ces effets mathématiques du corps sonore, comme le Clavecin seulement ; & ladite mécanique sera faite avec tant de solidité & précision, qu'il sera moins sujet à l'entretien qu'un autre, & le clavier tout aussi aisé à toucher.

Le prix de la souscription est de 1500 liv. * pour chaque personne qui fournira son Clavecin, ou 2400 liv. avec un bon Clavecin fourni par le sieur Virbés.

On payera le tiers en souscrivant, & 1000 liv. en retirant le Clavecin qu'on aura fourni.

La souscription faite, le tems que l'auteur demande pour remplir son objet, sera de 7 à 8 mois tout au plus.

Le moins que peut exiger l'auteur, pour remplir la souscription, sera de 10 à 12 personnes.

Les souscripteurs seront les maîtres de déposer entre les mains du sieur Virbés le tiers demandé d'avance, ou entre les mains de notaires ou autres

* Cette somme étant bien différente de celle qui a été offerte à Londres par le sieur Bach, Maître de Musique de la Reine, au sieur Virbés, montant à 1000 liv. sterling, les amateurs trouveront un avantage réel, d'autant qu'ils se le procureront pour un seizième de ce qu'il vaut.

On ne peut pas juger de cet instrument par ouï-dire ; il faut l'entendre.

personnes publiques à leur choix, jusqu'à ce qu'on commence le travail à faire aux Clavecins.

Le sieur Virbés, (auteur de cette découverte,) Organiste & Maître de Clavecin, demeure rue du Four S. Honoré, en face du Pavillon Royal, au premier au fond de la cour.

I I I.

Clavecins perfectionnés.

Le Chevalier de la Pleigniere, Ecuyer du Roi, tenant son Académie à Caën, nous a fait part qu'il a trouvé une façon très facile d'arranger tous les Clavecins ordinaires, pour qu'ils puissent enfler & diminuer les sons par le moyen de cinq nuances différentes qu'on leur procure & qu'on fait changer à volonté sans ôter les mains de dessus le grand clavier; comme il ne cache pas ses découvertes, il nous a permis d'annoncer celle qu'il vient de faire, & d'assurer les curieux qu'il les instruira avec plaisir, moyennant qu'ils affranchiront leurs lettres.

I V.

Pension de Pantin, banlieue de Paris; tenue par M. Audet, maître-ès-arts en l'Université, ancien professeur de belles-lettres au collège de Châlons-sur Marne, & membre de l'académie de cette ville.

1°. Réglemens de la maison en général.

On reçoit des enfans en cette pension depuis l'âge de cinq ou six ans jusqu'à douze; mais ra-

198 MERCURE DE FRANCE.

rement au-dessus de cet âge , à moins qu'on ne connoisse bien l'innocence de leurs mœurs , ainsi que leur caractère.

Il y a en conséquence , suivant les vues des parens , pour la lecture , l'écriture , le calcul & la partie des études , des classes en règle , séparées , avec autant de maîtres particuliers , tous sédentaires à la maison.

La journée , à l'exception des fêtes , des dimanches ou des jours de promenade , qui ont nécessairement des loix différentes , est partagée en quatre études & autant de récréations intermédiaires , qui raniment au progrès , & sont utiles à la santé.

Les enfans , tous les jours sous les yeux de la maîtresse & de ses suppléantes , sont peignés à fonds , poudrés , soignés & ajustés avec la plus grande exactitude & la dernière propreté.

Indépendamment , pour ce qui est du local , de la situation la plus riante & du bon air , on peut voir dans les classes , dans les dortoirs & tous les lieux qu'ils habitent , la décence & le bon ordre qu'on y maintient en tout genre.

On tâche aussi , en instruisant , d'user d'une discipline , qui sans molle indulgence , prévienne le dégoût , & rende , autant qu'il est possible , l'étude aimable. On emploie pour cet effet les *Récompenses* & l'*Honneur* , comme les moyens favoris : & l'on s'applique , en écartant les coups , les mauvaises façons & les tons durs , à insinuer ou faire éclore dans les jeunes gens les *Sentimens* & la *Vertu* , qui sont l'empreinte & comme la trempe des âmes bien nées.

Quand ils sont suffisamment instruits , & qu'ils

parbissent d'ailleurs d'une conduite louable, on les dispose avec plaisir à faire dignement & avec fruit leur première Communion.

II°. *Prix de la Pension & Conditions requises.*

Le prix de la Pension, y compris les maîtres ci-dessus, la nourriture & le blanchissage, le feu & le luminaire, le papier, plumes & encre, poudre & pommade, est de trois cent cinquante liv. jusqu'à dix ans, & de quatre cent livres, y compris les mêmes choses, pour ceux d'un âge au-dessus. Le premier quartier, comme c'est l'usage par-tout, se paie d'avance.

Il n'y a de mémoires pour les parens, qu'au cas que de leur accord, & pour les obliger, on ait été chargé par eux d'achats, de fournitures ou de racommodages considérables. Les racommodages qui sont légers, en quelque espèce qu'ils soient, se font tous les jours à la maison d'une manière gratuite.

Le perruquier, pour ceux qui l'ont, ainsi que le maître de danse, maître en fait-d'armes, &c. & les autres maîtres accessloires, sont le seul objet qui se paie à part.

Chacun, en arrivant, est obligé de fournir son lit complet, avec un pavillon, un goblet, un couvert d'argent, deux assiettes d'étain, six serviettes, au moins deux paires de draps & huit chemises, si les parens ne jugent à-propos d'en donner un plus grand nombre.

On paye aussi en entrant neuf livres de bien-

venue, tant pour les maîtres que pour les domestiques.

On se prête en général avec plaisir pour le lit, l'entretien & même tout autre objet, aux arrangements les plus commodes pour les personnes de province ou des pays étrangers.

Nota La petite Poste de Paris vient à Pantin deux fois par jour ; & l'on y trouve, outre la proximité de la capitale, utile en bien des cas, en fait de chirurgien & d'autres secours, toutes les choses nécessaires.

Il y a aussi dans le même lieu, ce qui pourroit être gracieux pour certains parens, une Pension nouvellement établie de jeunes Demoiselles.

On peut s'adresser, pour la Pension de M. Audet, sur le lieu à lui-même ;

Et à Paris, à M. Marye, procureur au Châtelet, rue St André des-Arts.

A Fayolle, ce 18 Mars 1773.

J'ai vu avec surprise, Monsieur, que quelques-uns vous avoient fait mettre dans votre Mercure qu'ils étoient les seuls de la maison de Lusignan ; je vous prie de mettre dans le premier, après la réception de ma lettre, que si vous l'avez fait, c'est par surprise, que les maisons de Couhé sont aussi de la maison de Lusignan, dont vous donnerez la généalogie au public telle qu'elle suit.

Cette maison a pour fondateur Amory, fils puîné d'Hugue de Lusignan, quatrième du nom, & d'Elisabeth, Comtesse d'Angoulême ; ce Sei-

gneur eut pour appanage la terre & baronnie de Couhé, retenant toute fois les armes de Lusignan, qu'il chargea de six faucons de gueule pour brisure, il s'allia en Ecosse dans la maison de Douglas, & étant veuf, il se mit dans l'ordre Ecclésiastique, & fut Evêque de Vincesster en Angleterre.

Il eut, entre ses enfans, Geoffroi de Lusignan, qui commença à joindre le nom de Couhé à celui de Lusignan, & porta pour armes quatre merlettes écartelées d'or & d'azur, & une mellusine pour cimier, qui se baigne dans une cuve d'or.

Il épousa Jeanne de Cogniac, par contrat de l'an 1317, duquel mariage est issu, entre plusieurs enfans, Jean de Couhé de Lusignan, lequel par contrat de l'an 1348, épousa Marie de Vantadour, de laquelle il eut un fils & successeur qui suit.

Guy de Couhé de Lusignan, Seigneur de la Roche, Aguet, Maillié, la Bussière & la Quetiere; il épousa Anne de Saluce, par contrat de mariage de l'an 1395; & de ce mariage sortirent Catherine de Couhé de Lusignan Abesse de Sainte Croix de Poitiers, Jean & Guillaume de Couhé de Lusignan. Jean a continué la branche de Maillie, qui est encore à Maillié en Poitou, & Guillaume a fait la branche des Seigneurs de Letang en Basse Marche, ainsi qu'il suit.

Ledit Guillaume épousa Jeanne du Monard, par contrat de l'an 1427; de ce mariage est issu,

Jean de Couhé de Lusignan, Seigneur de Letang, qui épousa Charlotte Déprée, par contrat de l'an 1466; de ce mariage est issu,

202 MERCURE DE FRANCE.

François de Couhé de Lusignan, Seigneur de Letang, qui épousa Antoinette Ambamat, l'an 1506 ; de ce mariage est issu,

Autre François de Couhé de Lusignan, Seigneur de Letang & Fayole, qui épousa Denise de la Roche Beaucour, par contrat de l'an 1535 ; de ce mariage est issu,

Autre François de Couhé de Lusignan, Seigneur de Letang, Fayole, le Mar & Mesliere, Gentilhomme de la Chambre du Roi Henri IV, suivant la commission donnée à Paris le 21 Janvier 1605, signée par le Roi Henri, & plus bas, Voliers.

Ce Seigneur épousa Françoisse Isoré, des Marquis de Plumartin & Derveau, l'an 1572 ; de ce mariage est issu,

Autre François qui a continué la branche du Mar, qui existe actuellement près Bellac, & Jacques de Couhé de Lusignan, qui fait la branche de Fayole ; ledit Jacques épousa Marie de Pugineau, par contrat de l'an 1621 ; de ce mariage est issu.

Gilbert de Couhé de Lusignan, Seigneur de Fayole, qui épousa Diane Begeaud, par contrat de l'an 1660 ; de ce mariage est issu,

Jean de Couhé de Lusignan, qui épousa Marie-Philippe de Chateau, par contrat de l'an 1693 ; de ce mariage est issu,

Pierre de Couhé de Lusignan, Seigneur de Fayole ; ledit Jean de Couhé de Lusignan épousa en secondes noces Marie de Chamborant, duquel mariage est issu Pierre, Capitaine dans le Régiment de la Marche, tué à la bataille de Leusfeld ; mort sans héirs.

Elisabeth, mariée à Louis de Saint-George, Seigneur de Veignier & Perillé, par contrat de

l'an 1728; duquel mariage sont issus Joseph de Saint-George... de Saint-George, Chevalier, Capitaine de Dragon dans le régiment de Lan-nant; François Olivier de Saint-George, Comte de Lyon, & deux filles Religieuses à l'Abbaye Royale de Fontevraut; Pierre de Couhé de Lusignan, Seigneur de Fayole, & fils de Jean & de Marie-Philippe de Chafaud, a continué la branche de Fayole, & a épousé Marie-Anne Thison, par contrat de l'an 1715; duquel mariage est issu,

François de Couhé de Lusignan, Seigneur de Fayole, Commerceat & Marcihar, a épousé Marie-Charlotte Gracieux, par contrat de l'an 1749; duquel mariage sont issus,

François-Louis de Couhé de Lusignan, Officier dans le régiment de Normandie; Marie-Jeanne, mariée à François de Couhé de Lusignan, Seigneur de la Bagge, & deux filles Religieuses à l'Abbaye Royale de Fontevraut.

Je suis, &c.

DE FAYOLLE.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Hambourg, le 23 Mars 1773.

Le Maréchal Comte de Romanzow a fait révé-tit plusieurs régimens qu'il avoit détachés de son armée, dans l'espérance d'une paix prochaine. Ces troupes, en passant par la Podolie, y ont répandù la peste.

L'Impératrice de Russie se propose d'envoyer

204 MERCURE DE FRANCE.

encore un renfort dans la Méditerranée , composé de huit vaisseaux & de plusieurs bâtimens de transport. Cette Souveraine a fait remettre au Sénat un Ukase en faveur du Prince Orlov. Cette pièce est remarquable en ce qu'elle porte , entr'autres articles , que ce Prince ne sera jamais tenu de rendre compte de sa conduite ni à Sa Majesté Impériale , ni à ses successeurs.

De Coppenhague , le 15 Mars 1773.

On avoit cru que l'équipement de la grande flotte dont il a été parlé , seroit suspendu ; mais depuis que les quatre premiers vaisseaux sont en rade , on travaille , avec la plus grande activité , à l'armement des autres , & l'on assure que les matelots qui doivent s'embarquer ont déjà reçu la paye de campagne qu'on ne leur donne ordinairement que lorsqu'ils entrent à bord. L'Amiral qui la commandera n'est pas encore nommé. Les uns désignent l'Amiral Kaas , d'autres l'Amiral Hooglan.

De Constantinople , le premier Mars 1773.

Le Major Beloz a passé ici avec des dépêches du Général Comte de Romanzow pour le Comte Orlov. Le bruit s'est répandu qu'il portoit la nouvelle de la prolongation de l'armistice ; peu de tems après , il arriva un exprès de l'armée du Grand Visir , & l'on assembla tout de suite le Divan. On ne sait quel a été l'objet de ce conseil ; mais il a transpiré dans le public que le Muphti s'étoit opposé fortement à toute proposition qui tendroit ou à démembrer l'Empire ou à porter atteinte à sa juridiction sur les pays de la Crimée & que les autres ministres avoient adhéré à cet avis,

auquel le peuple paroît applaudir. Si cette conjecture est vraie, la paix paroît plus éloignée que jamais.

De Larneca , en Chypre , le premier Janvier 1773.

La petite vérole fait , depuis cinq mois , les plus grands ravages dans cette île. Les Papas (prêtres) Grecs & les Turcs y ont proscrit l' inoculation. Cette méthode y est cependant connue de tems immémorial. On la pratique de deux manières. La première est conforme à celle qui est a présent en usage en Europe ; la seconde s'appelle dans le pays *Comesture* (de *comedere.*) On fait manger à ceux à qui on veut communiquer cette maladie , des grains de petite vérole bénigne , en nature ou en poudre , dans de la soupe , & pour les petits enfans , dans du lait.

De Vienne , le 23 Mars 1773.

Le Général Baron de Loudon 'avoit envoyé à la Cour la démission de tous ses emplois ; mais ayant été appelé dans cette capitale par Leurs Majestés Impériales , il en a été traité avec tant de bonté & de distinction , qu'il s'est rendu à leurs desirs & a promis de rester à leur service. L'Empereur l'a nommé , sur le champ , pour l'accompagner dans les voyages qu'il se propose de faire. Le Public a appris avec plaisir cet événement qui conserve à la Monarchie Autrichienne un Officier Général estimé de toute l'armée , & dont les talens ont paru avec tant d'éclat dans la dernière guerre. Sa Majesté Impériale partira le 6 du mois prochain. Elle a renoncé au projet de passer en Pologne. Elle se propose seulement d'aller dans le Bannat de Temeswar , pour examiner les nouveaux éta-

blissemens qu'on y a faits , & dans la Transylvanie , pour connoître cette partie intéressante de ses Etats ; Elle se rendra ensuite au camp de Pest , où Elle doit arriver le 26 Juillet.

Des Frontières de la Pologne , le 4 Mars.

1773.

On dit que , loin de sortir des frontières de la République , suivant la réquisition du Conseil du Sénat , pour que la Nation pût délibérer en liberté & légalement sur sa position présente , les armées des trois Puissances camperont autour de Warsovie , de manière à bloquer entièrement cette capitale pendant la diète prochaine. Celle d'Autriche s'étendra jusqu'à Jasdou , & celle des Russes occupera les bords de la Vistule , depuis Sroleck jusqu'au fauxbourg de Prague.

Les lettres de Russie portent que les armées Russes , qui alloient à Riga , ont suspendu leur marche , & qu'elles se sont mêmes retirées jusqu'au Dniester.

De Warsovie , le 10 Mars 1773.

On écrit de Samogitie que le Roi de Prusse forme des prétentions sur ce Duché ; mais que les Russes , prévenus de son projet , ont tiré un cordon vers ce côté. On ajoute que ce Prince doit faire avancer un corps de troupes sur les frontières de la Russie ou de la Suède. Le régiment de Schack est arrivé à Czenstochow , & la garnison Russe , pour ne pas exposer cette place à l'invasion des Prussiens , n'est sortie de la forteresse qu'après l'arrivée de ce régiment ; mais elle a emporté toutes les munitions de guerre & de bouche.

Il court ici des bruits qui se détruisent d'un moment à l'autre. Il y a des personnes qui prétendent que la diète prochaine n'aura pas lieu, ou du moins qu'elle sera de peu de durée ; d'autres ajoutent que même avant la diète, la Pologne deviendra le théâtre de la guerre.

De Dantzick, le 20 Mars 1773.

On travaille toujours, avec la plus grande activité, aux différens dépôts de l'artillerie, on y construit sur-tout des charriots & des affûts. Le 7 de ce mois, trois régimens sortirent de Koenigsberg, sans qu'on sache leur destination. Ils furent remplacés, le lendemain, par un régiment de recrues. Les Prussiens ne cessent de faire des enrôlemens forcés. Il y a, seulement en Courlande, deux cent-vingt enrôleurs de cette Nation.

On doute que la Grande Pologne ait des Représentans à la diète ; car la plupart des Palatinats de cette province sont occupés par les Prussiens ; le sieur de Brinkenof vient même d'apposer les scellés à tous les Grods du Palatinat de Cujavie. Sa Majesté Prussienne a établi la gabelle dans ses nouveaux Etats ; mais la Compagnie chargée de cette régie n'a pas le sel nécessaire pour fournir à la consommation. Elle y a suppléé en forçant les habitans d'accepter des tonneaux qui sont censés renfermer cinq mesures de cette denrée & qui n'en contiennent pas même trois.

De la Haye, le 19 Mars 1773.

Le sieur Bancks, célèbre par ses voyages, & le sieur Charles Greeville, fils du Comte de Warwick, sont arrivés à Rotterdam & ont assisté à l'assemblée de la Société Batave qui leur a donné

208 MERCURE DE FRANCE.

le titre de Correspondans. Le premier se propose d'entreprendre un voyage vers le Pole Arctique pour y faire des découvertes. Il en a prévenu tous les Négocians & les Navigateurs des Provinces-Unies, & les a priés de lui donner les éclaircissements & les observations qu'ils pourroient se procurer touchant les navires qui ont été par les 84 degrés de latitude septentrionale. Il promet de son côté de leur communiquer, à son retour, les découvertes qu'il aura faites.

De Londres, le 20 Mars 1772.

Les dernières lettres de Madagascar nous apprennent qu'on a découvert, à douze lieues de la côte Orientale d'Afrique, un courant si rapide, qu'il fait faire huit mille dans l'espace d'une heure. Il s'étend depuis le 17°. degré de latitude méridionale jusqu'au 3°. degré de latitude septentrionale. Cette nouvelle route va donner une grande facilité pour le commerce & la navigation entre cette Isle & le Continent.

Le Consul Anglois à la Cour de Maroc ayant demandé, d'après les ordres de Sa Majesté Britannique, une seconde fois à l'Empereur, la permission de faire sa résidence à Tetuan, ce Prince lui a fait signifier qu'il la lui refusoit absolument; ce Consul est retourné, en conséquence, à Gibraltar pour y attendre des ordres ultérieurs.

De Paris, le 9 Avril 1773.

On éprouve tous les jours l'utilité de l'établissement formé par la Ville, pour secourir les noyés. Le 2 de ce mois, la nommée Elisabeth Bourdin, veuve de Jacques Brillon, couvreur, retirée

l'Hôpital, s'étant présentée trop tard pour rentrer dans cette maison, fut obligée de revenir à Paris. En passant par la barrière du quai Saint Bernard, à minuit & demi, elle tomba dans la rivière. Un soldat de la garde du port, s'en étant aperçu, en donna avis au corps de garde. Les sergens & les soldats allèrent au secours de cette femme, & parvinrent à la retirer de l'eau; mais elle étoit sans connoissance, & ne conservoit aucun signe de vie. On lui administra les secours, sans interruption & sans succès, pendant près de cinq heures; mais, après les avoir encore répétés plusieurs fois, on eut le bonheur de la rappeler à la vie. Elle a été reconduite à l'Hôpital, où elle jouit actuellement d'une bonne santé.

N O M I N A T I O N S.

Le Roi vient d'accorder le régiment de Dragons, vacant par la démission du Prince de Beaufort, au Prince de Lorraine, grand Ecuyer de France, capitaine dans le régiment de Mestre-de-Camp-Général de Cavalerie, qui a eu l'honneur de faire à cette occasion ses remerciemens à Sa Majesté.

Le Marquis de la Rivière ayant donné sa démission de la charge de Cornette dans la seconde compagnie des Mousquetaires de la Garde du Roi, Sa Majesté a nommé pour le remplacer le Comte de Gallifet, capitaine de Dragons.

Le Roi a chargé du Commandement du Port de Toulon le Marquis de Saint-Aignan, lieutenant-général des armées navales. Sa Majesté a, en même-tems, disposé de la dignité de Grand-Croix de l'Ordre de St Louis, en faveur du Comte d'Aubigny, autre lieutenant-général, commandeur

210 MERCURE DE FRANCE.

de ses Ordres, & a accordé celle de Commandeur, qu'il laisse vacante, au sieur de Rochemore, Chef d'Escadre.

Le Roi ayant jugé à-propos de recruter la charge de premier Ecuyer en la grande Ecurie, supprimée en 1764, Sa Majesté en a disposé en faveur du sieur de Malbec de Monjoc, Marquis de Briges.

PRÉSENTATIONS.

La Vicomtesse de Beaumont eut l'honneur d'être présentée, le 20 Mars, à Sa Majesté, ainsi qu'à la Famille Royale, par la Comtesse de Beaumont.

Le 4 Avril, le Marquis de Verac, Mestre de camp de Dragons & Ministre plénipotentiaire de Sa Majesté auprès du Landgrave de Hesse Cassel, prit congé du Roi & de la Famille Royale pour se rendre à sa destination. Il eut l'honneur d'être présenté à Sa Majesté par le Duc d'Aiguillon, ministre & secrétaire d'état ayant le département des affaires étrangères.

MARIAGES.

Sa Majesté, ainsi que la Famille Royale, signa le 21 Mars, le contrat de mariage d'André-Bernard, Vicomte du Hamel, lieutenant de maire de la ville de Bordeaux, avec Demoiselle Guion-Emilie le Gentil de Paroy, Chanoinesse de Montigny, fille de Gui-le-Gentil, Marquis de Paroy, lieutenant de Roi au gouvernement de Champagne & de Brie, grand bailli héréditaire des villes & comté de Provins & de Montereau, chevalier de St-Louis, ancien lieutenant du régiment

des Gardes - Françaises, & de Dame Louise-Elisabet Rigaud de Vaudreuil.

Le Roi, ainsi que la Famille Royale, signa, le 28 Mars, le contrat de mariage du Comte de St Simon, brigadier des armées de Sa Majesté & colonel du régiment provincial de Poitiers, avec Demoiselle de Pange.

Le Roi & la Famille Royale ont signé le contrat de mariage du Comte de Montmorency-Laval, capitaine au régiment Dauphin, cavalerie, avec Demoiselle de Gensac, & celui du Vicomte de Bourdeilles, capitaine au même régiment, avec Demoiselle d'Estampes.

N A I S S A N C E S.

On mande de Zoffen que la femme du nommé Fischer, meunier à Christindorf, est accouchée, le 18 Février, de trois enfans, dont deux garçons & une fille, qui ont reçu le baptême & qui se portent bien, ainsi que leur mère.

La Duchesse de Montmorency est accouchée d'un garçon.

M O R T S.

Le nommé Witt est mort à Rotterdam dans la cent-unième année de son âge.

André Baron de Basquiat de la Houze, père du Baron de la Houze, ci-devant ministre plénipotentiaire auprès de l'Infant Duc de Parme, & qui réside présentement avec le même titre, auprès des Princes & Etats des Cercles de la Basse Saxe,

212 MERCURE DE FRANCE.

est mort , le 13 Février , à Saint-Sever , en Guienⁿe , dans la quatre-vingt-septième année de son âge.

Jacques René de Croismare , Chevalier grand-croix de l'Ordre royal & militaire de St Louis , lieutenant-général des armées du Roi , & gouverneur de l'hôtel de l'Ecole royale militaire , est mort à Paris , le 22 Mars , âgé de soixante-quatorze ans.

Jacques Fitz - Gerald , maréchal des camps & armées du Roi , est mort à Brive-la-Gaillarde , le 19 Février , dans la cinquante-troisième année de son âge.

Marie-Magdeleine Mazade , épouse de Charles de Maslo , marquis de la Ferrière , sénéchal de Lyon , lieutenant-général des armées du Roi , est morte en cette ville , le 23 Mars , dans la cinquante-septième année de son âge.

Alexandre-Ferdinand Prince de la Tour & Taxis , surintendant-général des postes impériales , principal commissaire de l'Empereur à la diète générale de l'Empire , chevalier de l'Ordre de la Toison d'Or , &c. est mort à Ratisbonne , le 17 Mars , dans la soixante-neuvième année de son âge.

André Marquis de Finety , maréchal des camps & armées du Roi , ci-devant sous-gouverneur de Mgr le Dauphin , de Mgr le Comte de Provence , & de Mgr le Comte d'Artois , premier maître d'hôtel de Mgr le Comte de Provence , est mort à Versailles , le 29 Mars , dans la soixantième année de son âge.

Jean Baptiste Grondel , ancien lieutenant-colonel , ci-devant commandant à l'isle de Groix , est mort à Baud , dans l'évêché de Vannes , dans la cent septième année de son âge.

Bertrand Glaize est mort dans le bourg du Mas

d'Agénois, en Guienne, dans la cent deuxième année de son âge; & Etiennette Fleurot, veuve de François Berthaud, est morte à Soussai, paroisse du bailliage de Semur, en Auxois, dans le diocèse d'Autun, à l'âge de cent ans & quelques mois.

Charles - François de Warans, Marquis de Bourstin, est mort à Paris, le 29 Mars, dans la soixante-seizième année de son âge.

Le Sieur de Bompar, lieutenant-général des armées navales, grand-croix de l'Ordre royal & militaire de St Louis, & commandant la Marine au Port de Toulon, est mort à Toulon, le 23 Mars.

LOTÉRIES.

Le cent quarante-septième tirage de la Loterie de l'hôtel-de-ville s'est fait, le 26 Mars, en la manière accoutumée. Le lot de cinquante mille livres est échu au N°. 89732. Celui de vingt mille livres au N°. 86421, & les deux de dix mille, aux numéros 86814 & 96987.

Le tirage de la loterie de l'Ecole royale militaire s'est fait le 5 Avril. Les numéros sortis de la roue de fortune, sont 57, 83, 11, 64, 38. Le prochain tirage se fera le 5 Mai.

NB. Dans le compte que l'on a rendu du *Temple de Cnide* de M. Collardeau, on a mis, en citant un vers de ce poëme,

On pourrait être mieux... elle est mieux comme elle est.

214 MERCURE DE FRANCE.

C'est une fautive échappée en transcrivant. Il y a dans l'ouvrage :

Elle peut être mieux. . . elle est mieux comme elle est.

Quoique ce changement très-involontaire n'entre pour rien dans la critique qu'on a faite de ce vers, on a cru cependant devoir en avertir pour prévenir tout reproche d'inexactitude même indifférente.

T A B L E.

P IECES FUGITIVES en vers & en prose, page 4	
Senèque mourant à Neron, <i>héroïde</i> ,	<i>ibid.</i>
Idylle de M. Gœfner, traduite par M. Meil-	
ter,	10.
Épître à M. le Comte de Couturelle,	16.
Madrigal,	20.
Impromptu à Madame Vestris, jouant à	
Rouen le rôle d' <i>Emilie</i> ,	22.
Vers pour mettre au bas d'un Portrait de	
Henri IV.,	23.
La Vertu récompensée, <i>conte</i> ,	<i>ibid.</i>
Épître à Monsieur * * *,	32.
Vers pour mettre au bas de la Statue de M.	
de Voltaire,	38.
Lettre de M. de Voltaire à M. Pigal,	<i>ibid.</i>
Péroraison du discours de Cicéron pour	
Milon,	40.
Vers envoyés à Madame Triaï,	51.
La Pie & le Souriceau, <i>fable</i> ,	53.
Ode à la Discorde, traduite du Hollandois,	55.

Ode à Mécène,	58
Ode à Pirra,	59
Explication des Enigmes & Logogryphes,	60
ENIGMES,	61
LOGOGRYPHES,	64
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	67
Lettres édifiantes & curieuses,	<i>ibid.</i>
Essai sur le Barreau Grec, Romain & François,	81
Bénédiction d'un Père à ses enfans,	83
Observations sur le Canon,	<i>ibid.</i>
Aëdonologie ou Traité du Rossignol,	84
Elémens de l'histoire générale, par M. l'Abbé Milot,	86
Avis aux Gens de la campagne, par M. Didelot,	88
Calendrier historique de l'Orléanois,	89
Ordre général des jours & heures du départ des Couriers,	90
La Louiséide ou le Héros Chrétien,	97
Lettre à M. de la Harpe en réponse à la lettre de M. Linguet, sur l'Inscription de la Statue de Louis XV,	101
Réponse de M. de la Harpe,	108
Fables par M. Boissard,	117
Les Malheurs de l'Inconstance,	131
Dictionnaire raisonné universel des Arts & Métiers,	156
L'Art des Combinateurs, par M. Grâff,	143
Histoire générale des Philosophes modernes par M. Savérien,	144
Le Luxe, poëme en six chants,	148
Lettre de M. de Voltaire à M. le Chevalier de Coudrai,	149
Réponse au vieux Malade de Ferney,	150
Addition à l'ouvrage intitulé : les Trois Siècles	

216 MERCURE DE FRANCE:

<i>cles de notre Littérature,</i>	151
Lettre de M. Fleury à M. l'Abbé Sabatier de Castres,	152
ACADÉMIES de Béziers,	156
— De Pau,	163
SPECTACLES, Concert spirituel,	164
A Mlle de Raucourt,	171
Lettre de M. de Voltaire à M. de la Croix, avocat,	173
ARTS, Gravures,	174
Musique,	177
Sur le Tombeau d'Homère,	180
Bienfaisance,	185
Anecdotes,	188
AVIS,	193
Nouvelles politiques,	203
Nominations,	209
Présentations,	110
Mariages,	<i>ibid.</i>
Naissances,	
Morts,	<i>ibid.</i>
Loterics,	213

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Chancelier, le
second volume du Mercure du mois d'Avril 1773,
& je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en
empêcher l'impression.

A Paris, le 14 Avril 1773.

LOUVEL.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe.





